

Du même auteur

« les arches du prisme » aux éd. de la Grisière (Paris),
un recueil de poèmes

Plusieurs textes de contes pour enfant
avec les illustratrices Marie-José Sacré
et Carme Sole Vendrell

« Drôles de paroissiens » un récit fantastico-rural
publié chez Hexachordos

« Contes d'auteur » éditions Noctambules - 2013

« Le jour de la stupéfaction » éditions Noctambules - 2014

« Contes à rebours » éditions Noctambules - 2016

« Tous les chemins mènent au rhum »
éditions Noctambules - 2016

Contes amphigouriques

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les
pays

© Jean-Paul Leclercq

D/2018/10.998 Arnold Couchard, éditeur 10.998 – N° 2018/861

site de l'éditeur : <http://arnoldcouchard.blog4ever.com>

courriel : polygraphos@gmail.com

ISBN 978-2-930616-63-6

JEAN PAUL LECLERCQ

Contes amphigouriques

ÉDITIONS NOCTAMBULES

Aller simple

Il ne savait pas comment il avait descendu l'escalier qui, du cabinet de son voisin médecin, menait au trottoir. Ses jambes flageolaient.

Ce n'était pas tant qu'il avait peur de la mort prochaine, non ! Il en avait presque arraché l'aveu au praticien qui s'emperlificotait dans des circonlocutions embarrassées. Mais l'annonce que la fin de l'aventure est toute proche vous secoue quand même son homme. Il allait s'éteindre comme un écran de télé et le monde avec lui. Il espérait juste que ce serait sans souffrance. C'était quand même une grosse émotion, un mélange de révolte, de sentiment d'injustice puis, devant l'inéluctable, une forme de sérénité.

Le praticien avait dit :

— Quelques semaines... au mieux un mois ou deux.

Il devait s'asseoir, digérer la nouvelle, essayer de voir s'il pouvait, selon sa vieille recette opportuniste, l'accepter et peut-être même en faire une dernière aventure.

Il y avait un bistrot sur le trottoir d'en face, une terrasse, l'air était doux.

Il traversa, se laissa tomber sur une chaise et commanda un café.

Il avait vécu beaucoup plus que ne l'avaient fait des tas d'autres septuagénaires. Ses amis lui accordaient, condensées en une seule, les neuf vies des chats. Ce n'était donc pas d'en être au bout des choses qui lui retournait les sangs ; il avait le sentiment d'avoir fait le tour de tout et ne craignait que l'ennui d'un quotidien qui, déjà, commençait à l'engluer.

Il était de surcroît convaincu, même si parfois une pointe de curiosité le faisait sourire, qu'il n'y aurait rien de plus après sa mort qu'avant sa naissance. Il se souvenait d'Épicure : *« La mort, n'est rien pour nous, puisque, tant que nous existons nous-mêmes, la mort n'est pas, et que, quand la mort existe, nous ne sommes plus »*.

Et puis, pour passionnante qu'elle ait été, sa vie lui avait surtout laissé de la condition et du comportement de l'homo soi-disant sapiens une furieuse envie de hausser les épaules. Il partirait sans autre regret que de ne même plus avoir conscience qu'il était parti.

Peut-être aussi aurait-il un moment de nostalgie pour les arbres mais sûrement pas pour le monde des humains.

Il finissait son café noir avec un grand sentiment de vide. Tout projet était désormais superflu. Qu'allait-il pouvoir faire de ce bout de temps dont il ne connaissait pas les limites exactes ? Et... à quoi bon ?

Il serait bien resté là à attendre sans bouger l'échéance, en sirotant des petits noirs et en contemplant le mur blanc du trottoir d'en face.

Quand on ne peut plus penser à l'avenir, ce n'est pas facile de ne penser à rien. C'est tout de suite le passé qui se pointe. La marée des souvenirs qui monte. Non pas ce film chronologique de toute une vie dont on prétend qu'il s'impose aux mourants – il n'en était pas encore là – mais une réminiscence précise qui le ramenait plus d'un demi siècle en arrière, arrêté devant ce même mur d'en face, accompagné d'un ami dont il ne distinguait plus aujourd'hui le visage.

Une vieille gitane lui avait pris la main. Elle lui avait dit d'y mettre un billet et qu'elle lui révélerait son avenir. Il était étudiant, il piquait aux étalages pour manger. Le billet de vingt francs qu'il avait en poche était toute sa fortune mais il était curieux comme la PJ. Il l'avait joué. Il voulait savoir s'il serait célèbre.

Aujourd'hui, il n'avait même plus souvenir de la réponse. Par contre, il se rappelait nettement qu'elle avait ajouté :

— Tu mourras très loin d'ici !

Sur le moment, ça l'avait enthousiasmé. Il fantasmait

beaucoup sur le voyage, il dévorait Cendrars, il faisait des projets d'émigration. Les paroles de la Rom sonnaient comme une confirmation de son destin.

C'était sans compter sur son attirance malade pour le sexe féminin, sans son cœur d'artichaut : sans son côté compulsif qui le poussait à voler au secours des filles que leur sottise avait fichue dans des situations invraisemblables. Chose qu'il assumait avec la joie toute provisoire d'endosser l'armure du chevalier blanc.

Bref, sa vie avait pris une tournure beaucoup plus bourgeoise. Travail famille esclavage. Et des rêves de voyage remis à plus tard.

Un jour tout de même, avec la maturité lui était venue la liberté ; il avait enfin pu se lâcher, décider de voir vraiment ces pays mythiques, d'être un vrai voyageur, un de ceux qui jouissent plus du voyage que de la destination. Il ne l'avait pas fait sans un peu d'appréhension. Il avait, imprimée en mémoire la prophétie de la gitane. Il était conscient du risque qu'il prenait chaque fois qu'un avion décollait avec lui dedans. Mais il essayait de se rassurer en pensant que si elle avait dit où, elle n'avait pas dit quand... Nul doute que serait pour la fois suivante, ou la suivante.

Il avait donc couru le monde, écouté les lamas du Langtang et du Gaurishankar, évité de regarder dans les yeux les mendiants cacochymes de Gali Mara Wali et de Connaught Place, bouffé des araignées avec les

Orang Asli, plumé les canards à laquer avec Lim Fook Lim ; à force de whisky, il avait même, à Kowloon, au « Bottom Up », perdu la raison et toute mesure puis connu le delirium dans un hôtel minable de Manille, goinfré le bougna et le ragoût de roussette chez les kanaks ; avec les tanés, il avait éclaté ses tympanes dans des fiestas de délire jusqu'à ce que "fiu" ; il avait vomi de dégoût les hamburgers de Waïkiki et noyé ses chagrins d'amour dans la mangrove du Saloum.

Ce n'avait jamais été son heure. L'avion ne s'était jamais crashé, aucune sale maladie ne l'avait atteint, les assassins s'étaient tenus à l'écart...

La tzigane avait menti. Ou, plus probablement, raconté n'importe quoi.

Maintenant il allait mourir ici, justement là où elle lui avait dit qu'il n'en courait pas le risque.

Il eut à nouveau un sursaut de révolte. C'était trop bête !

Si cette fois, il savait à peu près quand, il pouvait par contre choisir où !

La prophétie du mire valait bien celle d'une vieille gitane. En combinant les deux il pouvait encore s'offrir un beau moment de vie et, finalement, donner, volontairement, raison à cette pythie à deux balles.

Il sourit, commanda un autre café et se détendit.

Il ne lui restait plus qu'à se programmer un lieu où défuncter confortablement, muni des derniers anesthésiques.

Il détestait en effet l'idée de la souffrance physique, trouvant qu'il en avait bien assez bavé pendant ses années de vie pour ne pas en rajouter une couche au moment de s'en aller.

Quant au sort de sa dépouille, par contre, cela l'indifférait complètement. On la pouvait enterrer, brûler, découper et offrir en pâture aux vautours, il n'y voyait aucun inconvénient.

Il lui fallait seulement satisfaire une ultime curiosité en élisant un endroit pour lui inédit.

Il pensa à l'Antarctique. La mort par le froid est, paraît-il, très douce et l'idée de finir surgelé ne lui déplaisait pas. Mais enfin, c'était bien compliqué de s'y rendre.

Il remuait tout ça dans sa tête à bord du bus cahotant qui le ramenait chez lui. Il tentait de fixer ses pensées sur cette recherche qui, par moment, le faisait sourire. Elle faisait barrage aux bouffées de tristesse qui, échappant à son contrôle philosophique, tentaient de lui remonter au sternum.

Une fois à destination, le cul dans un fauteuil avec à sa fenêtre le splendide spectacle de la forêt, cela devenait plus difficile.

Il alluma sa tablette et chercha alors dans Facebook de quoi occuper suffisamment ses pensées pour attendre patiemment que lui vienne une tentation géographique.

Hélas, ce n'était pas un outil très efficace. Il n'y cherchait pas la pierre philosophale mais... tout de même... le niveau !

À force de chercher, entre les envahissants minois de chats, les chiens torturés, les citations à l'orthographe approximative, les confidences impudiques, les débiles tests narcissiques, les recettes abrégées du bonheur façon gourou, les émoticônes au goût raffiné de ketchup, les trucs et ficelles pour nouer les ficelles, les recettes de grand-mère de chez Bosto, les infos douteuses au parfum de fin du monde et les indignations défoulantes jamais suivies d'effet, il trouvait parfois l'un ou l'autre poème qui échappait aux vers de mirliton, l'un où l'autre texte littéraire ou tout simplement intelligent que quelqu'un avait déposé là, on aurait cru par erreur.

Ce n'était hélas pas le cas aujourd'hui. Le vide ! Il se mit à regarder les photos de profils en rêvassant à une dernière aventure féminine. Comme s'il en avait encore le temps, l'énergie et les moyens physiques !

C'est à ce moment-là que Messenger émit son petit

“ting”.

Une fraction de seconde, il crut à une de ces surprises, à un de ces clins d’œil du hasard qui l’avaient si souvent étonné et ravi... Une inconnue ?

Il déchantait tout de suite. C’était une pub. Il aurait dû s’en douter, il y avait longtemps que personne ne le contactait plus. Mais tout de même... était-ce un hasard ?... Il avait devant les yeux une promo pour les vols sur Montréal.

Lors de ses pérégrinations, il y avait quelques endroits qu’il avait gardés en cave, comme un vin précieux, les réservant pour une grande occasion qui ne s’était jamais présentée.

Il s’était gardé au chaud des noms magiques comme ceux des villes du transsibérien : Omsk, Tomsk et surtout Irkoutsk dont la sonorité le transportait tout de suite sur les rails bien au-delà de l’Oural. Il aurait été plaisant de quitter la vie bercé par le bruit régulier des essieux mais cela risquait d’être inconfortable et puis, faire cet ultime geste intime dans pareille promiscuité le rebutait. Il y avait aussi la Grèce. Depuis tout petit, il en rêvait à cause de son passé mais il était bien évident que l’antiquité y était aujourd’hui confinée dans des musées à l’air libre où le grouillement touristique et les smartphones faisaient fuir les mânes de Léonidas, de Périclès, de Praxitèle, d’Héraclite et de tous les autres.

Restait le Québec ! Il faisait partie de son enfance.

Du moins un Québec rêvé. Il avait fait la connaissance des premières chansons de Félix Leclerc à six ans, il n'avait plus jamais lâché leur écoute et plus tard, il avait dévoré ses livres. Le « Calepin d'un flâneur » trônait encore sur sa table de nuit. Il s'était même démerdé pour rencontrer l'homme. Alors... puisque la pub le lui rappelait...

Il avait beau savoir qu'aujourd'hui la réalité n'avait plus grand chose à voir non plus avec le mythe chanté par Félix, mais la Gaspésie, même touristisée... pourquoi pas... ? Il y avait tout de même plus de chance d'y trouver les espaces vierges et sauvages qu'il aimait que dans son bled où les pissenlits commençaient à avoir du mal à respirer entre les plaques de béton. Ce pouvait être un chouette compromis.

Voilà pourquoi il se trouvait maintenant, le cul bien calé au hublot d'une deuxième classe au-dessus de l'Atlantique. Il savourait d'être « en route ». Cela avait toujours été son plus grand plaisir, cette sensation d'être parti et pas encore arrivé. Échappé à l'ici et pas encore prisonnier de là-bas. Jamais il ne se sentait si libre. D'autant que la certitude de sa mort prochaine, en le débarrassant du vécu de toute conséquence, le délivrait de tout ce qui aurait pu ressembler à une contrainte.

Dans sa poche il froissait un papier. C'était le billet gagnant du Loto qui lui avait procuré une explosion de

joie délirante l'avant-veille. Il eut un petit rire contenu, se leva, en fit une boulette et alla le balancer dans les toilettes.

Puis, serein, il s'assoupit.

Quelques secousses le réveillèrent. Il ouvrit les yeux sur l'admirable paire de fesses, la courbe harmonieuse des hanches, la perfection de la jupe bleue de l'hôtesse. Il eut une poussée de libido, vite refoulée. À quoi bon ?

Le zinc tanguait toujours.

Une voix nasilla dans les haut-parleurs :

— Nous traversons une zone de turbulences, veuillez boucler vos ceintures.

Il sourit.

Voilà qui lui paraissait hautement superfétatoire mais il était bon bougre et s'exécuta.

Ça dansait vraiment la gigue et dehors, tout était opaque. On ne voyait pas le bout de l'aile si ce n'est, par instants, à la lueur de la fulgurance d'un éclair.

Peu à peu, le silence s'était fait dans la carlingue, les visages rembrunis, les mains nerveusement crispées sur les accoudoirs. Même les hôtesseS faisaient une tête lugubre.

Lui seul, visiblement, souriait toujours. Il pensait à la gitane. Il faisait des vœux pour périr du choc si l'avion devait percuter la mer. La noyade, ce n'était pas son truc.

Le haut-parleur encore :

— Mesdames et messieurs, en raison des conditions météorologiques, le vol sera détourné sur l'aéroport de Gander où nous devrions atterrir dans une demi-heure.

Décidément, ce ne serait pas pour cette fois-ci non plus. Il se remit à agiter ses pensées.

Il se demandait pourquoi au fond mourir maintenant. Il connaissait plusieurs personnes qui avaient dépassé son âge, semblait-il fort confortablement. Il en connaissait aussi beaucoup qui ne l'avaient jamais atteint. On aurait dit qu'une puissance inconnue tirait les noms au hasard d'un chapeau, en dépit de toute logique, en dépit de toute compassion, en dépit de tout cet amour dont pourtant les religions et les laïcités attendries faisaient grand cas. À les entendre, c'était la force principale qui régissait la vie... mais pas la mort sans doute.

Ne pas savoir vraiment le moment de la sienne l'agaçait un peu. Mais, le moment était-il si important ? Il avait vécu ça avec une de ses chiennes, condamnée par la faculté vétérinaire et qu'il devait faire euthanasier avant l'apparition des souffrances. Il se revoyait lui lançant le bâton qu'elle rapportait avec joie. Et lui qui, le cœur au bord des lèvres, se disait : pourquoi maintenant, pourquoi aujourd'hui ? Et qui remettait au lendemain et encore au lendemain dans une fuite désespérée de l'inéluctable, prolongeant seulement

l'angoisse d'avoir à poser finalement le geste fatal.

Puisqu'aussi bien il était condamné, pourquoi attendre ? Pourquoi s'infliger le supplice de l'expectative ?

Comme si les dieux du destin l'avaient entendu, un choc soudain ébranla tout l'appareil qui se cabra brutalement. Puis décrocha sur la gauche. De ce côté, de la fumée brune s'échappait du réacteur.

Le pilote devait être un as parce qu'il maîtrisa la glissade, stabilisa lentement l'avion.

Les hôtesse passèrent entre les sièges pour rassurer tout le monde mais leurs visages étaient blancs comme linge. Il en entendit une qui murmurait à l'autre :

— On a perdu beaucoup d'altitude.

Puis,
tout à coup,
ce fut l'apocalypse.

Dans un effroyable bruit de tôles froissées et de hurlements de panique tout son siège fut jeté en avant tandis qu'une âcre fumée ocre le suffoquait. En un éclair, il traversa un jet de flammes. Et tout fut noir.

Ou plutôt plus rien ne fut.

C'est la douleur qui réapparut d'abord. Le dos souffrait, écrasé par une masse.

Un œil s'ouvrit et peu à peu réalisa qu'il voyait de l'herbe, là tout contre. Puis l'œil prit conscience qu'il était dans une tête. Elle bougea et comprit que cette douleur était sous elle, dans ce corps qui commençait à remuer, gêné par un poids qui le compressait. Avec le ressenti du corps s'éveilla la conscience du "je" et l'instinct de survie qui, à tâtons, défit la boucle de la ceinture puis rampa pour s'extraire de sous le lourd siège renversé face au sol.

Il ne réalisait pas.

Pas encore.

Il s'assit, remplit ses poumons, expira longuement et balaya la scène d'une pupille encore hagarde. Le fuselage rompu et fumant, les débris éparpillés, les corps qui gisaient, les gémissements qui fusaient ne lui parlaient pas encore, ne signifiaient rien.

Il ne reprit vraiment conscience que dans l'hélicoptère des sauveteurs. Une infirmière, penchée sur lui, lui racontait les circonstances du crash : la foudre, la défaillance d'un moteur en phase d'atterrissage, le train qui n'était pas sorti, l'habileté du pilote qui avait posé son A330 sur le ventre, permettant ainsi à quelques chanceux passagers de survivre.

Ce dernier mot se fraya un chemin jusqu'au plus profond de sa matière grise.

Ainsi, il n'était pas mort !

Il ne vit pas la Gaspésie. Il en fut quitte pour quelques jours d'hôpital inutile, pour des séances avec un psy perplexe qui ne comprenait pas l'absence de tout signe de stress post-traumatique et pour un retour forcé médicalement encadré qu'il avait en vain tenté de refuser.

Il rageait.

Ainsi l'ultime liberté qui aurait consisté à choisir l'endroit de sa mort lui était enlevée ! Il n'avait d'autre possibilité que de laisser la maladie décider où et quand !

Il tenta de se contrôler. Une dernière colère si proche du trépas, c'était d'un ridicule ! Un dernier sursaut d'orgueil, un dernier chant de l'ego. Peut-être aussi la manifestation ultime d'un non qui le poursuivait depuis toujours devant l'absurdité apparente des choses ; l'invraisemblable et cruel jeu de dés et de hasard qui semblait présider à la distribution du bonheur et du malheur, de la vie et de la mort. La sélection naturelle elle-même lui avait toujours semblé un jeu sadique rendu de toute façon caduc par les progrès de la médecine. D'où venait ce rêve toujours frustré de justice et de bienveillance qui l'avait tenu aux tripes ? Un excès

d'ocytocine ?

La stupide question du pourquoi allait-elle lui empoisonner jusqu'à ses derniers instants ?

À l'aéroport, il retrouva sans problème son auto, sagement rangée à côté de milliers d'autres à peu près semblables que leurs propriétaires avaient soigneusement choisies pour leur originalité.

Il ne tenta pas d'excès de vitesse sur l'autoroute, le récent échec l'avait découragé.

Il rentra résigné dans ses meubles, étonné de ne ressentir encore aucun des symptômes de sa maladie précurseurs de la fin. Sa mort avait beau avoir reçu la caution de la faculté, elle restait hypothétique, elle semblait ne pas le toucher vraiment. Sous prétexte d'instant présent, il voguait sur une forme de déni.

Il se mit alors à vivre une sorte d'ennui. Plus aucune des petites distractions avec lesquelles il avait coutume d'occuper son temps n'avait de sens. Ni la télé et ses oligophrénies, ni les logiciels de tchat et leur illusoire convivialité virtuelle, ni la lecture d'une presse de toute évidence inféodée n'arrivaient plus à l'accrocher.

Plutôt que de regarder le plafond en se posant pour la cent millième fois les mêmes questions sans réponse, et comme l'air, dehors, était toujours aussi doux, il descendit dans la rue, la traversa, se dirigea vers la

terrasse en face de chez son médecin. Les fauteuils tendaient les bras comme des putes aux clients de passage. Il en choisit un, s'assit, puis, comme le garçon tardait, laissa errer son regard en face, sur le mur blanc devant lequel la tzigane...

Elle l'avait bien eu celle-là ! N'importe quoi pour un petit billet !

Le garçon tardait toujours.

Il éprouva le besoin de raviver le souvenir, de l'exorciser, de désinfecter en quelque sorte l'endroit. Il se leva, retraversa la chaussée et se replaça (c'est fou cette précision photographique de la mémoire à long terme) juste à l'endroit où il avait tendu la main à la vieille. Machinalement il refit le geste.

Tout alla très vite.

Un doigt lui effleura l'épaule.

Il se retourna.

Elle, ou sa semblable, était là.

Il sursauta violemment. Une douleur infernale le prit derrière le sternum.

Le monde s'éteignit.

Christina

La mère de Christina était morte. Lui, il avait été le dernier amant.

Comme tous les amants, aux funérailles, il jouait le parfait étranger, il se tenait en retrait de sorte qu'à supposer que son masque d'habitude impassible eût trahit quelque émotion, celle-ci ne soit perceptible à aucun des assistants. Une fidélité à la défunte, à leur clandestinité, à leur secret.

C'est donc de loin et entre deux dos qu'il vit descendre ce qu'il appelait sarcastiquement « la boîte à restes ».

Il était ému bien sûr, mais de façon toute relative. Il ressentait profondément son absence, ne fût-ce que dans la paume de ses mains, mais ce qu'avait de symbolique la mise en terre ne le touchait pas vraiment. Un rituel pour les vivants où le cadavre faisait de la figuration.

Il allait s'en aller quand une curiosité le poussa vers la rangée de parents, alignés comme des piquets de

clôture, qui, conventionnellement, serraient d'un air affligé la pince de visiteurs dont la plupart leur étaient inconnus.

Il ne put s'empêcher d'avoir un demi-sourire au souvenir des distributions des prix de son enfance. Il l'effaça vite de son visage, se composa des traits consternés et entama le rang d'oignon par la droite, par les moins proches. Il progressa de pince en pince, de face de carême en face de carême avec un rapide et marmonné "... doléances » jusqu'à arriver à une silhouette menue, cassée, voilée qui semblait pleurer vraiment. Il devina que c'était la fille de son amante.

Il s'arrêta un instant, envahi cette fois par une véritable compassion. Il ne sut quoi dire, serra longuement à deux mains le frêle gant noir, et passa au suivant, comme on se sauve.

Or, le suivant, c'était l'époux ! Il contrefaisait à merveille l'anéanti, le catastrophé, l'aterré alors que tout le monde était parfaitement au courant du rapport exécrable qu'il avait entretenu avec son épouse, de ses violences, de ses innombrables maîtresses et de ses dettes dans les bouis-bouis.

L'amant s'était figé un instant comme pris d'une hésitation destinée à renforcer l'impact de ses condoléances. En réalité, pour prendre le temps de

jauger et juger le mari. Le cocu, puisqu'il faut l'appeler ainsi, était grand et fort comme un hêtre. La trogne enluminée qui faisait contraste avec un regard chafouin.

Sans doute agacé par cette pause, l'ostrogoth lui tendit brutalement une paluche neuve et velue.

L'amant la prit. Non sans penser qu'elle avait dû ignoblement fouiller le ventre d'Élisabeth, qu'une répugnante intimité le reliait à ce butor, qu'elle avait dû le subir et le pourquoi des larmes qui, de temps à autre pouvaient la submerger, apparemment sans raison, même en plein adultère.

Il lâcha la patte avec dégoût et, sans un mot, se tira vite fait.

Il marchait le long de l'avenue, sous les platanes. Sans but. Ni à ses pas, ni, désormais, à sa vie.

Il n'avait aucune envie de rentrer chez lui, dans cet appartement qu'elle avait "habité", encore hanté de sa présence et où, ténu, flottait encore le « Rive Gauche » dont, il est vrai, elle abusait.

Dieu, qu'il l'avait aimée !

Son état de femme mariée avait mis leur amour à l'abri de toute possession. Il était resté libre. Ou plutôt prisonnier volontaire. Et elle, à défaut d'être libre, n'avait en tout cas pas été enchaînée à lui.

Il repensa à la jeune femme sous son voile noir.

Pauvre fille ! Elle semblait porter le deuil non seulement de sa mère mais de toute cette enfance gâchée vécue au pouvoir de ce Nabuchodonosor de comptoir. Il espérait qu'elle allait s'en tirer, réussir à cicatriser puis faire avec les choses pour se construire une vie supportable. Après tout, c'était tout ce qui restait d'Elle et n'eussent été les gênes de la brute qui se la partageaient par moitié, il l'eût prise sous son aile.

Ce n'était pas qu'une expression. Il avait sa licence de pilote privé et l'habitude de diluer dans l'espace joies et chagrins, de partager avec lui amours et amitiés, d'y vivre l'ivresse d'être ensemble, libres comme des oiseaux. Cela leur avait procuré à Élisabeth et à lui, des moments de bien-être ineffables, une qualité particulière de l'intimité quand, par exemple, à contre-soleil, ébloui, il lâchait un instant le manche pour tourner entre ses doigts une boucle de sa crinière de jument.

La météo était favorable. Elle l'invitait.

Sans intention précise, poussé par une bouffée de nostalgie, il se rendit en bus au petit aérodrome à la piste en dos d'âne que l'on avait réussi à dérouler à l'écart de la ville sur un à plat approximatif entre deux vallées.

Le Cessna l'attendait, rutilant, bichonné par les mains attentives de Max, le papa nourricier de tous les coucous du hangar.

Se sangler,
do list,
check list,
mise en marche,
s'aligner,
décoller,

... presque machinal. La routine.

Et pourtant rien n'était comme avant.

Il avait du mal à surveiller ses instruments. Il s'aperçut qu'il pleurait.

Il pensa quand même à rentrer les volets. Cela faisait partie des gestes programmés par une longue pratique.

Mais déjà il se demandait ce qu'il foutait là-haut. Que diable espérait-il y trouver ? Même pas distraire son chagrin par une concentration intense. Les conditions de vol étaient parfaites. Et, rappel impitoyable, son bras, tendu à sa droite, ne rencontrait que le vide.

Dans sa poitrine aussi il y avait un vide, à cet endroit où, d'habitude, prennent naissance les sanglots. Comme si on lui avait enlevé un morceau du corps.

D'un revers de main, il s'était essuyé les yeux, voir le tableau de bord restait vital. Mais une bête qu'il maîtrisait mal continuait à crier dans tout son être.

D'habitude grimper face au soleil lui donnait un sentiment de plénitude, mais cette fois ça le bouleversait. Le cœur déchiré, il décida d'abrégé ce vol à peine amorcé. Il vira serré pour retourner chercher, à l'autre bout de la piste le « face au vent » requis pour atterrir. Mais, négligence ? Effet inconscient des neurones qui jouaient avec le suicide ? Il s'y prit si mal, que l'avion faillit partir en virage engagé. C'est quelque chose qui ne doit pas arriver à un pilote chevronné. Cela aurait dû lui mettre la puce à l'oreille, lui montrer que l'émotion qui l'étreignait lui ôtait ses moyens, le rendre spécialement prudent mais il aborda son approche la tête ailleurs tandis que des sanglots refoulés débordaient le barrage de son contrôle. Le premier éclata au moment où il amorçait son arrondi. Trop haut. Trop vite. Le train toucha le sol brutalement, l'avion rebondit sèchement. Par réflexe, il remit les gaz. Cela n'empêcha pas un deuxième rebond encore plus brutal tandis que l'avion décrochait sur sa gauche, touchait le sol de l'hélice et se plantait en pylône. Le choc fut violent. Il perdit connaissance.

C'est par les bruits que la conscience lui revint. Une simple perception d'abord, sans identification. Puis, au fur et à mesure que son cerveau s'ébrouait, les concepts se remirent en place. Il se mit à percevoir des formes floues puis à identifier des voix humaines. Puis, très

vite, c'est tout un petit univers qui tapissa sa rétine. Les LED du plafond d'abord. Les murs blancs. La perception de son corps couché mais dont, étrangement, il ne percevait que le haut et puis un visage penché sur lui.

— Élisabeth !

Il n'était pas sûr d'avoir vraiment prononcé le nom.

Elle dût sans doute lire sur ses lèvres parce qu'elle lui sourit.

Et il retourna dans son demi-coma.

Les éclairs de conscience se rapprochaient, duraient plus longtemps, gagnaient en lucidité. Il voyait bien à présent que son infirmière n'était pas Élisabeth. Peu à peu la mémoire lui revenait en même temps que la souffrance affective et la conscience que, si son corps ne lui faisait pas mal, c'est que tout ce qui se trouvait sous la ceinture non seulement était insensible mais ne lui obéissait plus.

Plutôt que de traîner son deuil en chaise roulante pendant le reste de ses jours, il eût préféré crever dans l'accident. Non pas rejoindre Élisabeth dans un autre monde auquel il ne croyait pas mais simplement cesser d'exister en tant que moitié de quelque chose, suivre le chemin qu'elle avait pris vers la non-existence d'elle et du monde.

On ne choisit pas. Ou du moins pas souvent.

Ce qui lui fut le plus difficile fut d'accepter, bon gré mal gré, de devenir une chose. Lavé, manipulé, habillé, déposé, assis, couché !

Et puis les couches ! Ah les couches ! La honte et l'inconfort !

Et une autonomie réduite à la tête et à deux bras qu'il fallut muscler pour les rendre capables de mouvoir le fauteuil roulant.

Il se répétait pour se donner du courage les mots de Neil Armstrong : « Les pilotes se moquent de marcher. Ce qui les motive, c'est de pouvoir voler ». Hélas ça lui procurait tout au plus un sourire sarcastique. Il ne volerait plus jamais.

Et son chagrin qui s'enkystait.

Un jour il fut question de quitter l'hôpital. Ce fut la panique.

Tout posait problème.

Tout était insoluble.

Déménager.

Trouver un appartement adapté.

Et puis quelqu'un pour s'occuper de lui vingt-quatre

heures sur vingt-quatre ! Une nounou ! Ça le révoltait.

L'assistante sociale se chargea de la question du logis et du déménagement. Avec de l'argent ça ne pose pas de difficulté majeure. Dernier descendant d'une grande famille bourgeoise, il en avait un peu.

Restait à trouver une « dame de compagnie »

On lui épargna le terme de “gouvernante” ou pire de « garde-malade ».

On passa une annonce.

On trouva quelqu'un.

On organisa la rencontre.

On le stupéfia !

Il reconnut tout de suite la silhouette discrète qui s'avavançait dans le couloir. La même qu'il avait entrevue sous un voile noir. Il se souvint du prénom que lui avait cité Élisabeth : Christina !

Par quel hasard avait-elle répondu à l'annonce ? Par quel miracle avait-elle été sélectionnée par l'A.S. ?

Il n'était pas censé la connaître. Elle ne le connaissait pas non plus et sans doute ne se rappelait pas de son visage parmi tous ceux qui avaient défilé aux funérailles

de sa mère.

Ils bavardèrent. Ils prirent le thé.

Elle était brune à cheveux courts, menue, réservée. Elle avait une toute petite voix dont par moment pourtant, les intonations pouvaient paraître étrangement sèches.

Il remarqua la finesse des attaches. Cela n'allait pas être commode pour déplacer ses quatre-vingt-huit kilos, même sur roulettes !

Par contre, il ne lui déplaisait pas de se dire que, tant qu'à être assisté, autant l'être par le prolongement d'Élisabeth. Par quelqu'un qu'elle avait conçu et aimé. Il serait peut-être moins mal à l'aise quand elle devrait lui torcher le cul. Ça se passerait en quelque sorte en famille.

Il était content aussi de pouvoir l'aider à quitter la maison du tyran soiffard. Aussi ne barguigna-t-il pas sur les émoluments. Ils seraient confortables.

Élisabeth ne lui avait pas beaucoup parlé de sa fille. Elle entretenait soigneusement la séparation entre sa vie de femme mariée et ses amours. Quelques rares fois seulement, à bout de nerfs, elle s'était laissé aller à des demi-confidences aussitôt regrettées.

Qu'importe. Ils allaient avoir le long temps de faire connaissance.

Ils la firent.

Lentement.

D'abord dans le cadre du service et d'un contrat clair, précis et limitatif qui laissait à Christina des heures de loisir et des jours de congé. Ensuite de par la familiarité qui s'installe forcément dans ce type de relation.

Ils continuaient à se vouvoyer mais ils s'appelaient par leurs prénoms, ils mangeaient ensemble et, parfois il en profitait pour se laisser aller à exprimer ses états d'âme. Ils entrèrent ainsi dans une sorte d'intimité limitée et à sens unique. Jamais en effet, elle ne parlait d'elle. En revanche, jamais il ne lui parla de ses amours avec sa mère.

Il y eut bien des frictions, comme il arrive souvent entre aidé et aidant et comme il ne pouvait manquer d'arriver au couple qu'en quelque sorte ils formaient.

Mais en gros, cela se passait bien.

Il avait bien sûr dû mettre en poche son ego et même la légitime fierté qui veut qu'on contrôle ses sphincters. Ravalier son humiliation, accepter, puis utiliser la situation.

Sous peine de vivre en désespéré, il avait fini par trouver un bénéfice à être ainsi assisté.

Au fond, l'inéluctabilité de la perte d'autonomie le débarrassait de l'orgueil en même temps que de la flopée de stress que traînaient avec elles les responsabilités. Bien sûr il gardait un espace de décision. Il se réservait les choses importantes, mais Christina assumait à merveille la merdouille du quotidien et ses mille et une petites contrariétés. Elle semblait satisfaite de son rôle et de son salaire, s'affairait efficacement, cuisinait admirablement, l'écoutait des heures si nécessaires, passait sereinement sur ses sautes d'humeur, bref faisait en tout preuve d'une patience d'ange.

Il s'efforçait de ne pas s'y attacher, de rester libre de changer d'employée de maison. Elle gardait une distance toute professionnelle. Il n'empêche que se nouait peu à peu entre eux une forme de complicité tacite.

Peu à peu aussi cicatrisait la blessure pourtant profonde de la perte d'Élisabeth. Non pas qu'il l'oubliât ni qu'il laissât s'éteindre les sentiments qu'il lui avait portés, mais il avait tissé autour de son souvenir une sorte de doux cocon, protecteur et flou. Il y pouvait encore rêver mais il ne pouvait plus s'en torturer.

Au début, il avait craint que la fille, par quelque côté, ne lui rappelle la mère. Mais il n'en était rien. Ni par le physique, ni par les goûts, ni par le caractère, ni par ces infimes gestes ou mimiques dont on hérite parfois,

Christina n'évoquait Élisabeth.

Parfois même le contraste était criant. Pour le choix des vêtements par exemple. Autant la blonde Élisabeth appréciait une élégance haut de gamme et BCBG, autant sa fille affectionnait la discrétion couleur de muraille, le pantalon gris et le pull montant de teinte indéfinissable sur lequel de temps à autre elle enfilait une veste de tailleur presque masculine.

Ce qui l'intriguait le plus c'était les alternances imprévisibles entre la grande douceur aux mille attentions qu'elle pouvait le plus souvent mettre dans les soins et d'autres moments où l'empathie se traduisait plutôt par une sorte de rudolement amical. Dans ces moments-là, même sa voix changeait et colorait son flûté habituel de tonalités plus rudes et plus graves.

La routine a ceci de merveilleux qu'elle gomme les imprévus. C'est aussi ce qui fait qu'on finit par la prendre en grippe.

Un jour ils durent bien constater qu'ils s'emmerdaient ferme. Heureusement, la vie veille au grain. Les problèmes, en embuscade, ne sont jamais loin. Leur mission principale est de distraire de l'ennui.

Ils y réussirent assez bien.

Les réserves financières, pour conséquentes qu'elles

aient été fondaient à vue d'œil. Cela le tracassait beaucoup. Il en parla à Christina. Bientôt il ne pourrait plus la payer. Il se voyait déjà condamné à la maison de retraite. Mais elle répondit qu'elle pouvait continuer bénévolement, qu'elle avait d'autres sources de revenus, qu'elle pouvait même l'aider, qu'elle s'était faite à cette vie, qu'elle aurait du mal à en changer.

Quand il tenta de pénétrer plus avant les motivations qui la poussaient à rester avec lui, il eut droit à un laconique : « C'est mon choix ».

Malgré ses protestations indignées. (Il ressentait ça comme la perte définitive de ce qui lui restait de pouvoir voire comme une atteinte à sa dignité), de petites sommes se mirent, du jour au lendemain, à transiter de son compte à elle sur son compte à lui. Elle prétextait que cela compensait l'obésité des notes du téléphone fixe dont elle faisait, il est vrai, un usage immodéré.

Il se demandait d'où pouvait bien sortir cette manne céleste et surtout pourquoi diable, si elle était capable de contribuer ainsi à financer leur quotidien, elle consacrait tout un temps apparemment vide de quelque vie affective que ce soit, à torcher le cul d'un vieux con et à le trimbaler partout comme un caddie ?

Encore une fois, à toutes les questions qu'il tenta de poser sur l'origine des fonds il eut droit à des réponses évasives.

Insidieusement, un doute s'installait dans son esprit.

Il commençait à se rendre compte que malgré la confiance inconditionnelle qu'il lui portait en vertu de son hérédité, Christina n'était sans doute pas seulement la dame de compagnie idéale et sans histoire qu'il avait d'abord perçue. Après tout que savait-il d'elle ? Que savait-il de ce qu'elle faisait de ses jours de congé, des soirées où elle le laissait seul devant la télé ? Pourquoi Élisabeth n'en parlait-elle jamais et pourquoi, il s'en souvenait à présent, les larmes lui venaient-elles aux yeux dès qu'il lui posait la moindre question à son sujet ?

C'était bien mystérieux. Il soupçonnait une double vie. Quelqu'activité illicite pour laquelle ses fonctions auprès de lui auraient servi de couverture.

Les recherches qu'il entreprit sur les numéros de téléphone avec lesquels elle avait été en contact via le fixe ne donnèrent rien de précis et son portable était protégé de toute intrusion. Ce n'était pas fait pour dissiper sa perplexité.

De toute façon, il n'était pas en position d'investiguer et cela le stressait beaucoup. Même si son ignorance préservait au fond un confortable statu quo, il ne savait

pas dans quel cirque il jouait ce rôle totalement passif. Il se sentait de plus en plus impuissant, de plus en plus le jouet des événements.

Son accident l'avait définitivement réduit à la pratique d'une vertu unique : l'acceptation. Elle n'était pas sans se confondre parfois avec sa cousine de mauvaise vie, la résignation et sa petite sœur la vaine colère. Mais cette fois, devant l'impossibilité manifeste d'intervenir, c'est une sorte de je-m'en-foutisme, de fatalisme qui l'aidait à lâcher prise. Il se disait qu'il ne pouvait de toute façon rien lui arriver de pire que ce qu'il vivait déjà.

Il se trompait.

Précédemment, le soir, ou lors de ses congés, elle ne quittait pas systématiquement l'appartement. Elle passait parfois énormément de temps à lire dans sa chambre. Mais maintenant, depuis qu'elle faisait bouillir la marmite, elle s'absentait systématiquement dès qu'elle le pouvait et que sa bonne conscience avait préalablement tout organisé pour le confort de son invalide.

Ces jours-là, elle rentrait très tard et très fatiguée. C'était des jours un peu difficiles pour lui. Il était bien obligé de l'attendre pour qu'elle le couche. Sans compter qu'il voyait bien qu'elle rentrait souvent très déprimée et qu'il ne pouvait pas savoir ce qui la minait.

Il s'y fit.

Il le fallait bien.

Mais sa curiosité lui faisait bouillir la cervelle. Il aurait vraiment voulu en savoir un peu plus. Un soir d'entre les soirs où il en avait particulièrement marre de se faire prendre pour un débile mental par tant de chaînes de télévision, ce qui devait arriver arriva : une curiosité malsaine poussa son fauteuil roulant jusqu'à la chambre de Christina.

C'était un fouillis ! Ses roues se bloquaient sur les bouquins qui traînaient, patinaient sur les pages des magazines désassemblés, s'enroulaient dans les fringues qui jonchaient le sol. Comme cela contrastait avec la minutie quasi maniaque avec laquelle elle entretenait et rangeait son espace de vie à lui !

Elle n'avait pas personnalisé son gîte, même rien mis au mur pour un peu égayer et personnaliser l'endroit si ce n'est un grand portrait de... son père !

Il en fut tout estomaqué. Dans son imaginaire, Christina, comme sa mère, devait avoir été une triste victime. C'était même cela qui l'avait poussé à l'accueillir !

Et puis... découvrir le portrait de ce rustre oligophrène dans son propre lieu de vie ! Ça la foutait mal !

Il n'était donc pas le monstre qu'il avait cru ? Ou peut-être était-ce là l'expression d'un amour fourvoyé, pervers, d'une forme de masochisme, de déséquilibre affectif ?

Troublé il jeta un regard circulaire. Une valisette couverte de poussière attira son attention. Contrairement à tout ce capharnaüm, elle semblait n'avoir pas été manipulée depuis belle lurette. Il roula vaille que vaille jusqu'à elle, se pencha et, avec d'innombrables précautions, fit jouer les fermoirs sans laisser la moindre trace de doigts. Elle était quasi vide. Son seul contenu était un vieux cahier d'écolier, passablement jauni.

Une pulsion instinctive fit qu'il s'en empara, referma toujours aussi soigneusement le contenant et se tira comme un voleur, certain d'avoir commis là une véritable indignité.

Après tout, ce pouvait tout aussi bien être un recueil de recettes. Mais quelque chose lui disait qu'il y avait peut-être là la clé de tout le mystère qui entourait Élisabeth, sa fille, et le personnage à qui il avait serré la main au bord de la fosse.

Quoiqu'il fût seul, c'est sournoisement qu'il alla s'enfermer dans sa propre chambre et, fébrilement, ouvrit à la première page ce qui, d'emblée, aurait pu ressembler à un de ces journaux intimes que tiennent les

adolescentes : de courts textes non datés couchés bien en ordre sur seulement une dizaine de pages couvertes de la fine et élégante écriture qu'il connaissait bien.

D'emblée il y était question des assiduités et des attouchements sexuels de la part du père, prolongés sur une large période, de l'enfance à l'adolescence, bien au-delà de la puberté. Un inceste !

L'indignation le gagnait qui se heurtait au sentiment d'impuissance.

La honte de son indiscretion le poussa à remettre en vitesse mais avec les précautions requises le document à sa place.

Il était presque impossible qu'Élisabeth n'ait pas été au courant ! Était-il imaginable qu'elle n'ait rien fait ni dit ?

Peut-être l'autorité du père ou, pire, un chantage affectif avait-il empêché Christina de parler ? Peut-être, comme cela arrive parfois, cette histoire avait-elle subjugué le psychisme de l'enfant au point de créer un attachement trouble ?

Cela aurait expliqué le portrait au mur.

Le doute.

Empoisonné.

Il ne voulait pas le laisser ternir l'image de son amour défunt et il se sentait pris de pitié pour celle qui n'était plus et qui n'avait jamais été seulement une banale mercenaire.

Ce soir-là, elle rentra particulièrement tard. À bout de vaines ruminations, il avait fini par s'assoupir dans sa chaise et son linge souillé.

Elle le réveilla sans ménagement, le torcha, le lava, le coucha. Ce fut expéditif.

Elle était épuisée, ça se voyait. Elle sentait le tabac et imperceptiblement, l'alcool.

Dès lors la même chose se répéta. Tandis que les virements sur le compte de leurs besoins communs s'arrondissaient.

C'était inconfortable pour lui et en même temps intrigant. Comme d'habitude, ses questions se heurtaient à un mur de silence.

Un soir, elle ne rentra pas. Il avait veillé très tard, en vain.

C'est la sonnette de l'entrée qui le réveilla au petit matin. Il baignait dans son jus mais il alla ouvrir. Une fliquesse se tenait devant lui. Une fausse blonde avec un petit air pincé. Elle lui mit sous le nez une carte d'identité.

— Vous connaissez cette personne ?

— Ben...

Une mauvaise photo d'un visage qu'il reconnut immédiatement, mais un prénom inconnu : Julien.

Le nom de famille, lui, était pourtant conforme.

Il bredouilla :

— Je crois, oui.

Et soudainement inquiet :

— Que se passe-t-il ?

— Cette personne est décédée cette nuit.

C’était dit d’un ton neutre et métallique, aseptisé, aussi délicat qu’un katana.

Sans lui laisser le temps d’interroger elle compléta :

— Trois coups de couteau dont un mortel. Il a tranché l’aorte. Nous recherchons le coupable dans le milieu des travestis et de la prostitution. Vous serez convoqué pour reconnaître le corps.

Et sans un mot de plus elle lui tourna le dos et disparut par l’escalier.

Il était tétanisé, stupéfait. Comment ne s’était-il rendu compte de rien ?

Ainsi donc la fille était un fils ! Christina s’appelait Julien.

C’était là le lourd secret qu’Élisabeth avait emporté dans sa tombe ! Une immense pitié lui tordait le cœur.

Sa dame de compagnie était un travesti et il était mort assassiné après ce qui avait dû être une misérable vie de souffrance continue, déroulée en partie tout à côté de lui sous la couverture du service. Il était horrifié.

Il ne pensait pas encore à lui, ni à l’avenir. Il n’osait pas.

Quand il le fit, l'idée du suicide l'effleura un instant mais il alla jusqu'à la porte-fenêtre, l'ouvrit, roula sur la terrasse et là, face au vent, le visage tourné vers le Nord, il soupira longuement à la face du destin en contemplant les toits gris qui abritaient chacun les péripéties dramatiques que chacun de ces êtres uniques prenait au tragique entre les deux seuls événements vraiment importants que sont la naissance et la mort.

Le refuge

C'était un bled pourri.

Pourtant, cela avait été un ravissant village couché au fond d'une des plus belles vallées qui se puisse voir en Ardenne ; un havre pour les citadins en quête de paix dominicale bercée par les doux glouglous de la rivière.

Hélas ! Les nécessités du commerce et l'avidité gloutonne des édiles l'avaient transformé peu à peu en agglomération dont le bâti s'était, en quelques années, soufflé comme du pop-corn.

Jadis, il y avait pourtant eu tout alentour des perspectives pittoresques, des fonds au charme romantique, des promenades sylvestres où se croisaient messieurs à cannes et mémères à bichons et où, parfois, se nouaient de tardives idylles.

Tout cela, hélas, avait été submergé par l'efflorescence bétonnière d'un centre commercial criard, pollué et bruyant, fleuron du délire urbain consumériste.

Ça puait le dessous de table et les copinages suspects.

C'est en ce lieu que Paul-Henri cultivait sa nostalgie et tentait de vivre une heureuse retraite après toutes ces

années passées à écumer toutes les mers du globe.

Il avait débarqué là un peu par hasard, juste avant la diarrhée de béton ; charmé par le site et surtout par le calme. Il avait tenté de faire de son modeste clos une réserve où maintenir discrètement les valeurs d'un monde finissant : la dignité, l'honnêteté, le respect, la frugalité, la générosité, la noblesse du cœur.

Aujourd'hui il méditait sur « les villes tentaculaires », le prophétique recueil d'Émile Verhaeren, et pestait en vrac sur l'individualisme, la rudesse des mœurs, la compétition, la consommation à tout-va et sur la mafia prévaricatrice des politicards-promoteurs qu'il rendait responsable de ce merdier.

Ce n'était pas là une indignation morale, la corruption en soi ne le faisait pas bondir outre mesure. C'était plutôt la bêtise qu'elle semblait charrier dans son sillage, le manque de goût, de raffinement, de sens esthétique, de culture. Bref, c'était la vulgarité de ces béotiens rapaces qui le foutait en rogne.

Parce qu'enfin on eût, dans cette ville champignon digne de celles de la ruée vers l'or, vainement cherché quelque chose qui ressemblât à une véritable manifestation culturelle. Il y avait bien un échevinat dédié mais... tout son budget passait dans l'organisation de courses cyclistes.

Trop vieux pour se battre contre ces moulins, Paul-Henri rêvait d'un monde meilleur en causant aux

arbres fruitiers aussi désabusés que lui qui avaient réussi à survivre dans son verger.

Un jour qu'il conversait tranquillement avec un de ces porteurs de savoureuses petites reines-claude que les gens d'ici nomment "crottées" à cause de leurs tavelures, le « ting-toung » qu'il avait installé à tout hasard à l'entrée de son chez lui et qui ne devait pas avoir servi plus de deux fois en un an, le fit sursauter.

Il s'excusa auprès de l'arbre, contourna sa maison d'un pas dépourvu d'enthousiasme et constata qu'au bas de l'allée en forte pente qui donnait accès à son antre, à hauteur d'une grille d'entrée qui n'avait jamais connu la fermeture mais bien la rouille, se tenaient deux ploucs.

La quarantaine, la coiffure soignée et gominée, le col ouvert, la mise décontractée mais sournoisement BCBG.

Il les héla :

— Vous êtes des Jéhovah ?

(Qui d'autre se serait servi de son « ting-toung" ?)

— Non, monsieur ! Des écologistes !

C'était donc ça ! Il lui prit une envie de lâcher le chien mais il renonça. Ces gamins ne lui semblaient pas capables de courir assez vite. Ils allaient se faire mordre et... bonjour les emmerdes !

Il se fit donc hypocritement suave, comme le lui avaient appris les bons pères. Il afficha un sourire de

faux-cul et leur dit en tendant la main :

— Montez donc Que puis-je pour vous, Messieurs ?

Il ne le savait que trop bien !

Le berger allemand, incapable, lui, de fourberie, grondait doucement. Paul-Henri l'envoya coucher. Comme il ne pouvait renier ses origines, il s'éloigna. Mais on voyait bien que c'était à contrecœur. Paul-Henri, tout sucre tout miel, escorta donc ces modernes inquisiteurs tout autour de sa petite propriété, leur laissa estimer le nombre de pommes, de prunes, de poires, de cerises, de noix, de noisettes que le verger pouvait espérer produire ; leur laissa examiner sa sortie d'eaux usées, analyser le rejet de la fosse septique, tester avec des mines dubitatives l'isolation des murs, reluquer le poêle à bois comme si c'était une vieille pute et, finalement, lui tendre d'un air éccœuré « le double du rapport ».

Quand ils se décidèrent à se retirer après un « Au revoir » de mauvais augure, Paul-Henri les mit en garde sur ce que la raideur de la descente de l'allée avait de périlleux avec son béton humide tartiné de déchets végétaux. En vain. Le plus jeune des deux glissa, fit une superbe envolée et salopa son impeccable fond de pantalon.

Malgré son « Je suis désolé », on ne peut nier que Paul-Henri en ressentit une intense satisfaction.

Tout en s'en retournant vers le confort de son fauteuil, il parcourut hâtivement le rapport. Très négatif, comme il s'y attendait. On ne pardonnait pas à son chalet ses murs constitués de simples voliges, ni l'isolation de fortune qu'il avait appliquée à l'intérieur derrière les lambris, ni le simple vitrage, ni le chauffage au bois, ni l'accès problématique, ni la fosse septique dont les effluves nostalgiques rappelaient parfois le temps révolu des cours de ferme, ni... ni...

Mais surtout, et c'était coché en rouge, il était stipulé que, malgré une superficie suffisante, la pente du terrain le rendait inapte à l'implantation d'une éolienne. C'était rédhibitoire, le lieu était en conséquence classé en catégorie C. Celle des inutilisables, des rebutés, des sans espoir, voire des nocifs.

C'était un soulagement pour les vieux fruitiers mais pas pour leur propriétaire. Il était en effet prévu de taxer lourdement les biens-fonds qui n'apporteraient rien à la collectivité.

Paul-Henri soupira et, comme la lecture l'avait conduit jusque-là, il ouvrit le poêle à bois, froissa le papelard et le livra aux flammes.

Bien sûr, le danger n'était pas immédiat. Il s'agissait seulement d'une espèce de recensement foncier qui faisait partie de la campagne électorale des Verts. Lesquels surfaient sur la vague de vif mécontentement

qu'avaient causée les récents scandales d'abus de pouvoir, de pots-de-vin et de concussion. L'étude n'était destinée qu'à présenter à l'électeur un état des lieux et un projet détaillé d'amélioration des sites.

N'empêche, au vu du pouls de l'opinion publique, on pouvait parier sans beaucoup de risque d'erreur qu'ils allaient triompher, disposer d'une majorité absolue, mettre illico en pratique leurs projets et donner libre cours à leur démanaison d'hyper-réglementation.

Il avait été prudent de faire l'aimable ! Si, en plus, il avait chatouillé leur susceptibilité, il se serait retrouvé prioritairement dans leur collimateur. Tandis qu'à présent, il allait simplement rejoindre la cohorte des pauvres bougres dont, dans le louable souci de protéger la santé et l'environnement, on allait rendre la vie impossible.

C'était pourtant avec satisfaction qu'il avait vu se pointer cette force politique. Elle ne pouvait, au début, que lui être sympathique. D'abord parce que ses pratiques financières semblaient honnêtes et transparentes, ensuite parce que l'idéalisme de ses militants ne faisait aucun doute et, enfin, parce que ce projet de protection de la nature ne pouvait que l'enthousiasmer.

Peu à peu, hélas, il lui avait fallu déchanter. L'idéalisme s'accommode mal de l'humain.

L'honnêteté se fit vite rigidité morale. On eut bientôt édicté des dogmes et on sentait partout la pression d'une pensée écologiquement correcte, un rien sectaire, comme une religion pour baba cool aisé. Mais surtout, et cela lui avait paru la trahison suprême, dans les faits, on ne protégeait pas la nature. On l'aménageait. On cherchait un compromis entre sa pérennité et la folie reproductrice des humains mais sans se soucier vraiment de cette fécondité exponentielle qui rendait pourtant dérisoire toute mesure ponctuelle telle que l'épaisseur des doubles vitrages, la taille des panneaux solaires et autres incontournables fétiches.

On veillait à la vie, certes !... mais EN POT !

Définitivement, les écologistes étaient des jardiniers, pas des sauvages, comme lui.

Il était un peu en colère. Assez pour, par pur plaisir de la transgression, se faire sauter un énorme steak et le déchirer à belles dents en toute solidarité avec tous les carnivores hautement naturels que la nature avait produits. Il était, d'habitude et par goût, plutôt végétarien mais là, il planta sa fourchette comme un tigre, trancha des dents comme un requin, mastiqua en ronronnant de satisfaction comme un lion. Ensuite il digéra longuement comme un boa tout en ruminant des

pensées pleines de reconnaissance pour le pauvre bovidé qui avait fait, dans les épouvantables conditions que l'on sait, les frais de l'opération.

Après tout, la nature elle-même était d'une cruauté sans bornes et cet animal prédateur et rapace qu'était l'humain avait aussi été voulu par elle. C'était d'ailleurs pour échapper à ses lois impitoyables qu'il avait colonisé et pillé le monde. Voilà !

Il rota.

Il jeta un regard circulaire sur son univers familial. Il savait déjà, même si ce n'était pas encore formulé tel quel dans sa conscience, qu'il lui fallait foutre le camp, abandonner le cher terrier dont chaque mètre carré évoquait une tranche de vie, quitter le confort du connu et du satisfaisant pour dieu sait quelle incertitude. Surtout que, comme les écologistes foisonnaient sur presque toute la planète et que, comme, là où ils n'étaient pas, il y avait pire, il allait sans doute falloir se tirer très loin. Plus loin que loin !

Il alluma son PC et se mit en quête.

Il avait beau parcourir le réseau maillé des frontières, aucun endroit ne lui semblait propre à le mettre à l'abri. Il y en avait de fort jolis, de peu peuplés encore, mais... malgré tout l'humain était partout, sa bêtise incalculable aussi. Heureusement, Sapiens, à défaut d'être intelligent, était ingénieux, il avait entre autres inventé

Google.

Poursuivi par l'obsession de l'île déserte, Paul-Henri tapa donc dans la fenêtre ad hoc : « Îles les plus isolées ».

Avec sa serviabilité sans faille, le moteur de recherche lui livra dans l'ordre : « Tristan da Cunha », « Ascension », « Sainte Hélène ».

Paul-Henri les visionna sur Google Earth. Mais toutes, quoiqu'extrêmement isolées, étaient, si peu que ce soit, bel et bien habitées.

Il allait se décourager quand, loin au Sud-est de l'archipel, il repéra une petite terre isolée. C'était l'imprononçable île Gough. Quand il lut que les souris importées jadis par l'homme avaient entièrement colonisé les lieux, au point d'y grouiller aujourd'hui par centaines de milliers, il s'esclaffa. Il était ravi.

Hélas, il était aussi fait mention d'une station météo semi-habité. Et puis... le climat... dans les quarantièmes rugissants...

Il chercha encore.

Un peu plus loin, un autre bout de verdure entouré de falaises portait le nom fascinant d'Île Inaccessible. Il était, celui-là, rigoureusement désert mais, justement... inaccessible, entièrement ceint qu'il était de falaises à pic.

Il retourna fouiner aux alentours de Tristan da Cunha.

Il avait négligé, proche de quelques dizaines de

kilomètres, l'île Nightingale parce qu'il avait lu que les rares habitants du territoire voisin y allaient parfois en villégiature. Mais l'île au nom de rossignol était mère de plusieurs îlots, déserts ceux-là : des petits fragments oubliés du monde mais pas des phoques ni des oiseaux marins. Il se choisit l'un d'eux qui présentait une source d'eau douce puis jeta un œil sur la courbe de ses moyennes de températures et sur sa pluviométrie.

Elles le rassurèrent si bien que, cette nuit-là, il dormit comme un loir, d'un sommeil apaisé par la certitude qu'il y avait une échappatoire, qu'il allait pouvoir rompre à jamais avec ce monde de malades.

Dès le matin suivant, fiévreusement mais méthodiquement, il se mit à organiser les choses. Il lui fallait vendre tous ses biens, puis acheter non seulement le voilier mais aussi tout ce qui pourrait lui assurer là-bas le vivre, le couvert et un relatif confort. Il se voulait Robinson, bien sûr, mais moderne. Il entendait surtout ne pas avoir à se battre sans cesse pour sa survie. Il allait donc devoir embarquer tout un nécessaire. De l'abri préfabriqué muni de ses panneaux solaires jusqu'à la bobine de fil. Et il devrait faire rentrer tout ça dans un bateau manœuvrable par un solitaire sans pourtant le surcharger ! Il avait heureusement derrière lui sa longue expérience de marin. Il n'ignorait rien des secrets de la mer, des vents et du langage des étoiles. Il était aussi,

par conséquent, expert dans l'art de choisir l'esquif qui pourrait le mieux faire l'affaire. Il s'inquiéta aussi des ressources locales. Il était vital qu'en plus de l'eau potable il y ait un carré de bonne terre à cultiver. Pour les protéines, il y aurait du poisson, des oiseaux de mer et les phoques. En cas d'absolue nécessité, on n'était qu'à trente kilomètres de l'île mère où, le cas échéant, on pourrait sans doute se fournir si les vivres venaient à manquer. Les humains qu'on y rencontrerait brièvement ne seraient pas un obstacle. Coupés du monde et cherchant à le rester, ils ne seraient sans doute pas aussi insupportables que ceux dont le matérialisme productiviste avait moisi l'âme et qu'il allait quitter.

En quelques mois l'affaire fut rondement bouclée.

C'est avec un immense soulagement qu'il défit la dernière amarre et qu'il vit s'éloigner puis s'effacer la côte du pays natal.

La traversée fut longue. Parfois difficile. Il fallait fendre l'Atlantique en deux, du Nord au Sud, à équidistance des côtes africaines et brésiliennes ; traverser le dangereux et déprimant « Pot au noir », trouver l'aiguille dans une botte de foin dont il avait fait sa destination. Mais la technologie moderne et son sûr instinct de vieux loup de mer le guidèrent si bien qu'après une longue et éprouvante navigation, il tomba avec une précision chirurgicale sur "son" île.

Accoster ne fut pas une mince affaire. Il y avait du ressac. Il fallut trouver le seul accès possible au rivage puis décharger le barda.

Ensuite, reconnaître les lieux. S'installer. S'adapter. Cela prit plusieurs semaines et beaucoup d'énergie mais l'espoir de vivre « autre chose » le dopait.

Un jour tout de même, après tous ces efforts, il se retrouva assis sur un pliant devant son petit préfabriqué, bien à l'abri d'une petite crique encaissée, le chien assis à son côté, le fusil fumant sur les genoux. (Il venait de flinguer un goéland pour son souper), et il se mit à regarder la mer.

Ce n'était pas paradisiaque ! Elle était houleuse et d'un gris patibulaire.

On n'était pas en Polynésie ! Mais au moins, ici, les seules contraintes étaient celles qu'imposait la nature ! Débarrassé de la nécessité de supporter ses frères primates, il respirait.

Cela devint une habitude. Tous les soirs, il contemplait ainsi non pas vraiment les flots mais l'infini, plongé dans l'extase du moment présent.

C'étaient des moments de bonheur.

Sauf les jours où, évidemment, vu la latitude, les éléments déchaînés le poussaient à se claquemurer dans son petit espace confiné. Il lisait alors. Il écrivait. Ces jours-là, il s'emmerdait beaucoup aussi.

Il s'était imaginé que le plus difficile serait d'assumer les problèmes matériels. Il se trompait. Au contraire, ils occupaient son esprit, monopolisaient son énergie, faisaient taire le mental. Il avait sans cesse des problèmes à résoudre. Mais n'est-ce pas là le moteur même de la vie ?

Dès que, satisfait de lui, il s'arrêtait, l'ennui lui tombait dessus comme une chape. Avec son cortège de gamberges, de craintes du futur et de nostalgie du passé. Il n'arrivait pas, en l'absence de tout stimulus, à se faire contemplatif. Ou plutôt la répétition de la même contemplation l'agaçait prodigieusement.

La mer était immuable. Les oiseaux faisaient toujours le même invariable tintamarre, le rocher dans son dos refusait en permanence toute conversation.

Il avait tout prévu sauf que la monotonie allait lui ronger la cervelle.

Un matin pourtant,

Surprise !

... Et grosse émotion !

Un point noir était apparu qui perçait l'horizon brumeux.

Le cœur battant, il vissa son œil sur ce pixel qui grossissait lentement.

Incrédule d'abord, il dut se rendre à l'évidence.

C'était un bateau ! Il y avait eu tempête la nuit. Il semblait en difficulté.

Paul-Henri était misanthrope mais il n'était pas pour autant mauvais bougre et quand il s'aperçut que le visiteur inattendu se dirigeait droit sur le nord de son île, là où, à quelques miles du rivage, il y avait des hauts-fonds et un affleurement de récifs, son sang ne fit qu'un tour. Des vies étaient en danger.

Il n'y avait pourtant rien qu'il puisse faire.

Des signaux ?

À quoi bon ! Visiblement le bateau ne gouvernait plus.

Il mit pas mal de temps à remonter son territoire du Sud au Nord. Beaucoup de temps.

Quand il arriva, le petit navire avait disparu. Seul un mât et une antenne émergeaient. Du moins pour autant qu'il puisse en juger de loin, aveuglé qu'il était par les embruns.

Le drame avait dû être rapide. Sans doute en panne de moteur, gouvernail hors service, l'esquif avait été drossé sur les récifs avec la force des courants particulièrement violents à cet endroit. Sa coque avait dû s'ouvrir en deux comme une noix et couler brutalement. Le sort de l'équipage ne faisait hélas aucun doute. Il avait beau scruter les vagues, nulle trace d'un dinghy ni du moindre gilet de sauvetage.

Fort ému, décidé à rentrer puisque confronté à son impuissance totale, il fit néanmoins encore quelques pas le long de la rive et, soudain... jura. Il s'était pris le pied dans une algue. Il se pencha... sursauta. Ce n'était pas une algue mais une tignasse rousse. De longs cheveux emmêlés et collés par l'eau de mer qui dépassaient d'une grosse roche. Une petite tache blanche dépassait de l'autre côté, précédant une chaussure ! Son cœur bondit dans sa poitrine. Il se précipita. Le corps était allongé à plat ventre, le côté droit traînant encore dans l'eau. C'était une femme ! Il la retourna, palpa la carotide. On y sentait, à peine perceptible, le sang circuler encore.

Vite !

Bouche à bouche.

Massage cardiaque.

Elle ouvrit des yeux verts égarés et, dans un souffle balbutia :

— Merci.

La suite fut à la fois idyllique (que peut-il arriver à un homme encore bien de sa personne et à une jolie fille sur une Île déserte où il faut entre autres « passer le temps" ?) et difficile (la cagna était vraiment petite et, si ça favorisait les rapprochements physiques, se marcher sur les pieds entachait parfois la concorde).

En fait tout alla plutôt bien pendant la convalescence de la belle.

C'est quand elle eut repris des forces et une jolie teinte rose sur les pommettes qu'elle avait hautes que tout devint vraiment, vraiment compliqué.

D'abord parce qu'elle n'avait qu'une idée en tête, prévenir les secours !

Elle se scandalisait de son répétitif :

— On n'est pas bien ici ?

Elle lui avait dit ne pas avoir de famille. Alors, à quoi bon prévenir puisque le navire était perdu corps et biens ? On avait dû relever sa dernière position. On serait bien dérangé assez tôt par le ballet des hélicoptères et les enquêteurs de la sécurité maritime. Il voyait se profiler exactement le genre d'emmerdements qu'il avait tenté de fuir. Pour gagner du temps, il dut prétendre que son voilier et sa radio étaient hors d'usage. On en resta là. Pour ne pas remuer le stress post-traumatique, il ne demanda aucun détail ni sur le bateau ni sur le naufrage et elle, en proie à une sorte d'occultation, ne sembla pas vouloir en donner.

Elle lui livra juste un prénom : Gloria. Et elle travailla à se retaper le plus vite possible. Elle n'entendait pas rester là à contempler les couchers de soleil. Ne fût-ce que par reconnaissance et pour lui laisser une trace agréable de son passage, elle entendait bien travailler à améliorer les conditions de vie de son sauveur.

Par exemple, elle s'inquiétait de ce qu'en plus du poisson, il mangeât presque tous les jours du goéland. Non pas tant qu'elle craignait quelque déséquilibre alimentaire, mais elle redoutait, à la longue, un effet délétère sur le nombre de ces oiseaux et donc sur la biodiversité du lieu. Elle harcela aussi Paul-Henri pour qu'au lieu de disperser ses déchets et déjections, il se mette en devoir de préparer un compost. Elle se mit en quête d'un combustible qui générerait moins de fumée que le bois de flottage qu'il utilisait d'habitude. Elle trouva de maigres branchages, des bois morts tordus ayant appartenu à des arbustes que le vent avait réduits à l'état de bonzaïs. Cela brûlait en dégageant plus de lumière que de chaleur. Et l'hiver austral approchait !

Par peur de perturber l'état de grâce dans lequel elle semblait baigner depuis le drame et pensant que cela faisait partie de son rétablissement, il n'osait la contrarier. Il râlait en silence.

Mais elle commençait peu à peu à l'emmerder !

Les tensions s'apaisaient heureusement le soir sur leur oreiller d'herbes sèches qui se confondaient avec la splendide tignasse rousse sous laquelle s'agitaient des formes dignes du paradis terrestre. Chaque fois, l'odeur de la peau de Gloria l'enivrait, le vampait et ils s'endormaient dans les bras l'un de l'autre après s'être ou non livrés à leurs instincts.

Hélas, le lendemain matin, tout recommençait.

Un jour qu'il avait été sur la côte nord tenter d'attraper du poisson, à peu près à l'endroit où il avait découvert Gloria, sa ligne se prit dans quelque chose de lourd. Il moulina et ramena ce qui semblait être une valisette de toile en fort mauvais état. Un tissu écossais vert et bleu, bouffé par l'eau de mer. Comme la fermeture éclair fonctionnait encore, il l'ouvrit. Des fringues ! Elles aussi toutes rongées. Il put quand même en extraire un t-shirt jadis blanc qui arborait en grosses lettres vertes : « GREENPEACE ».

Il resta figé de stupeur.

Un instant.

Parce que, tout de suite après, la pièce tomba.

Tout était clair !

Il abandonna l'objet sur les galets, se hâta de rentrer, apostropha Gloria :

— Il s'appelait comment ton navire ?

— Le Rainbow...

Elle n'eut pas le temps d'achever.

Il avait fait volte-face et, sans se retourner, dévalait la pente vers le rivage, le chien sur les talons Pétrifiée, elle le vit sauter dans le voilier qu'elle croyait hors d'usage, le démarrer au moteur, puis, déployant toute la voilure, y compris le spiner, filer vent arrière jusqu'à se perdre

à l'horizon.

Personne n'entendit plus jamais parler de lui.

Au loin, en tendant l'oreille, on percevait un bruit d'hélicoptère.

Les aiguilles

Solange regardait les hirondelles se rassembler sur les lignes électriques comme des notes sur une portée.

Elle essayait, elle aussi, de se rassembler en prévision d'un nouveau départ.

Elle avait été amoureuse.

Une passion violente.

Elle s'était consumée.

Éclatée.

Déstructurée au choc de l'âme sœur et du corps de l'amant.

Il l'avait labourée.

Retournée.

Explosée.

Cela s'était arrêté brutalement et l'avait laissée pantelante,

égarée.

Elle marchait sur l'accotement, les yeux à terre devant un merveilleux paysage d'écharpes de brume

dansant sur les collines.

Elle se sentait hébétée,
la tête et les mains vides.

Elle retournait dans son village.

Devant le seuil en pierre de sa maison, elle marqua un temps d'arrêt, poussa un soupir profond, profond ; fit tourner la clef dans la serrure, poussa la porte, marcha jusqu'à son grand fauteuil club et s'y laissa tomber.

Puis,
elle pleura,
pleura.

Des heures.

Et même toute la nuit.

Quand le soleil se leva, ses yeux étaient asséchés, son cœur aussi. Elle n'aurait plus pu en tirer une goutte.

Il fallait qu'elle s'occupe à autre chose qu'à épandre son chagrin.

Un vieux tricot entamé mais jamais terminé traînait sur une commode.

Elle saisit les aiguilles et se mit à enfiler les mailles. Cela l'empêchait de penser. Un peu comme ce mantra des catholiques qu'est le chapelet. Quand les aiguilles se détachent de l'horloge pour se mettre au tricot, le temps

s'arrête.

Elle tricota donc, sans discontinuer, jusqu'au soir, puis, comme Pénélope, à cette différence près qu'elle n'attendait personne, elle voulut défaire son ouvrage. Mais alors qu'elle tirait sur le fil, une terrible angoisse la prit qui la tétanisa.

Stupéfaite, elle suspendit son geste, rangea l'ouvrage intact avec l'intention de le reprendre plus tard puis se dirigea vers son frigo.

Elle n'avait rien absorbé de tout le jour.

Elle grignota à peine, but un peu d'eau, se coucha.

Sa nuit fut un long tunnel où s'agitaient des fantômes.

Le matin, le trou dans l'âme était toujours là.

Le remède s'imposait, en sus du café.

Elle tricota, elle grignota encore.

Et le jour suivant encore.

Et encore le jour suivant.

Et encore.

Et encore.

Jusqu'à ce que ses doigts deviennent blancs et couverts de durillons.

Elle ne savait même plus ce qu'elle tricotait.

Dès qu'elle s'arrêtait, elle sentait remonter son

insurmontable chagrin et mousser ses anxiétés.

En fait, elle n'avait plus le choix. Elle devait désormais ou tricoter ou souffrir. Ce n'était même plus seulement le soulagement du début, c'était devenu aussi une terrible contrainte. Elle maigrissait à vue d'œil, ne sortait plus, dormait un minimum.

Comme elle redoutait par-dessus tout le retour des bouffées d'angoisse, elle n'osait plus faire mine de mettre fin à sa compulsions.

Au fil des jours, la bande de mailles grises s'allongeait donc. Jusqu'à toucher le sol, jusqu'à couvrir de plis le parquet. Jusqu'à ce qu'enfin, un jour, il n'y ait plus de laine disponible.

Elle s'empessa d'en commander sur Amazon et de choisir la « Livraison en jour ouvrable ».

Hélas on était un vendredi. Il lui faudrait attendre jusqu'au lundi avec son mal-être.

À son grand étonnement, celui-ci se révéla moins virulent, les contours s'en étaient comme adoucis, estompés. Mais il était loin d'avoir disparu tout à fait ! Elle s'accrocha donc tout le week-end, se dépatouillant avec un reste de nostalgie, une demi-mélancolie gluante qui lui mettait encore par moments les larmes aux yeux.

C'est dire si, le lundi, dès l'arrivée de la commande,

elle s'y remit, frénétiquement !

Au fur et à mesure que la bande tricotée s'allongeait démesurément, au point de rendre le déplacement dans la pièce difficile, elle sentait proportionnellement s'éloigner son malaise, se dissiper son chagrin, s'effiloche ses souvenirs douloureux. Elle savait bien, cependant, que ce mieux dépendait entièrement du mouvement de ses aiguilles ; que si elle les lâchait, tout cela allait remonter, la prendre à la gorge, l'étouffer ; que la sensation rassurante d'enfin maîtriser quelque chose allait s'effiloche.

Elle finit néanmoins par se sentir assez bien pour se risquer à sortir.

Elle était décidée à enterrer pour de bon ses amours mortes, à se retricoter une vie, à couper le fil de ses émotions douloureuses. Symboliquement elle marquait le coup en abandonnant sur place l'in vraisemblable entrelacement de laine amoncelé sur le sol.

Ce n'était pas tout à fait une rupture puisqu'elle trimbalait désormais partout avec elle, dans un de ces affreux sacs biodégradables sur lesquels les supermarchés se croient obligés d'étaler leur mauvais goût, la maternelle pelote et les incontournables aiguilles.

Rebondir !

Si elle pouvait...

Retrouver l'élan, l'énergie, le feu, l'incendie peut-être !
Quitte à souffrir encore !
Être à nouveau vivante!
(Mais sans abandonner son viatique).

Elle se remit à fréquenter du monde. Avec un peu de gêne au début puis de plus en plus d'aisance. Elle gardait toujours à portée de main de quoi se réfugier dans le geste machinal, dans l'attention focalisée qui dissiperait un stress éventuel. La laine était là, dans son sac. C'était sa sécurité. La savoir sous la main la tranquillisait.

Cela donna lieu à quelques scènes cocasses comme, par exemple, quand, s'étant laissée aller à participer à un bal de village, elle se retrouva dans les bras d'un danseur peu désirable et peu désiré, un rustre lubrique qui se permit tout de suite d'insupportables privautés.

Elle le gifla.

Violamment.

Puis courut s'affaler sur une chaise, sortit illico de son sac son ouvrage et, sous l'œil médusé de l'assistance, se mit à tricoter frénétiquement, complètement sourde aux décibels tonitruants que débitait l'orchestre.

Heureusement, ce genre de situation d'urgence ne se présentait pas souvent et, la plupart du temps, elle menait une vie normale qui, peu à peu, s'enguirlandait de toute une cour de prétendants.

Elle était belle, grande, arborait une crinière brune de jument. Elle était pulpeuse comme un beau fruit, moelleuse comme aiment les hommes qui osent l'avouer. Elle n'eut qu'à choisir.

Celui qui avait attiré son attention et derechef fait battre son cœur s'appelait Oscar Kay-Bilbot ; fils de famille, petit, maigrichon, pas très souriant. Il affichait en permanence la moue d'un enfant privé de dessert, entre colère et tristesse. C'est ce détail qui l'avait attendrie.

Ils vécurent ensemble, ils furent heureux (quelque temps) et ils n'eurent pas d'enfant.

Leur quotidien était réglé comme du papier à musique.

Levés à sept heures, petit déjeuner rapide, séance de mutisme réciproque devant leurs tablettes. Café pour elle, thé pour lui. Glander sans but sur Facebook pour lui. Préparation du repas de midi pour elle qui y prenait un plaisir de cordon bleu et n'aurait laissé ce soin à personne. Manger. Sortir le chien pour lui. Tricot pour elle. Puis encore sortir le chien pour elle et reglander sur Facebook pour lui. Le soir, télé et plateau repas pour les

deux. Dodo très tôt pour elle, plus tard pour lui et rebelote le lendemain.

Au début c'était entrecoupé d'accouplements satisfaisants mais tout aussi planifiés puis, l'érotisme s'accommodant mal d'être programmé, ceux-ci s'étaient espacés jusqu'à presque disparaître.

On l'aura constaté, le tricot avait perdu son aura thérapeutique. Il s'était embourgeoisé. Comme, dans cette vie parfaitement minutée, il n'y avait aucune faille par laquelle eût pu se glisser le moindre stress, la moindre angoisse, elle en avait presque oublié que ce geste technique l'avait sortie d'un gouffre de chagrin et de désespoir. Ce qui toutefois continuait à la fasciner, c'était cette mécanique rationnelle et répétitive de l'enchevêtrement des mailles, ce geste des doigts dont la répétition hypnotique imposait comme l'évidence de l'ordre du monde et dont l'invariabilité était gage de sérénité. Sauf erreur, rationnellement explicable et méthodiquement réparable, il n'y aurait jamais d'imprévu au bout des aiguilles !

Cela aurait pu durer longtemps dans un douillet confort conjugal.

En fait, ce fut relativement bref.

Quelques années tout au plus.

L'imprévu ne se laisse pas aisément domestiquer.

La laisse, fut-elle de mohair, ne lui sied pas. Il se rebiffe.

Un jour que, comme d'habitude, elle officiait, parfaitement protégée par le mouvement attendu et parfaitement maîtrisé de ses aiguilles, Oscar explosa !

C'est-à-dire que tout à coup, il hurla.

Ce n'était plus possible !

Ils vivaient comme des termites !

Il ne supportait plus !

Il avait besoin de voir autre chose !

Il lâcha même le blasphème ultime : il avait besoin d'IMPRÉVU !

La soudaineté de l'assaut et la brutalité du ton ne l'avaient pas saisie, tout immergée qu'elle était dans son ouvrage mais... ce mot-là !

Ce mot-là !

En l'entendant, elle eut un sursaut de tout le corps.

Ses aiguilles dansèrent la mazurka.

Elle était justement dans une série de diminutions particulièrement gourmandes en attention.

Le rang qui l'occupait se lâcha.

Elle tenta de le récupérer

mais trop fébrilement, et tout l'ouvrage se démailla.

Elle resta hébétée, le regard sur ses genoux.

Puis peu à peu sa poitrine se gonfla et elle se mit à pleurer bruyamment.

Les angoisses étaient revenues.

Alors, instinctivement, entre deux sanglots, elle reprit tout à zéro.

Ses doigts tremblants d'abord puis, de plus en plus assurés, au fur et à mesure que les neurones reprenaient leur hébétude, retrouvaient leur rassurant mouvement d'horlogerie.

Après tout ce n'était qu'une crise et elle avait été brève.

Oscar se murait à présent dans un mutisme boudeur. Ça ne changeait pas grand-chose. Depuis toujours, même quand il se voulait aimable, il paraissait faire la gueule. Seule modification au train-train, il se mit à sortir. Ça ne la touchait pas directement, ça ne lui demandait pas de modifier le moindre détail de sa routine. Il était là à l'heure des repas. C'était le principal. Qu'il rentre de plus en plus tard, parfois même au milieu de la nuit, ne la tracassait pas. D'ailleurs, s'en apercevait-elle ?

Ce qu'il pouvait bien fabriquer pendant ses escapades de chat de gouttière ne l'interpellait pas non plus. Ni les

relents d'alcool, de marijuana ou de capiteux parfum féminin qui, de plus en plus souvent, lui faisaient cortège.

Elle aurait dû sentir que des vaguelettes commençaient à lécher les pieds des murs de son château de sable.

Mais elle ne voulait pas le savoir. Elle était en plein déni. Plus ou moins conscient.

Quelque chose, en dépit de la catastrophe prévisible, lui chuchotait : « Jusque maintenant, tout va bien ». Après tout, c'est ce que se disent tous les vivants pour exorciser la mort.

Depuis cet incident, pourtant, une pression inconsciente la faisait s'accrocher avec une ardeur croissante à sa manie. Peu à peu on en revenait au statu quo ante. Le tricot remplissait à nouveau à la fois son rôle de tranquillisant et l'espace praticable du plancher.

Une fois de plus, elle ne sortait plus, ne s'alimentait guère, dormait peu.

Elle se sentait incapable de rompre, ne fût-ce qu'une heure ou deux, avec ce qu'il fallait bien appeler à présent un trouble obsessionnel compulsif. Plus elle s'en rendait compte, plus elle angoissait. Et plus elle angoissait, plus elle tricotait.

Oscar, lui, s'exaspérait. Chaque jour, il faisait les

courses à toute vitesse, la nourrissait en levant les yeux au ciel, poussait un profond soupir puis s'éclipsait.

Elle ne prêta pas attention au courrier qu'il recevait, aux multiples dépliant d'agences de voyage qu'il laissait traîner dans les quelques coins où il arrivait à poser le pied sans qu'un pan de laine ne le fasse sournoisement glisser.

Un jour, évidemment, elle trouva sur la table du salon, délicatement posée dans une trouée aménagée en repoussant les bandes de lainages, une enveloppe à son nom.

C'était son écriture à lui.

« Chère toi,

Nous avons vécu d'heureux moments que je ne renie pas.

Mais ils se sont enlisés et englués dans un morne quotidien comme une mouche à miel dans le sirop d'Aubel. Nous aurions pu rebondir mais c'eût été au prix du renouvellement de nos habitudes et de nos rites, au prix de cet imprévu dont tu as une peur malade.

Je t'ai aimée et je te respecte mais je me dois aussi à moi-même. Je ne me vois pas jouer les infirmiers toute ma chienne de vie. Tu comprendras aussi qu'avoir sans

cesse sous les yeux ces allumeurs de libido que sont tes appas et n'avoit en ce domaine d'autre soutien que celui de la veuve poignet m'est insupportable.

Aussi... ben voilà... je m'en vais avant que même le souvenir s'abîme. Loin. Très loin. Ne cherche pas à me revoir.

Mais, bordel, fais-toi soigner ! Tu es malade ! Ton truc avec le tricot, ça relève du neuropsychiatre !

Le jersey, le blé, le riz,

La torsade

Le jacquard

Les chenilles

La bouclette

La bourriche

Le crocodile

L'alvéole

Les côtes anglaises

Les échelles

Le diable,

Le filet,

Le point de fourrure, de neige, d'églantine,

Le pissenlit, d'étamine, de fougère, d'étoile,

Le point morpion,

Le point mousse,

Le point noisette
Le délirant point Tour Eiffel,

j'en ai marre ! Point barre !

J'espère de tout cœur que tu trouveras un praticien
qui te tirera de là et te rendra à la vie.

Adieu

Oscar

P.-S. : " La vie non-vécue est une maladie dont on
peut mourir "

(Jung)

... »

Elle lut. Sauf la citation de la fin parce que ses yeux
s'embuaient. Elle froissa le papier, le laissa choir et se
remit au couvre-lit en patchwork qu'elle avait en train.

C'était automatique. Dans les moments de stress, elle
n'en était plus à tricoter pour se sentir mieux mais tout
simplement pour ne pas se sentir mal.

Passée donc la première émotion, et grâce aux
aiguilles, elle se trouvait, face à l'événement,
étrangement détachée, insensible. Sa vie avec Oscar

était devenue totalement vide, mais ce qui tenait à l'écart toute dramatisation n'était pas l'indifférence affective ; plutôt une sorte d'hébétude, de contentement dans le vide interne engendré par l'immuable danse des doigts.

Un long temps passa de vie ainsi neutralisée, sans angoisse il est vrai mais sans vrai plaisir. Seules la faim et la soif la rattachaient par moment au monde réel. Elle passait ses commandes brièvement sur internet et se faisait livrer à domicile.

Un jour, la livraison eut du retard et elle ressentit une nouvelle peur : celle de manquer. Cette crainte persista. C'était un cheval de Troie. Une anxiété qui réveillait les autres vieilles angoisses avec une force que le tricot semblait, cette fois, ne plus être de taille à apaiser. Comme si, par un effet d'accoutumance, l'anesthésique avait perdu son efficacité.

Elle luttait.

S'accrochait, s'acharnait,
tricotait frénétiquement.

Finissait par s'angoisser d'angoisser.

Elle était prise dans une spirale infernale. Son Graal la trahissait.

Tricoter ne servait plus à rien et, pourtant, elle ne pouvait s'en passer.

Elle vivait un enfer.

Un jour qu'elle agitait désespérément ses aiguilles, une araignée, une grosse tégénaire, grimpa le long de son fil et, plantée sur l'entrelacs des mailles, sembla la regarder dans les yeux.

Elle hurla.

Lâcha son tricot.

Se leva d'un bond.

Son cœur battait la chamade.

Elle dut s'appuyer au bord de la table,
prendre le temps de laisser un peu retomber le taux
d'adrénaline,
ramasser son tricot.

Ce que faisant, ses doigts se refermèrent en même
temps sur un papier qui traînait là.

Elle le défroissa.

C'était la lettre d'Oscar.

Elle ne s'en souvenait plus.

Momentanément libérée de son obsession par le choc
émotionnel, dans un éclair de lucidité, la curiosité la
poussa à la relire.

Elle était un peu perdue. Ça s'embrouillait dans sa
tête. Mais la phrase de Jung cette fois l'interpellait. Et
puis aussi ce simple mot : "neuropsychiatre". Qui

semblait clignoter comme un signal d'alarme !

Tout son moi se rétractait. Elle n'était pas folle !

Pourtant...

Ses yeux tout à coup balayèrent la pièce transformée à nouveau par son obsession en gigantesque layette...

Prise de conscience éclair ?

Elle réalisa qu'elle avait touché le fond de la souffrance et de l'absurde et, pour la première fois de sa vie, admit qu'elle devait se faire aider.

Une rapide recherche sur Google, quelques jours d'attente anxieuse et elle se retrouva devant une plaque émaillée qui affichait :

Docteur Park

Neuropsychiatre

Sur rendez-vous

Elle tremblait un peu dans la salle d'attente, serrant convulsivement le sac qui contenait son tricot. Elle se félicitait de ce rendez-vous obtenu si vite et, en même temps, elle s'en étonnait. Ces gens-là se font d'habitude attendre des semaines voire des mois.

La porte s'ouvrit sur la silhouette d'une femme élégante, toute vêtue de noir, à la chevelure assortie nouée en lourd chignon sur la nuque, tel ceux des

statues grecques antiques.

Elle affichait un sourire parfaitement neutre, des gestes lents et gracieux. Elle énonça sur un ton neutre lui aussi mais étrangement mélodieux :

— Entrez !

Solange marqua une hésitation. La bonne femme lui faisait un effet bizarre, mais, serrant le poing sur la boule de laine dans son sac, vaillamment, elle entra.

— Asseyez-vous.

Toujours le même ton, toujours la même mélodie.

Elle s’assit donc. Tout au bord de la chaise. Elle ne se sentait pas bien.

— Que puis-je pour vous ?

La question acheva de lui faire perdre l’assurance qui lui restait. D’un geste brusque qu’elle n’avait ni commandé ni contrôlé, elle sortit son ouvrage, et se mit en position, les aiguilles de chaque côté des côtes.

La psy était vraiment une pro. Pas une ombre de surprise ne passa sur son visage.

Elle demanda seulement en s’efforçant d’adoucir un peu le ton :

— C’est important pour vous le tricot ?

Cela eut l’effet d’ouvrir les vannes.

Solange se lâcha comme un jéroboam qu’on sabre.

Elle raconta.

Sans reprendre haleine.

Sans se rendre compte que machinalement ses doigts avaient repris leur va-et-vient et que l'œil noir les suivait.

La psy écoutait.

De temps à autre, pour manifester professionnellement son intérêt, elle émettait un « ah ? », un « oh ! », un « mmmh ? ». Dans les rares intervalles, elle reformulait et ajoutait un « c'est bien cela que vous vouliez dire ? »

Cela dura. Le temps imparti tirait à sa fin. Elle dut interrompre le torrent.

— Vous souffrez ?

Pour toute réponse, Solange éclata en sanglots.

— Vous pouvez pleurer. Cela soulage. Ça va passer. Tout passe, vous savez, c'est la loi de l'impermanence. Tout a un début, un milieu et une fin, même la vie. Les anciens romains croyaient aux Parques qui filaient la vie des humains et en déterminaient la durée... mais je m'égare ! Vous, vous ne pouvez pas arrêter ce tricot. C'est votre problème n'est-ce pas ? Vous voudriez que je vous soulage, que je vous aide à arrêter ?

Elle avait ouvert un tiroir.

Elle en avait sorti une paire de ciseaux,

Son regard avait pris une intensité métallique.

Solange prit peur.

— Mais... mais... vous êtes bien le docteur Park ?

— Oui... oui, rassurez-vous ! Clothilde. Clothilde Park. Mais tout le monde m'appelle Clotho.

Solange sursauta, eut un mouvement de retrait, serrant contre sa poitrine sa pseudo-cotte de mailles. Cette allusion aux Parques !

Trop tard.

D'un geste preste, Clotho avait coupé le fil.

Solange ne souffrit pas et ne souffrit plus.

La mort fut instantanée.

Note :

Les noms grecs des Parques (Moirès en grec), déesses chargées de filer et de couper le fil des vies des humains, étaient : Clotho, Lachésis et Atropos. (Les noms latins : Nona, Decima et Morta)

— Sur les fonctions atypiques du tricot, on lira avec intérêt "Le Conte de deux villes ou Paris et Londres en 1793", de Dickens.

— Et plus généralement sur le mythe de ce qu'on a appelé les tricoteuses de la guillotine :

<https://revolution-francaise.net/2008/04/01/223-tricoteuse-formation-mythe-contre-revolutionnaire>

Maléfice

Il le savait bien que ce qu'il écrivait c'était de la merde. Il savait bien qu'il ne serait jamais Victor Hugo ou Henry Miller ou Jean-Paul Sartre ou Herman Hesse ou Saint-Exupéry ou même Ponson du Terrail. Il était bien trop lucide pour ça, bien trop détaché, bien trop conscient de la vanité même du geste d'écrire, sans cesse hanté par la remise en perspective de toute chose face à l'univers, sans cesse pénétré du sens du dérisoire et de la certitude du provisoire que donne la mort.

Mais voilà. De toute façon il ne savait rien faire d'autre.

Ce n'était même pas qu'il dût donner du sens à sa vie, il vivait avec la conscience permanente de l'absurdité de toute chose. Cela le mettait à l'abri de quelque compensation métaphysique que ce soit. La vraie raison était sans doute qu'il lui fallait occuper le temps sous peine de mourir d'ennui.

Autant donc se laisser aller à la jouissance purement sensorielle que lui procurait le flux des mots et à l'étrange sensation qu'ils ne venaient pas de lui, qu'il écrivait, esclave ravi d'une muse, sous la dictée, dans une sorte de transe.

Outre qu'il méprisait profondément les jeux d'ego dans le bac à sable des milieux littéraires et qu'il n'était pas prêt à aller y faire des ronds de jambe et des flagorneries, il était évident qu'il s'y était de toute façon pris très tard. Il lui avait fallu vivre d'abord. Et il avait vécu nom d'un chien ! Jusqu'à quasi en crever. Il avait brûlé la chandelle par les deux bouts mais avec toujours, en réserve dans sa poche, ce projet d'écrire qu'il ne réalisait jamais. De remise à plus tard en remise à plus tard, il en était ainsi arrivé à cet âge où c'est le corps qui, lui seul, décide. Il s'était alors souvenu de cette chose dans sa poche et il lui avait donné le loisir de déborder à présent en un flux qu'il ne pouvait plus volontairement interrompre, entrecoupé seulement de moments de stérilité générateurs des angoisses du manque.

Dans ces moments-là, fatigué d'attendre une inspiration dont il voyait bien qu'elle ne viendrait pas par l'opération du Saint-Esprit, il finissait par passer à l'attaque. De rage, il jetait sur le papier n'importe quoi. Quelques phrases. Et généralement, ça fonctionnait. La muse s'en emparait, elle y en ajoutait d'autres et la compulsion se remettait en route... Il était reparti sans même savoir le moins du monde où il allait. Il faisait simplement confiance au temps et aux mots. Généralement, ça fonctionnait assez bien et à défaut de

transmettre à l'humanité un message capital, ça lui procurait du plaisir ou plutôt un immense soulagement, une justification d'être là.

D'habitude, il oubliait très vite jusqu'au contenu de sa dernière ponte, seulement préoccupé de la suivante. Quand il lui arrivait de rencontrer un lecteur qui l'entreprenait sur tel ou tel de ses récits, cela donnait lieu à des situations embarrassantes. Il faisait alors appel à sa science approfondie du propos évasif, servi en cela par le fait qu'il savait que, presque toujours, ce qui intéressait exclusivement son interlocuteur était son propre discours. Il appréciait assez ce travers de l'âme humaine, le trouvant bien commode pour masquer à quel point le contact de ses semblables le mettait mal à l'aise.

Pour l'heure, il était dans un de ces redoutables entre-deux. Il avait terminé et publié un récit dont le monde se serait bien passé mais torché avec le plus grand soin et une exigence de pureté stylistique qui lui semblait tout le sel de sa plume.

Il était confronté au vide.

Il lui semblait que, bien ou mal, il avait tout dit de ce qu'il avait à dire. Après et avant tant d'autres qui avaient fait ou feraient la même chose. Soit donner leur incontournable point de vue sur le temps plus ou moins long qui allait d'un néant à l'autre, de la naissance à la mort.

L'âge aidant, il ne se passait, dans sa vie concrète, plus rien de bien intéressant. Juste une routine qui n'était plus la vie. Rien qui pût stimuler sa créativité. Aussi cherchait-il fébrilement dans son passé le point d'amorçage d'une nouvelle histoire. Il savait pourtant que, comme chaque fois, c'était là vaine tentative, que l'idée, si elle venait, viendrait d'elle-même et le surprendrait. Il ne pouvait s'empêcher, sous peine de stress, de se livrer à cette chasse inutile, de retourner des tonnes de souvenirs, de faire défiler des millions de visages, d'évoquer un nombre infini de piteuses anecdotes tout à fait insignifiantes.

Et si plus rien ne venait ? Et si son dernier récit allait être vraiment le dernier ? À chaque fois cette hantise le tenait au ventre. Au sens propre car son transit intestinal s'en trouvait toujours accéléré.

Il se mit à suivre les gens en rue. Comme ça, au hasard. Dans l'espoir qu'il allait arriver quelque chose à quelqu'un qui lui donnerait une idée. Mais la vie des gens a été de tout temps semblable à ce qu'était devenue la sienne : incroyablement monotone, toute tracée, formatée par le système. Il ne leur arrive jamais rien de vraiment atypique.

Même leurs ennuis sont d'une désespérante banalité. Ce sont des ennuis de citoyen consommateur !

Un jour, tout de même, après bien des filatures inutiles, sur un trottoir en pavés bleus, une paire de hauts talons accrocha son regard et il se mit à les pister, les yeux au sol. C'était une paire d'escarpins rouges, de petite taille mais d'une rare élégance portée par la démarche de gazelle des deux fuseaux noirs d'un pantalon étroitement ajusté. L'ensemble devait appartenir à quelqu'un mais il ne s'en souciait pas. Ce qui le fascinait, c'était le mouvement alterné, régulier et harmonieux de ces deux pendules rouges et noirs.

Il était tellement hypnotisé, son regard était si accaparé, il pistait si aveuglément qu'il ne savait pas si l'objet de son enchantement suivait une trajectoire rectiligne ou s'il tournait à gauche ou à droite. Ce fut long mais il avait perdu la notion du temps.

Un incident le ramena brièvement à la réalité sans pour autant lui faire lever les yeux : il avait marché dans quelque chose de mou et d'odoriférant. Une merde, à n'en pas douter. Mais une fois le constat effectué et la chaussure sommairement raclée sur un couvercle de poubelle qui traînait là, ses yeux se remirent automatiquement à la poursuite de leur cible, il pressa un peu le pas. C'était reparti.

La filature continua un long moment encore.

Jusqu'à ce que, à nouveau... ce truc mou, cette odeur de fiente. Il pesta, ses neurones se réveillèrent un instant. Pas de doute ! C'était la même merde !

Ils avaient tourné en rond !

La lucidité lui revenait. L'ensorcellement était brisé. Il regarda autour de lui.

C'était une avenue plantée de platanes. Elle était mal entretenue. L'herbe poussait entre les troncs et il y avait là un banc bienvenu. Il s'y assit.

Tout en laissant son regard errer sur les pigeons qui picoraienent alentour, il tentait de remettre de l'ordre dans ses idées. Il se bombardait de pourquoi. La bizarre attirance dont il avait été victime restait inexplicable. Il n'était pas très friand de Freud et de ses suppôts mais il se demandait si un souvenir d'enfance...

Il en était là de ses réflexions lorsque, tournant le coin d'une rue adjacente, il vit resurgir les escarpins rouges, le pantalon noir et la démarche d'antilope. C'était assez logique. S'ils avaient encore cette fois tourné en rond, on pouvait s'attendre à ce que ça continue.

Pour la première fois, il regarda plus haut que les genoux. C'étaient deux longues jambes bien balancées, gainées des deux fuseaux noirs et qui dépassaient d'un manteau de fourrure grise synthétique dissimulant les formes d'une femme aux traits charmants, réguliers, expressifs mais vulgarisés par une paire de boucles d'oreilles en toc. La quarantaine, brune à cheveux mi-longs.

À toute vitesse, dans sa tête, il chercha un moyen habile de l'aborder.

En vain.

Quand elle passa à sa hauteur, il put juste articuler sur un ton hésitant :

—... Mademoiselle !

Elle marqua un temps d'arrêt, se retourna, posa un instant son regard sur lui et... s'enfuit à toutes jambes. Enfin, autant que le permettaient les escarpins rouges et leurs talons.

Il eut le réflexe d'encore la suivre mais il la vit rentrer dans le hall d'un immeuble à étages et y disparaître.

Il ne comprenait pas. Son physique n'avait rien d'effrayant, son attitude non plus, il n'avait commis aucun geste équivoque, rien en lui n'évoquait le tueur en série !

C'eût pu être risible. L'aventure avait cependant ceci de bon qu'elle le sortait de l'ordinaire qui était son lot depuis quelque temps. Le comportement de cette femme était suffisamment bizarre pour qu'il puisse espérer la survenue de quelqu'histoire inspirante.

La vie reprenait des couleurs et lui reprenait courage.

Par acquit de conscience il se rendit jusqu'à l'immeuble où la fuyarde s'était engouffrée et tomba, comme il s'y attendait, sur une quintuple rangée de dix boutons de sonnette. Inutile de chercher de ce côté-là.

Il rentra donc chez lui. Désarçonné non pas tant par l'échec de sa filature que par le constat de son obéissance aveugle à la pulsion qui l'avait transformé pendant tout ce temps en chien de Saint-Hubert.

Le soir, il ne put s'endormir. Les talons rouges continuaient à danser dans sa tête, il faisait tout pour les chasser et trouver le sommeil. Il avait même, pour tenter Morphée, essayé de lire Lamartine mais le livre lui était tombé des mains.

Finalement, il décida de lâcher prise, de s'en remettre au destin, mais, tout de même, en l'aidant un peu.

Après tout, n'avait-il pas voulu qu'il arrive enfin quelque chose ? Or, la suite allait de soi mais sous forme de casse-tête chinois : comment revoir et aborder une femme qui s'enfuyait à toutes jambes à sa seule vue ?

Y réfléchir occupa tout le reste de sa nuit. Le lendemain, n'ayant rien trouvé de mieux, il s'évertua à transformer complètement son apparence : chapeau et pipe à la Simenon, lunettes rondes à la John Lennon, un

imperméable style police judiciaire des années cinquante. Elle ne l'avait qu'entrevu, ce devrait être suffisant !

Il alla se poster sur le banc, à distance respectueuse du béton qui avait avalé la donzelle.

Il attendit longtemps.

Enfin il la vit sortir. Ou plutôt il vit d'abord les talons rouges. Cette fois, elle se dirigea directement vers lui, et passa sans un regard au large du banc. Il lui laissa prendre du champ.

Puis il recommença à la suivre

Elle parcourut la rue jusqu'au carrefour puis tourna à droite, puis encore à droite puis encore à droite, puis encore à droite et rentra chez elle derechef.

Il refit l'expérience le lendemain. Avec le même résultat. Et le surlendemain. Et encore...

Elle sortait vers la droite puis, invariablement, elle tournait en rond autour du pâté de maisons et rentrait au bercail. Le tout sans but apparent.

Une énigme.

Il avait frôlé quelque mystère. Il le sentait bien. Mais, sacrebleu, ça lui faisait une belle jambe ! Il n'avait toujours pas la moindre idée du contenu de son prochain récit. Même pas l'amorce d'une piste ! Sa nuit ne fut pas des meilleures. Il retournait une question sans réponse

dans sa tête : pourquoi diable s'était-elle enfuie ainsi ?

Il passait en revue tous les paramètres de ce moment précis : l'heure, l'endroit, son attitude... Il n'y voyait rien de particulier.

Au départ il s'agissait simplement de trouver l'inspiration pour un sujet de nouvelle mais, aujourd'hui, les choses prenaient une autre tournure. Presque celle d'une enquête. Il s'était d'abord simplement piqué au jeu mais plus il avançait dans sa recherche, plus le comportement de cette femme lui posait de questions sans réponses et plus il avait envie d'aller voir plus loin.

Le lendemain, à cette même heure où il l'avait vue la première fois, il était allé s'asseoir sur le même banc, sans déguisement cette fois. Bien décidé à élucider les choses, à tenter de comprendre, en rejouant la scène, ce qui déclenchait le réflexe de fuite.

Il étudia une pose particulièrement nonchalante et, quand les escarpins rouges se pointèrent, il affecta d'avoir le regard et l'esprit ailleurs.

Elle passa devant lui sans le regarder. Il risqua à nouveau :

— Mademoiselle ?

Elle s'arrêta, le dévisagea, et

— Monsieur ?

Surpris, il lâcha n'importe quoi :

— Vous auriez l'heure s'il vous plaît ? Elle souleva le poignet droit.

— Onze heures dix, monsieur !

Puis elle sourit et :

— Vous ne nourrissez pas vos petits amis, aujourd'hui ?

— Heu ? Mes petits amis ?

— Oui, les pigeons !

Devant son air ahuri elle eut un petit rire gracieux :

— Vous devez me croire folle, hein ? À cause de l'autre jour !

—...

— Voyez-vous, je suis atteinte de colombophobie et de ptéronophobie. C'est très gênant !

Il était scié !

S'il s'était attendu à ça !

Comme elle ne se remettait pas en route, il se décida à tout déballer.

— Voyez-vous, j'écris.

Il comptait l'épater, l'intéresser à tout le moins.

— Je cherchais l'inspiration et... vos chaussures rouges...

— Mes chaussures rouges ?

En appuyant sur le “Mes” d’un air interrogateur.

Il n’attachait pas d’importance à ce détail mais quand il ajouta que ses perpétuels virages à droite l’avaient intrigué, il eut droit à une réponse un rien agacée :

— Qu’est-ce que vous racontez ? Je sors tous les jours à la même heure et... je marche droit devant moi jusqu’à me retrouver devant chez moi, voyons

Il était complètement désarçonné.

Il ne savait plus que faire. Il fouilla son portefeuille et lui tendit une petite carte avec les références du site internet où il publiait certains de ses récits.

— Si la curiosité vous prend...

Il la quitta en passant derrière elle, se retrouva sur son côté gauche et traversa perpendiculairement au trottoir.

Elle pivota de trois quarts de tour par sa droite et lui lança :

— Merci ! J’irai voir !

Elle eut un sourire à faire fondre un anachorète. Il fleurissait un visage maquillé... du seul côté qu’elle lui présentait !

Un problème à peine résolu s’en pointait déjà un autre. Comment pouvait-elle penser retrouver la maison qu’elle venait de quitter au bout d’un trajet en ligne droite ? Et ce d’autant plus que, caca de chien faisant

foi, elle avait de fait tourné en rond ?

C'était si inconcevable qu'il doutait par moments de sa propre raison et qu'il sentait monter en lui une vague angoisse. Il ressentait cette sensation d'étrangeté inquiétante, cet "unheimlichkeit" qui colore certains films de science-fiction où sont mis en scène des univers parallèles.

En même temps pourtant, sa vanité de mâle, rappelée de derrière le cynisme et le détachement amoureux qu'il affichait, titillée par le mystère, réveillait l'envie de séduire. Il lui fallait tout à coup non seulement percer le secret mais surtout s'attacher sa dépositaire. Cet objectif-là avait sournoisement supplanté l'objectif littéraire.

Il devait donc absolument la revoir.

C'était facile, elle était réglée comme un coucou de la forêt noire. Ponctuellement, elle sortait, faisait son petit tour et puis rentrait.

Laconique au début, leur papotage s'allongeait et s'approfondissait. Elle finit, le jour où il lui proposa de partager un cornet de frites par s'asseoir près de lui, très près de lui, sur le banc. À sa gauche. Ce qui le gênait un peu et l'obligeait à se tordre le buste puisqu'il tenait les

frites à la main droite.

Cela avait pourtant un avantage. Il se remémorait les pelotages adolescents dans le noir complice des cinémas. Il lui restait sa main gauche. Il la fit passer par dessus son épaule, joua un instant avec les boucles de cheveux, descendit au cou, au sein. Absence totale de réaction. Elle continuait à picorer ses frites comme si de rien n'était. Il remonta la main, effleura la nuque, caressa le cou, cette fois du côté droit. Elle frissonna et lui lança un regard amusé. Il n'avait pas accès au sein droit vu la position de la main droite de la jeune femme qui lui barrait le passage avec une frite dégoulinant de mayonnaise. Il lui laissa la mettre en bouche puis écarta ce bras en enfermant la main dans la sienne. Il s'attendait à ce que l'autre main prenne le relais mais elle se contenta de sourire gentiment.

— Laissez-moi manger, voyons.

— Excusez-moi, mais je suis vraiment mal mis, là !

Et derechef, il alla s'asseoir à sa gauche.

Elle parut un instant désorientée, se leva, pivota sur elle-même, le cherchant du regard, puis vint se rasseoir à sa gauche à lui !

Le jeu de chaise musicale aurait pu se poursuivre, mais d'abord il n'y avait plus de frites et ensuite, ses approches sur ce petit sein dur lui avaient mis tout autre chose en tête.

Peut-être à elle aussi parce que, cette fois-là, elle se laissa reconduire jusqu'à son appartement et lui proposa de monter boire un thé.

Elle ne manifestait pas d'émotion particulière si bien qu'il pensa avoir affaire à une femme particulièrement libérée, si ce n'était pas, l'idée l'effleura fugitivement, à une professionnelle.

Ce qui se passa ensuite leur appartient. On notera seulement que, tout érotisé qu'il était, il n'en remarqua pas moins que sa partenaire se comportait en permanence comme si elle n'avait pas conscience de son côté gauche, ni dans son corps, ni dans son environnement. Mieux, elle semblait même ne pas avoir conscience de ce trouble.

Cela ne gênait pas vraiment la manœuvre, même si ça limitait un peu les positions possibles. Elle faisait ça sans chichis, avec un art consommé et énormément de délicatesse. Lui se sentait conquérant et, depuis qu'il s'était aperçu de cet étrange handicap, très protecteur.

Après, ils se racontèrent leur vie.

Il apprit entre autres choses qu'elle avait survécu par miracle à un grave accident de voiture mais qu'elle s'en estimait aujourd'hui tout à fait remise.

Il lui raconta sa vie et ses tracas d'écrivain, ce qui n'eut pas l'air de la passionner.

Puis il rentra chez lui. Satisfait mais de plus en plus intrigué. Il avait lu quelque part une histoire semblable à celle de cette fille. Dans sa bibliothèque il alla droit à un bouquin qu'il n'avait plus ouvert depuis son succès mondial fin des années quatre-vingts : « L'homme qui prenait sa femme pour un chapeau ». Un bouquin écrit par un neurologue du nom d'Oliver Sacks dans lequel on trouvait la description d'étranges troubles neuropsychologiques suite à des lésions cérébrales par AVC ou accident. Il était sûr d'y trouver un cas semblable.

Et en effet !

Chapitre 8 : " Tête à droite " ! Le cas d'une sexagenaire victime d'une attaque qui avait touché les zones profondes de son cerveau droit avec comme conséquence l'extinction de toute perception du champ gauche. Au point, par exemple, qu'elle ne se maquillait qu'un côté du visage, en toute inconscience du problème. À peu de choses près donc les mêmes symptômes perturbateurs côtoyant des facultés intellectuelles tout à fait intactes. Il nota surtout ce pivotement vers la droite pour tenter de trouver in fine ce qui se situait sur la gauche. Il ne subsistait aucun doute. !

Oui mais voilà. Fin de l'enquête, fin de l'intrigue, fin de l'attirance.

Tout à coup, avec son mystère, la belle perdait une grande partie de ses charmes.

Un instant occultée par l'émission des phéromones et la poussée d'ocytocine, l'obsession des escarpins rouges le reprenait, supplantait dans sa tête l'attrait des petits nichons coquins.

Il lui devenait évident que ces chaussures seules pouvaient empêcher sa carrière d'écrivain de marquer un de ces temps d'arrêt dont on ne sait jamais s'ils sont provisoires. Eux seuls pouvaient lui souffler l'inspiration, déverrouiller son imaginaire. Avoir approché leur propriétaire, pour gratifiant que ce fût, n'était qu'une parenthèse, un agréable interlude. La séduction, si elle avait été un but, était aujourd'hui devenue un moyen. Ils se voyaient tous les jours, ils faisaient l'amour tous les jours avec un rituel fixe, une programmation invariable. Il rendait responsable de cette navrante absence de fantaisie la curieuse latéralité de son amante dont il était, par exemple, inutile de caresser le sein gauche, mais aussi il regrettait une absence de vraie communication affective. Échanger avec elle, verbalement ou surtout non verbalement, était parfois difficile. Elle prenait tout au pied de la lettre et les sous-entendus, voire les seconds degrés dont il était coutumier semblaient toujours tomber à plat. Il avait appris à les taire.

Son côté routinier avait tout de même un avantage :

elle portait tous les jours les mêmes chaussures. Elle les gardait même nue lors de leurs ébats parce qu'il lui avait dit que c'était pour lui un important fantasme.

Hélas, quand il rentrait et qu'il s'asseyait à son bureau, la page restait vierge. Cela le mettait mal. C'était comme une de ces envies d'aller à la selle qui finalement ne débouchent sur rien de concret. Il allait se coucher avec son besoin enkysté. Un mal être physique et moral qui l'empêchait souvent, jusque tard dans la nuit, de trouver le sommeil.

Les talons des escarpins rouges restaient imprimés derrière son front, porteurs, il en était sûr, d'une histoire à raconter, ne fût-ce que celle, ahurissante, des pieds qui les chaussaient, mais ceux-ci se taisaient obstinément. Il lui était impossible de trouver les mots. Même les quelques-uns qu'il suffit pourtant de jeter, un peu au hasard, sur la page blanche pour débloquer le flux des autres, jaillissant alors comme l'eau à l'ouverture d'une écluse. Ça le mettait très mal. Écrire, même quand il n'avait rien à dire, c'était la seule façon de survivre qu'il connaissait. La seule activité qui lui permettait, dans une sorte d'ébriété, de passer sans trop d'angoisse les moments qui le séparaient de la mort. D'exister un peu, au moins à ses propres yeux. Baiser aussi. Mais c'était bien plus bref. Il pouvait écrire pendant des heures mais même une simple demi-heure pouvait suffire à justifier sa journée. Tandis que faire l'amour,

même si ça permettait un instant d'accès au divin, le laissait avec une impression de vide, une hébétude insupportable, un trou dans le temps.

Seule la présence physique de ces bouts de cuir dotés de tant de pouvoir, semblait débloquent quelque chose dans le morne de son quotidien. Ils rendaient encore cette femme attractive. Ils suscitaient encore le sexe. Mais les évoquer seul chez lui ne suscitait par contre rien si ce n'est rêverie et frustration.

La conclusion s'imposait. Il les lui fallait là sur son bureau, face à son traitement de texte !

Cela occupa un bon moment ses réflexions. Il ne pouvait tout de même pas les subtiliser. Elle s'en serait rendu compte tout de suite. Au moins de la disparition de l'un d'entre eux. De toute façon, ce n'était pas dans ses habitudes de dissimuler.

Il pensa lui en parler mais il mesurait les difficultés de la chose puisqu'elle était déjà incapable de concevoir la simple idée de paire.

Il ne voyait qu'une seule solution : l'amener chez lui et la faire poser sur son bureau.

Elle rechigna bien un peu, jugeant bizarre ce qu'il lui présentait comme un fantôme érotique. Elle dû sans doute se rassurer en se disant qu'il n'était pas anormal qu'un écrivain ait des petites manies hors du commun, excentriques même, puisque finalement elle le suivit jusque chez lui.

Il lui expliqua que c'était comme un peintre avec son modèle et, sans plus de façons, elle prit place entre l'Acer et la grosse imprimante laser.

La pose était curieuse ! Il l'avait fait accroupir, le cul tourné vers lui de façon à avoir bien en face les fameux talons, ceux qu'il avait suivis, fasciné, au long des trottoirs.

Il attendit. Longtemps.

Tout à coup il se rendit compte que son attention s'était fixée non sur les talons mais sur les deux fesses parfaites qu'il avait sous le nez et qu'il lui venait une furieuse envie de les toucher. Le modèle, lui, commençait à avoir des crampes et protestait gentiment.

C'était l'échec ! On en était revenu au point de départ. Il l'aida à descendre de son perchoir. Et sa cogitation reprit. Intense.

C'était une preuve de plus que, décidément, pour que les escarpins rouges subliment leur effet, pour qu'ils cessent d'appeler obsessionnellement au sexe et se muent en muses, il fallait en disposer séparément de leur occupante. Or, il avait pu le constater, elle ne les quittait que pour prendre un bain ou... pour dormir !

L'étape suivante crevait les yeux. Il fallait qu'elle dorme chez lui et qu'il profite de la nuit pour écrire.

Elle fut cette fois beaucoup plus difficile à convaincre. C'était vraiment la sortir de ses habitudes et

elle y tenait comme un chien à son os.

Avec répugnance, parce qu'il n'était pas malhonnête mais cédait seulement à l'absolue nécessité, il recourut à tous les artifices de séduction qui lui avaient tant réussi dans le passé.

Alors que, pour se retrouver avec elle dans un lit, il n'avait eu nul besoin de simagrées et l'avait hautement apprécié, il déploya tout son art du romanesque. Il lui réinventa Barbara Cartland, il lui joua une réactualisation du "Liebestraume", il susurra, il drolota, il attendrit, il flatta, il fit rire, il fit rêver, il promit... promit...

À son grand soulagement, comme prévu, elle craqua. Mais ce fut tout un bazar ! Il fallut trimbaler depuis chez elle tout le souk des pinceaux, des pincettes, des tampons, des houppettes, des peignes, des brosses, des vernis, des crèmes, des onguents, des petits pots, des tubes, des sprays de toutes sortes. Tout ce qui est indispensable au bon fonctionnement de la femme. Cela lui parut beaucoup pour l'entretien d'un seul demi-visage.

Ensuite, il fallut aussi beaucoup rassurer, mettre à l'aise et, quand enfin elle eut pris ses marques, attendre avec impatience que le sommeil la gagne tout en s'enfilant l'une après l'autre moult théières de thé d'Assam réputé pour sa forte teneur en théine. Le tout entrecoupé des fréquentes mictions qui sont, c'est bien connu, le plus spectaculaire des effets secondaires de ce breuvage.

Il finit par parvenir à ses fins.

Après une longue séance de tendresses et un nouvel assaut de violons sentimentaux, elle s'endormit enfin.

Il ramassa au pied du lit les rouges truchements dont il espérait l'inspiration, en posa religieusement un de chaque côté de l'écran de son PC et s'assit tout excité devant son traitement de texte.

Horreur ! Ce fut le moment que choisit son disque dur pour rendre l'âme dans un bruit de train qui déraile !

Il jura mais sortit aussitôt de son tiroir un gros cahier à couverture toilée qu'il gardait en réserve.

Fiévreusement, il commença :

« Il le savait bien, que ce qu'il écrivait... »

Le reste coulait tout seul. Par sa plume, c'étaient les souliers rouges qui racontaient l'étrange histoire de la rencontre incroyable de l'écrivain et de la demi-princesse au cerveau demi-dormant.

Il ne sentait pas passer les heures. En proie à une sorte d'hypnose, il couvrait nerveusement page sur page, dans la crainte que s'interrompe la magie de la dictée, le flot des mots qui semblaient venir d'ailleurs, qu'il écoutait, qu'il notait, qu'il transcrivait...

L'aube fut là.

Ce fut la luminosité qui, en effaçant la clarté de sa lampe, lui fit poser la plume. Il s'étira.

Il la tenait sa nouvelle !

Il regarda avec satisfaction la page noircie de son écriture serrée, si atypique qu'elle n'était souvent lisible que de lui seul... quand il y arrivait !

Il soupira. C'était un immense soulagement. Celui d'après les douleurs de l'accouchement. Mais aussi d'après l'orgasme. Le travail restait à faire. Corriger, réécrire... comme un prolongement de jouissance.

Elle s'éveillait justement.

Il la vit s'approcher pieds nus, un sourire de compassion aux lèvres.

— Tu n'as pas dormi ?

Il désigna le cahier.

Elle tira un tabouret et s'assit... à sa gauche... et... de la main... gauche, feuilleta le manuscrit !

Puis, perplexe :

— Il y a une raison pour que tu aies choisi de n'écrire que sur les pages de droite ?

Il ne comprit pas.

Il lui sourit.

Manger ou Être mangé

" Elle me rappelait cette goule des Mille et une Nuits qui se mettait à table comme les autres, mais seulement pour manger quelques grains de riz avec un cure-dents."
(Alexandre Dumas, Les Mille et Un Fantômes)

J'ai rencontré une sorte de passereau détrempé. Je n'y ai pas prêté attention. Une femme parmi les femmes. C'est quand son regard a croisé le mien, un peu par hasard (mais ces êtres-là font-ils jamais quelque chose par hasard ?), que je me suis rendu compte. Dans cet œil-là, il y avait toute la femellitude du monde. Une obscurité profonde et transparente. J'ai pensé à ces pierres noires mystérieusement translucides où danse une étoile et que les hindous appellent « black stars ». Moi qui ai tant roulé d'amours que le souvenir s'en bouscule, j'ai plongé tout de suite, victime de ce truc magnétique qui tout à coup, en dépit du bon sens, en

dépit de la raison, en dépit de tout, vous fait suivre à la trace une femme en renflant ses effluves. Comme un chien.

L'histoire est toujours la même : séduction, les corps qui se boivent, qui s'ingurgitent, qui se nouent. On connaît ça. On l'a raconté mille fois. C'est, avec la castagne et sous une infinité de variantes, un des deux seuls sujets qu'ont de tout temps privilégié les auteurs pour séduire le lecteur lambda.

Ça ne devient vraiment intéressant qu'après. Quand la soif est apaisée, quand une douceur complice noue les doigts, allonge les corps côte à côte et pousse à se raconter.

Mais voilà ! Elle, elle ne racontait rien.

Elle me déconcertait.

Surtout par sa minceur. Extrême. Un Egon Schiele. Ce n'était, normalement, pas dans mes inclinations. Pas du tout. Mais la fièvre mêlée de désarroi qui couvait dans ses grands yeux de sous-bois m'incendiait quelque chose derrière le sternum.

Elle lâcha au moment où je ne m'y attendais plus :

— Tu sais, la fille funambule... Elle joue avec la vie, la mort, mais surtout elle évite les contacts avec le monde et ses souffrances... Être au-dessus pour ne

surtout pas sentir !

C'était un peu sibyllin. Surtout comme ça, d'une inconnue, juste après l'amour.

Je n'ai pas cherché à comprendre, je lui ai pris la main pour bien lui faire sentir que, quoiqu'elle dise, c'était le bienvenu.

J'étais dévoré de curiosité mais j'aurais mangé mon slip plutôt que de le laisser soupçonner.

C'était l'Autre, dans tout son mystère. J'avais beau avoir pénétré à l'intérieur de son corps, j'avais beau avoir eu le privilège d'un visage que la jouissance mettait à nu. Je ne savais rien ni ne sentais rien d'elle.

Dans la chambre de cet hôtel de luxe, il y avait un minibar. Elle n'y avait pas eu recours pour se mettre à l'aise avant l'amour, je m'attendais à ce que peut-être elle y ait recours en guise de dessert

Mais non.

Encore une fois

Rien.

Elle ne se rhabillait même pas.

Je proposai de descendre au rez-de-chaussée.

J'avais le fantasme d'un souper aux chandelles,

histoire de voir si quelque chose viendrait se greffer sur la folle et étrange attirance physique qui nous avait fait glisser dans le même lit.

Elle refusa.

Elle me dit qu'elle n'avait pas faim, qu'elle ne mangerait pas.

Une lueur de défi et de triomphe s'était allumée dans son regard, tout à fait en dissonance avec la douceur de la voix, la suavité des gestes, la soumission des attitudes et des propos.

C'était comme une possession démoniaque inquiétante mais fugitive.

D'ailleurs, elle revint tout de suite à ce qu'elle avait d'abord paru être : la délicieuse amante qui m'avait comblé, le fruit confit endentelé qui m'avait ensorcelé.

Elle semblait porter un amour démesuré à la dentelle noire. Elle en jouait comme d'un habit sacerdotal consacré aux messes d'Eros, comme d'une fine toile d'araignée dans laquelle emberlificoter ma libido. C'était comme une nasse à capturer les voluptés. Cela mettait ses mines de petite fille en habits de courtisane.

Je balançais entre la fascination pour sa beauté et un brin de méfiance devant l'imperceptible dédoublement de personnalité que je venais d'entrevoir.

Je descendis donc manger seul : n'importe quoi qui soit vite servi tant la hâte de la rejoindre me pressait. Quand je remontai, je retrouvai une gravure de mode à la parure aussi élégante que l'avait été sa nudité. Assise dans un confortable fauteuil, elle lisait. Je pouvais lire le titre : « Phobies, addictions et compulsions » mais je n'arrivais pas à déchiffrer le nom de l'auteur, écrit trop petit et emberlificoté comme un nom polonais.

J'ai failli l'interroger sur sa lecture mais elle s'est empressée de fourrer le bouquin dans son sac, s'est levée et dans un geste d'une infinie élégance m'a invité au baisemain avec un grand éclat de rire. J'ai ri aussi, Je me suis exécuté et je l'ai regardée franchir la porte en me lançant

— À une autre fois !

Je n'avais même pas son numéro de téléphone !

Je lui avais seulement donné le mien.

Je n'y pensais plus.

Simplement, ma vie, si possible, était encore un peu plus vide qu'avant.

C'est elle qui a appelé.

Je suis incapable de dire après combien de temps.

Une voix de gamine perdue, triste comme une tisane froide.

Elle voulait me revoir.

Sans dire pourquoi mais avec insistance.

— C'est tellement important pour moi.

Le jour de notre rencontre, on ne l'aurait pas dit. Mais comme j'avais le souvenir lubrique, la paume des mains et le sexe éjouis, je n'avais aucune raison de dire non.

Et puis...

Elle m'avait sacrément intrigué !

Je lui ai donné rendez-vous dans un parc.

On ne peut imaginer plus poncif. Des allées, des arbres, des pelouses, le saule pleureur, l'étang, les incontournables canards et bien sûr, un banc. Elle est arrivée un peu en retard. Peut-être pour se faire désirer. Toujours aussi diaphane comme si elle voulait, par la minceur du corps, suggérer l'orchidée de l'âme. Elle était à nouveau sapée comme un cliché de Cosmopolitan. Comme si elle voulait faire bien sentir par l'extrême raffinement de l'écrin, la valeur du bijou. Son élégance tranchait avec le morne stéréotype du décor.

Pourtant, évanescence, elle semblait n'être qu'un emboîtement d'illusions gigognes, du vêtement au corps

puis du corps au cœur. Elle s'est assise à distance convenable de mes fesses. Sans un mot. Les yeux fixés sur le sol devant elle.

Je respectais son silence. Même si la curiosité me rongait l'intérieur comme une souris.

Il ne faisait pas bien chaud. C'était une fin d'après-midi de queue d'automne. Elle releva son col de fourrure puis, toujours sans bouger les yeux susurra :

— Je suis née en Afrique.

Puis plus rien.

Elle prit ma main et la posa sur sa poitrine entre deux seins que je savais à peine saillants. Des seins de pré-ado. Puis elle tourna lentement son visage vers moi en me livrant encore une fois ce sourire au mystérieux mélange de désarroi et d'invitation sensuelle qui m'avait attendri et séduit la première fois.

Un mâle normalement constitué ne pouvait résister à ça. Non plus qu'il ne pouvait s'empêcher de constater, presque à son corps défendant, la remontée en lui des vieux instincts ataviques de protection.

Il n'y avait rien dans ses yeux qui racontât. Ni la savane, ni les grands fauves, ni même seulement la chaleur étouffante, ni même les moustiques.

J'attendais.

Je me rendais compte que c'était là son désir.

Instinctivement, elle économisait le capital de ma curiosité. Je sentais qu'elle en avait besoin pour se faire exister. On aurait dit que c'était mon regard qui, en se posant sur elle, lui rosissait les joues, lui animait les membres, ravivait sa respiration, emplissait d'un peu de vie sa minceur hyaline.

Je lui pris aussi la main. C'était un geste très doux mais ce fut comme si j'avais basculé un interrupteur. Elle bondit littéralement sur mes genoux, cherchant ma bouche avec sa bouche.

C'était soudain, imprévisible, décalé.

Je dus retenir un geste de recul.

— Touche-moi !

Je m'exécutai avec tout de même un coup d'œil inquiet par-dessus son épaule. On était dans un lieu public tout de même ! Désert pour l'instant.

Heureusement.

Sous le manteau béant, elle offrait tout entier son corps, encore une fois gainé de célestes dentelles, libérant seulement la surprise veloutée de la peau au plus proche des zones cruciales.

C'était une sexualité sans sensualité. Le sexe direct, la jouissance intense, âpre et anonyme.

Elle n'offrait rien d'autre que sa chair, murée dans son silence.

Ce fut alors une série de rendez-vous à la sauvette au scénario immuable : elle se jetait sur moi, se laissait aller à la jouissance et disparaissait. Je n'avais toujours pas son numéro de téléphone.

À raison d'une phrase par rencontre, j'avais appris quelques petites choses, soit parce qu'elle en avait parlé directement, soit par déduction.

Elle avait fait l'université.

Elle était veuve.

Elle n'avait pas d'enfant.

J'avais fini par renoncer à l'emmener au restaurant. Elle m'avait en effet lâché :

— Je ne mange jamais... jamais !

— Impossible, ça ! Comment survivrais-tu ?

Pour toute réponse elle s'était blottie plus fort contre moi et avait placé ma main sur son sexe.

Bizarrement nos étreintes fugitives qui lui arrachaient des gémissements de plaisir, me laissaient chaque fois épuisé, pantelant. Je rentrais chez moi sur des guibolles flageolantes tandis qu'elle, au contraire semblait y avoir puisé une sorte de regain vital.

Elle avait un geste qui, tout particulièrement, me

rendait dingue. Pendant la pénétration, elle me mordait le creux du cou avec une impatience qui montrait à quel point elle se retenait les mandibules.

Plus je la voyais plus je réalisais l'étrangeté de mon désir pour ce corps émacié d'anorexique. Et plus j'y pensais plus je me sentais accro, nonobstant le fait que je mettais de plus en plus de temps à me remettre de chacun de nos coïts et particulièrement de chacune de ses fellations.

Je trouvais paradoxal chez elle cet appétit brutal pour le sexe et ce refus de toute autre absorption.

Parfois je lui en parlais avec l'impression que les mots rebondissaient sur son mur de silence mais cette fois-là, elle parla.

Elle dit :

— J'ai en moi un trou étrange que l'autre n'arrivera jamais à combler.

Il s'ensuivit un silence "plein". J'ai cru qu'elle allait continuer. Mais non. Elle s'est levée, s'est rajustée et est partie.

Ça ne pouvait pas continuer ainsi. L'excitation compensant la faiblesse habituelle d'après l'amour, je l'ai suivie. Le plus discrètement possible. Précaution

bien inutile : elle marchait d'un pas vif et élégant sans se retourner. J'étais impatient d'avoir au moins une adresse. Je jurai un coup quand je compris qu'elle me menait : droit à la gare.

Elle fendit la foule dans le grand hall.

Distributeur, ticket.

Je fis pareil en entrant une destination au hasard. En cas de contrôle je pourrais toujours dire que je m'étais gouré.

Sur le quai, je me suis fait tout petit, rencogné, incrusté au bout d'une banquette mais elle continuait à ne regarder ni autour d'elle ni derrière. Je jetai un œil à la destination. Elle était sans importance. Excepté la mention "omnibus" qui allait me demander beaucoup de vigilance.

Quand le serpent de métal se fut arrêté à quai, elle y pénétra par la première porte qui s'ouvrait devant elle. J'en pris une autre à droite, un peu plus loin vers la queue du train.

J'étais seul dans mon compartiment. À chaque arrêt, j'ouvrais précipitamment la fenêtre et examinai les passagers qui débarquaient, prêt à aussitôt me jeter dehors.

Mais rien.

Mon anxiété alla ainsi croissant jusqu'au terminus.

Et... là non plus... !

J'enfilai à toute vitesse les quatre wagons. Ils étaient vides.

Je l'avais pourtant vue monter dans ce nom de dieu de train !

Je sais... J'aurais dû penser à inspecter les toilettes mais l'épuisement reprenait le dessus et il me fallait encore refaire le trajet en sens inverse.

Le retour fut pénible. Je ne me sentais pas bien. Je ruminais l'absurdité de toute cette histoire. Comment avais-je pu me laisser embringer dans cette histoire incongrue ?

Le lendemain, après une nuit peuplée de fantasmes et de rêves bizarres de phagocytose, je me sentis mieux. La raison me revenait avec l'éloignement des phéromones, mes lobes frontaux sortaient de leur coma et se mettaient à considérer la relation avec quelque distance, à remettre les choses à leur vraie place : une aubaine pour mes glandes, sans plus. Je me disais d'ailleurs qu'il ne fallait pas abuser parce que l'habitude allait rendre la chose banale puis ennuyeuse. Quoi que l'homme ait inventé pour le raffiner, pour le diversifier, pour l'enrichir, l'acte sexuel reste en effet répétitif et désespérément semblable à lui-même. Il fallait bien toute la puissance de la chimie interne, des hormones et des

neurotransmetteurs, pour rendre les humains à ce point dépendants. Peut-être aussi était-ce qu'ils n'avaient vraiment que ça pour, l'espace d'un orgasme, oublier la misère de leur condition ?

Bref, après avoir attendu quarante-huit heures un appel téléphonique qui ne venait pas, je retournai à mes vieilles habitudes, à une vie "normale"

C'est un de ces matins où je sirotais mon thé en contemplant par la fenêtre les difficultés que le jour avait à se lever qu'elle appela. Dès la première sonnerie, je sus que c'était elle. Je ne voulais pas décrocher, réamorcer ce truc absurde et pourtant ma main se tendit vers mon smartphone, le cœur battant la chamade. Quand j'eus raccroché, rendez-vous pris, je m'en suis voulu à mort de ma faiblesse. C'était comme si une force extérieure avait agi à ma place en se servant de mon bras. La même compulsion que celle des alcooliques.

Il est vain de lutter contre une addiction. Je me rendis à ce rendez-vous. Mais curieusement avec des pieds de plomb.

Il se déroula "normalement" si ce n'est que la fraîcheur de l'air du prélude à l'hiver m'avait poussé à

réintégrer une chambre d'hôtel.

J'en revins une fois de plus sur les rotules.

Toute la semaine qui suivit, je me traînai. Je n'avais ni énergie ni goût à rien, fors à la revoir. J'étais littéralement en manque. C'était une forme d'assuétude. Je me jurai de ne plus répondre au téléphone, je pris un supplément d'abonnement pour avoir droit à l'affichage du numéro appelant. J'en espérais le double bénéfice d'enfin connaître son numéro à elle et de rester libre de décrocher ou non.

Après quelques jours, comme il me semblait justement que la torture du manque se dissipait, que j'avais bien surveillé qui m'appelait, que je me sentais en quelque sorte en sécurité, je décrochai par automatisme sur un « numéro privé » anonyme.

C'était elle bien sûr.

— Je dois te voir... Absolument. Je suis très mal.

Puis un long silence.

Ah ! Ces silences, suspendus à demi-confiance !
Rien de mieux pour titiller l'émotionnel

C'était réussi. J'avais le cœur qui galopait. D'abord de l'entendre elle avec cette petite voix feutrée et sensuelle qui m'envoûtait mais aussi parce qu'elle avait

l'art de réactiver mes gênes de saint-bernard et même d'en exacerber l'emprise.

Je l'ai donc revue. Toujours à l'hôtel. Je m'attendais après ce SOS à ce qu'elle se raconte enfin, à ce qu'elle se libère un peu de ce poids qui semblait écraser sa vie. Mais elle se jeta sur moi sans un mot. Elle s'accrocha avec une véhémence désespérée, jouit avec une sorte de violence... et s'en alla. Me laissant une fois de plus pantelant, moralement et physiquement vidé.

J'avais beau me demander ce que je retirais de ces rencontres en forme d'accouplement animal, constater le triste état dans lequel ils me laissaient, m'interroger sur les raisons de celui-ci, concentrer toute ma volonté pour refuser tout nouveau rendez-vous, je savais à l'avance que je lui céderais, que j'étais en quelque sorte en son pouvoir.

Je décidai néanmoins d'un deal. Au moins je voulais savoir. Je voulais qu'elle s'explique. Je refuserais tout attouchement tant qu'elle n'aurait pas déballé son paquet. Elle promit.

Ce jour-là, elle s'était méticuleusement soignée. Guêpière arachnéenne dans une dentelle noire

particulièrement délicate, slip assorti et coquinement fendu, porte-jarretelles évocateur de doux harnais, bas accrocheurs auxquels un motif en dentelle tenait lieu de couture...

Je repoussai avec vigueur son premier assaut. Elle resta un moment, assise sur ses talons, interloquée, le regard en point d'interrogation. Je dus lui rappeler notre accord.

Je tentai de formuler mes questions de façon à ouvrir la porte à la plus large confiance possible mais elle n'y répondit d'abord que par bribes.

— Où habites-tu ? D'où viens-tu ?

— Je ne peux pas te le dire... pas que je ne veuille pas mais... je ne sais pas et puis... je ne suis pas née ici... et puis je n'habite pas...

— Tu te sens étrangère... ? Comme moi ?

— Ce n'est pas pareil

Puis très vite j'entendis sur un ton d'explication technique :

— J'ai, j'ai toujours eu un problème d'anorexie.

— J'ai dû être hospitalisée. Je ne pesais plus que trente-six kilos. J'ai failli en mourir. Je ne veux plus vivre ça.

Un peu stupidement et pour ne pas laisser la porte se

refermer j'enchaînai :

—Tu ne manges pas, mais tu baisses, c'est une autre façon d'absorber !

Sans le vouloir j'avais envoyé une torpille sous la ligne de flottaison. Je vis son regard changer, ses yeux d'habitude fuyants, chercher les miens, tout noyés d'un océan de détresse.

Souvent, quand les taciturnes se mettent à parler, c'est comme un barrage qui se rompt, un flux irrésistible que personne ne peut arrêter.

Ses lèvres tremblèrent puis le torrent dévala :

— Je crois que ça a commencé à la naissance, en 1962. Je ne voulais pas sortir. Puis j'ai vomi... vomi

Ils étaient déçus : une fille !

Et c'était l'Afrique où tout était couleur, odeurs, fleurs (on était à plus de mille mètres).

On touchait, dansait, le corps était très présent. Là-bas... Je te livre ce qui me vient, en vrac... Là-bas, on mangeait ce qu'on avait... deux fois par an un colis de Belgique. On n'avait pas de chocolat, pas de friandises. Je n'ai pas découvert ces goûts-là. On mangeait de la viande... assez coriace... Mais « quelle chance on avait ! ». Des flocons d'avoine. La marque

« Quaker », tu vois ? Jamais de sucre, chocolat deux fois par an. Et... je ne sais plus. Je crois que ma décision de ne pas manger vient aussi de là. À force d'entendre « Il n'y a pas »... « Tu as déjà de la chance de », j'ai nié, gommé mes envies. Je voulais être plus forte qu'elles.

Puis très vite l'horreur.

La guerre !

Fusillades, viols des femmes devant moi.

La nuit, les routes cabossées, notre vieille Dauphine vert clair qui brinquebalait dans tous les sens...

Les pleurs...

Les barrages sur la route. Les odeurs.

L'odeur de la peur.

Si particulière !

Odeurs de poussière, de terre humide, de roussi, de fer, de graisse, toujours partout cette puanteur de la peur que je ne sais pas expliquer... une transpiration acide.

L'éblouissement des lampes braquées à l'intérieur de la voiture... panique, bruits... fusils... cris... poussière... secousses... arrêts... lampes de poches...

Et cette impression qu'on en sortait chaque fois in extremis parce qu'on nous mettait en avant, nous les

enfants.

Ça pue l'angoisse... mais « tout va bien !" Ces moments-là, c'est aussi l'école.

Dans l'insécurité.

Peur au ventre tout le temps. !

Et on doit s'amuser, on DOIT manger.

Alors qu'au fond de moi je sais pourtant qu'il faut être légère pour pouvoir se sauver !

Survivre !

Être agile pour s'en sortir, courir... courir... s'échapper.

Et puis c'est le retour en Belgique.

La vie ici.

Les attaques de panique. Les angoisses tétanisantes.

Je n'arrivais pas à m'adapter.

Je ne mangeais presque pas.

Les instituteurs m'appelaient "moineau"

Angoisse des cantines, moqueries, exclusion.

Je refilais mes repas à une amie rejetée, elle, parce que trop ronde.

Mon père avait une sœur « anormale », trop bien en chair. Impressionnante par sa corpulence.

Elle poussait sans cesse d'épouvantables hurlements.
On l'avait internée.

Moi je craignais plus que tout de lui ressembler : ces lourdes fesses, ces seins brinquebalants qui empêchent la fuite.

C'est à ce moment-là, en pleine adolescence que mon père a cessé de me toucher.

Petite, je courrais dans les bras de sa salopette graisseuse de mécano mais là, d'un coup, ce fut : « Tu vas te salir ! »

Plus de tendresse paternelle.

Je ne comprenais pas.

En Afrique tout le monde se touchait.

Moi Je ne voulais qu'une chose : être aimée et donc surtout pas être femme.

Je le suis quand même devenue.

Mais j'ai vécu le fait de devenir femme comme la perte de mon père.

J'ai prié pour ne pas avoir de seins ! Surtout pas ce corps ! Surtout pas ressembler à ma folle tante ni à ces femelles rejetées par ma mère et son éducation judéo-chrétienne : « Toutes des putains ! ». Pour elle, la féminité c'était le diable !

Elle-même n'avait rien d'Aphrodite, c'était une vieille cheftaine. Elle me poussait à prendre sa place

auprès de mon père. Elle me disait : « Tu es plus belle et plus intelligente que moi. Va voir ton père qui reçoit des clients importants... Prends ma place devant dans la voiture ».

J'étais malade avec tout ça.

Elle avait, comme la dingue, une opulente poitrine. Je me suis jurée de ne jamais lui ressembler.

Et pourtant... J'observais... Je voyais !

Les femmes "femmes" étaient courtisées par mes copains... les seins... les rondeurs... objets de désir !

Je n'en revenais pas.

Je ne correspondais pas du tout ! Mais pas du tout !

Et je ne voulais ni ne pouvais !

J'observais de l'extérieur cette valse complice et sensuelle des corps.

Je ne pouvais pas !!!

De toute façon, sans seins, sans fesses, je n'intéressais pas.

Je ne mangeais plus.

Trente-six kilos.

La fratrie m'appelait "Buchenwald"

J'ai été hospitalisée trois fois. Mon père n'a jamais réussi à entrer dans le service. J'ai lu la peur dans ses yeux. Il revoyait sa sœur dans les institutions psychia-

triques.

Ne pas manger c'était ma première prise de pouvoir.

Impression d'ivresse et de force.

Tout à fleur de peau.

Ne pas être.

Pouvoir fuir.

Orgueil.

"Moi je n'ai pas besoin de..."

Puis j'ai vécu vingt ans avec un homme plein de tics et de tocs qui refusait tout ce qui était organique. Je me suis sentie tellement sale, puante, répugnante. Quand je faisais un bruit en mangeant, il me disait clairement que je le dégoûtais. Tout ce que je mangeais était "puant"... Il surveillait s'il y avait bien du savon dans l'eau de mon bain ! Si j'avais un simple contact physique avec mon mari comme lui toucher les doigts, il me demandait d'aller me laver. Je me suis sentie tellement sale ! Côté sexuel, c'était dans le noir et vite se laver. Je sentais tellement son dégoût que je n'ai trouvé comme solution que de devenir insipide, inodore, incolore... disparaître !

Et la maladie m'a broyé à nouveau.

— J'ai besoin d'air ! J'étouffe !

Un moment de silence puis presque en chuchotant :

— Je suis enfermée dans une armure ! Je m'enlaidis.
J'ai honte de mon corps.

Et maintenant, la solitude...

Je crois bien qu'attendri, touché, apitoyé, je l'ai prise dans mes bras, j'ai caressé les pauvres turgescences de sa poitrine. J'ai senti ses larmes couler le long de mon cou.

J'étais secoué. Je réussis à énoncer :

—Comment t'appelles-tu ?

La réponse vint comme un sanglot :

—Springbok... En tout cas, ils m'appellent Springbok

Un long silence

J'étais bien emmerdé.

Que dire ?

J'avais indiscrètement plongé dans la souffrance d'un être humain. Dans quel but ? Poussé par quelle curiosité ? Qu'allais-je faire du don de cette âme ? De cette confiance totale qui venait de se manifester ?

Je me sentais responsable.

Je cherchais désespérément à imaginer quelque chose qui lui ferait plaisir.

C'est elle qui me tira d'embarras. Elle avait repris

son ton dur.

—Ne cherche pas.

(Tiens, elle me tutoyait maintenant !)

— Tu as bien un chez toi ?

Je n'avais vraiment pas envie de l'introduire dans mon intimité mais, après cette confession, je serais mort de culpabilité de la planter là. Je m'entendis répondre :

— Viens !

En extrayant de ma poche les clefs de ma voiture.

Et voilà...

Je redoutais une nouvelle poussée de fièvre nymphomane et je n'étais pas très enthousiaste pour une nouvelle envolée hystérique au dix-septième ciel. Je savais dans quel état je me retrouvais ensuite ! Mais tout se passa autrement.

Elle fit le trajet sans un mot, le regard fixé sur la pointe de ses escarpins. J'eus la rare chance de trouver à garer ma voiture devant mon immeuble. Elle m'y suivit. Ce n'est pas sans appréhension que je vis se refermer la porte de l'ascenseur mais contrairement à une tradition bien établie, il ne s'y passa rien.

Elle entra d'un pas très assuré dans mon vaste appartement, le balayant du regard. Elle tomba en arrêt devant mon Alechinsky, me regarda avec un grand sourire et énonça sur un ton parfaitement neutre :

— Je vais me plaire, ici !

Quand j'étais adolescent on me surnommait « l'anglais », tant j'étais fier de mon flegme, de mon masque impassible, mais là... là...

Elle a dû voir que j'étais estomaqué et pas vraiment ravi parce qu'elle ajouta en baissant la voix et en minaudant :

— Je me ferai toute petite.

J'étais fait comme un rat !

. En un mois de cohabitation saugrenue et inattendue, j'avais perdu sept kilos. Je ne m'expliquais pas cet amaigrissement brutal.

Pourtant, j'avais vite surmonté le malaise de jouir de ma nourriture sous son nez à elle. Je mangeais. Bien et beaucoup. J'étais ébahi par le talent de cordon-bleu de mon anorexique qui cuisinait mais ne touchait jamais à un plat, si ce n'est, curieusement, pour le goûter et m'en vanter les mérites.

Il est vrai que moi j'avais bien besoin de m'alimenter ! Elle m'entraînait sans cesse dans d'interminables parties de jambes en l'air dont je sortais chaque fois haletant, au bord de la pâmoison, le cerveau brouillé, les tripes à l'envers et les jambes en coton. Je ne tenais plus le rythme. Tout était prétexte à la chose. Un regard, un frôlement, un mot. Je m'étais fait taiseux, j'évitais de la

regarder dans les yeux, je me calais obstinément dans mon fauteuil. Bernique ! Je finissais toujours par céder, au bord de l'écœurement mais incapable d'esquisser le moindre geste, le moindre mot de refus. J'étais sous influence, drogué, possédé.

Étrangement je ne me suis jamais demandé pourquoi, elle qui n'absorbait qu'un peu d'eau, non seulement ne maigrissait pas mais semblait au contraire mieux se porter. Il lui venait un teint pêche, des hanches de pouliche et... même des progrès de seins.

Son humeur s'était améliorée aussi. Elle chantonnait parfois.

Le cul dans le vieux fauteuil refuge où je tentais dès que possible de faire une pause, je méditais. J'essayais de savoir ce qui me liait ainsi à elle alors qu'elle m'excédait par tant de détails du quotidien et que peu à peu, comme je l'ai dit je m'usais, physiquement et psychologiquement, vampirisé par ses exigences sexuelles, par ses irresponsabilités de petite fille, par sa dépendance, par l'anxiété qui me faisait guetter les allées et venues de son anorexie ; par le rôle qu'elle me faisait tenir dans sa vie à elle.

J'avais eu un père beaucoup trop âgé pour faire un enfant et j'avais hélas entretenu avec cet homme d'une autre époque une relation exécrationnelle. Je n'avais pas fait d'enfant. Était-ce cela qui, inconsciemment, me faisait rentrer, par une sorte d'inceste, dans la peau d'un père

de substitution ?

C'était devenu infernal.

Surtout que, paradoxalement, derrière ses airs de souris timide, elle avait développé une assurance, une volonté de faire plier les choses, de les intégrer de force dans son rêve et cela ne rendait pas le quotidien facile.

Quand je lui demandais, persuadé que l'humain ne fait rien sans avantage, ce que lui avait apporté de positif l'anorexie, ses yeux brillaient d'une lueur étrange et elle me répondait :

— Le pouvoir ! L'ivresse du pouvoir !

Pauvre pouvoir qui l'avait réduite périodiquement à l'état de morte vivante, qui lui avait fait tant de fois frôler la mort.

J'avais, face à son regard à ce moment-là, à nouveau l'impression d'une possession diabolique. Et ce ne pouvaient être en effet que les flammes de l'enfer qui la consumaient. On les retrouvait dans la jouissance sauvage qui la possédait lors du coït, dans sa façon brutale d'en arracher âprement le plaisir. Il faut croire que le côté démoniaque des ébats allumait en moi une perversité oubliée. J'y flambais avec elle. Mais alors que cela, visiblement, la nourrissait, se substituait même aux aliments, ça me détruisait. C'était moi maintenant qui perdais du poids, moi qui m'émaciais.

Je n'en finissais pas non plus de m'interroger sur l'envoûtement qu'elle exerçait sur ma volonté. Franchement, à froid, elle ne me disait rien. Rien de rien. J'étais même parfois rebuté par l'aspect peu engageant d'un corps qui, même s'il se remplumait un peu, restait vraiment peu sensuel. Et pourtant... à la moindre œillade équivoque, au moindre frôlement érotisé, au moindre attouchement, mon cerveau se mettait en mode veille, mon gland prenait possession de mon cortex et un théâtre étrange se mettait en place. Dans un premier temps, elle mimait la soumission, je mimais le dominant mais très rapidement un déchaînement quasi violent, une ruée vorace et indistincte des corps, une apothéose explosive de jouissance s'en suivait.

Et puis, juste après, mon regard se désenchantait sur son pauvre corps. Pas franchement laid, non, même empreint d'une certaine grâce maladive, mais assez tristounet pour que j'aie l'impression d'avoir profité de sa faiblesse.

C'était de fait tout le contraire.

J'avais bien du mal à me dépatouiller de cette mystérieuse attirance qui générait, à mon libre-arbitre défendant, une solide et contraignante dose de pitié et d'apitoiement mais aussi, en revanche, un Himalaya

d'agacement qui frisait l'exaspération.

Déjà cette communication problématique, ce demi-mutisme, ce parler à sens unique qui ne recevait presque jamais de feedback, pas le moindre accusé de réception !

Et puis... Le bordel ! L'inimaginable bordel qu'elle générait autour d'elle, y compris dans mon propre espace qu'elle colonisait avec la plus totale candeur et où, bien sûr, elle égarait tout. On pouvait passer une journée entière à chercher ses lunettes ou sa carte de banque pour les retrouver à bout de nerfs et de stress, à moitié cuites dans le micro-ondes de la voisine. Tout ça avec, de surcroît, une totale négligence des conséquences, une absolue ignorance du problème causé à l'autre qui allait, de toutes façons tout résoudre.

Était-ce candeur ? Était-ce innocence ? Elle semblait de surcroît ne pas posséder les codes de l'implicite, et la peur de mal faire la poursuivait, la contraignait à l'échec.

Cela expliquait sans doute ses crises de rage et d'agressivité, ces explosions périodiques où tout à coup et sous un prétexte futile, crevait comme un abcès un Vésuve haineux, une lave de reproches insensés, une rébellion virulente contre une autorité que personne n'avait exercée, un règlement de compte avec un père autoritaire mais doté d'amour inconditionnel dont j'étais

censé, dans son film, être le substitut adoré et haï. J'avais beau savoir, voire m'y attendre sans jamais connaître ni le jour ni l'heure, cela bouleversait à chaque fois ma sensibilité. Au début, j'avais tenté de dialoguer, de raisonner. Ça ne faisait qu'aggraver ses fureurs. Elle retournait contre moi chaque argument. Cela me poussait à bout, je me mettais à mon tour en colère. Ce qui, bien sûr, était exactement la justification qu'elle attendait. Il m'a fallu du temps pour voir clair, pour calmer la petite bête qui faisait des bonds derrière mes côtes, pour laisser passer l'orage, pour attendre le moment, parfois distant de quelques jours, du retour timide à la normale. À la séduction même. Soit nimbée de culpabilité soit, au contraire, dans l'occultation de ce qui s'était passé, dans l'étonnement, voire le reproche, de ne pas me trouver disponible et accueillant, de ne pas être capable, comme elle, de tirer un trait sur « tout ça ».

Ça se terminait généralement au lit. J'enrageais. Je lui faisais l'amour sauvagement, à la limite de la violence, je l'insultais, je la punissais. Elle aimait ça.

Nous jouissions comme des tigres
Et puis...

Tout recommençait !

Repartis pour un tour.

En stand-by du nouvel orage qui ne surviendrait bien sûr que quand j'aurais baissé la garde.

Je me demandais pourquoi je continuais ce jeu.
J'étais complice, ça me sautait aux yeux.

Le pouvoir ? Moi aussi ?

La fille que je n'avais pas eue ?

La codépendance ?

Je devais me libérer.

Je ne suis né qu'une fois. Il n'y a pas de seconde chance.

Je me sentais vampirisé. Physiquement mais surtout psychologiquement.

Je ne l'aimais pas d'amour.

Elle me faisait peur.

Elle me déstabilisait.

Et pourtant je n'avais ni le courage ni la volonté de mettre fin à cette relation malsaine, de renouer avec le vide voulu de ma vie d'avant.

En même temps, je culpabilisais.

Une rupture ne déclencherait-elle pas un épisode anorexique plus virulent qu'un autre ? On en meurt, il paraît !

Et puis

De toute façon

Comment faire ?

Je ne pouvais pas tout de même pas la jeter dehors !

Les jours s'écoulaient ainsi, neutres, ternes, confortables et marshmallow.

Tant qu'aucune crise, aucun délire, ne venait soudain me tordre les tripes, c'était lénifiant.

On finissait par oublier, par vivre paisible au prix du déni mais... je m'ennuyais.

Je cherchais le moyen d'introduire une variable dans cette cybernétique parfaite.

Ce fut un jour où je buvais tranquillement, faute de thé, un exécration café en parcourant le journal à la terrasse du coin que l'occasion, de façon parfaitement inattendue et sans que je le réalise de suite, se présenta.

Il était grand, jeune, costaud, beau mec, bien fringué, il avait un curieux accent, roumain sans doute, et une superbe bagnole : un cabriolet tout blanc. Nous avons engagé la conversation à propos du smartphone qui était tombé de sa poche, poursuivi à propos du temps, de nos occupations respectives et j'appris ainsi qu'il était docteur en droit et même quelque chose comme avocat d'affaires. Je me gardai bien, évidemment, de lui dire tout le mal que je pensais de cette discipline.

Surtout que sur ces entrefaites, elle apparut. Elle était encore sapée comme pour un défilé de mode, dissimulant sa minceur sous un savant drapé. De larges lunettes de soleil ménageaient la surprise de la découverte de ses yeux superbes.

Elle savait s'en servir. Elle les fit glisser doucement, comme pour un strip-tease. Jusqu'à en retenir une branche avec les lèvres. Jusqu'à la suçoter avec une moue évocatrice.

Elle l'a ferré comme un brochet. D'un seul coup.

J'ai fait celui qui n'avait rien vu.

Je jubilais.

Je me soulageais.

Je me congratulais.

J'entrevois un espoir.

Il fut vite déçu.

J'avais espéré un coup de foudre qui les emmènerait ensemble dans le beau cabriolet blanc vers le septième ciel et le Nirvana des amants.

Ce fut très différent.

Elle le voyait régulièrement, ils baisaient, c'était certain. Autrement comment expliquer qu'elle m'ait du jour au lendemain fermé les cuisses sous divers prétextes futiles et d'autant plus inutiles que, vraiment épuisé, je n'étais guère demandeur ! Comment expliquer autrement aussi sa soudaine mine resplendissante, ces quasi-rondeurs qui renaissaient ?

Un jour, sur le boulevard, je les vis descendre du cabriolet. Elle était lumineuse. Lui complètement éteint, gris, cacochyme, maigre à faire peur. Visiblement

l'histoire se répétait.

J'aime les situations nettes et, après tout, le bellâtre, là, devait bien avoir aussi quelque part un nid accueillant. Je ne voyais pas pourquoi j'aurais dû, moi, dans ces conditions, continuer à assumer le soutien de Madame.

Je lui lâchai tout à trac :

— Si tu allais vivre chez ton nouvel amant ?

Elle sursauta.

Il y eut un silence puis :

— Il est mort.

Puis :

— Tu ne comprends pas ! C'est pour toi que je fais tout ça. Pour pouvoir rester avec toi. Je t'aime.

J'en suis resté sur le cul.

Elle est donc restée chez moi. Toujours aussi tête de linotte mais attentionnée, dévouée. Les crises s'espaçaient. Elles finirent par disparaître complètement. Elle continuait à prendre des amants. Elle en changeait régulièrement. Je n'avais pas la curiosité de me pencher sur leur sort. Je craignais de trop bien le connaître.

Au fur et à mesure qu'elle retrouvait de la pulpe, que sa chair reprenait du moelleux, son toucher de la

douceur, elle devenait plus tendre et câline. Même son caractère s'arrondissait.

Mais moi j'étais toujours interdit de sexe. J'avais repris des forces pourtant. J'aurais pu. À chacune de mes avances elle répondait :

— Non, pas toi ! Toi je t'aime.

J'avais peur de comprendre. Je ne voulais pas. D'ailleurs ce que je subodorais était complètement irrationnel. Inimaginable.

Par ailleurs, l'abstinence ne me convenait pas, nom de dieu !

Je n'étais pas encore vraiment vieux, je n'étais pas en bois, j'étais assez intolérant à la frustration. Toute une vie sans sexe, ça m'affolait. Surtout pour de l' "amour" ! Et quel amour bizarroïde !

Je devais absolument forcer son mutisme.

Un soir que j'étais dans mon fauteuil, bien décidé à m'enstupider devant la télé, elle est venue, comme à son habitude, s'asseoir à mes pieds dans l'exacte position de la petite sirène de Copenhague. J'ai cru le moment favorable. Je lui ai dit d'une voix décidée :

— Écoute...

Elle m'a tout de suite interrompu :

— Je sais ce que tu vas me dire.

Et en effet elle savait.

— Tu ne peux pas vivre comme un moine. Tu sais, je t'aime. Alors fait ce que tu veux, je ne suis pas jalouse. Ce qui me relie à toi est très au-dessus de ça et tant que tu restes avec moi...

— Oui mais moi, jaloux, je pourrais l'être.

— Il ne faut pas. Je t'en supplie. Tu dois comprendre. Je dois survivre.

Que répondre ?

Au fond elle avait tout prévu, tout contrôlé, tout régulé.

Tout sauf le comportement de son dernier amant. Un dingue qu'elle avait ramassé dieu sait où et qui avait fait en sorte qu'aujourd'hui, sur un coup de fil inopiné, je me retrouvais à poireauter aux urgences du CHU. Passablement inquiet sur son sort.

Je me rassurais en cultivant le détachement et en me disant que toute cette histoire s'était enclenchée et avait perduré à mon corps consentant mais malgré ma volonté. Que ce n'était pas mon choix. Que je ne devais ce couple qu'à ma lâcheté, qu'à mon incapacité à affronter la culpabilité de la rupture.

— Monsieur ?

— Vous pouvez voir madame. Mais... Je dois vous prévenir...

Le regard que je lançai à l'infirmier l'interrompit net.

Il me fit un signe vers une logette fermée par un rideau.

Elle était là. Enfin... elle... une tête qui émergeait des draps, toute emmaillotée de pansements.

— Elle ne peut pas vous entendre.

Je n'avais rien dit !

— Elle est sous de puissants anesthésiques. La souffrance, vous comprenez ?

Qu'y avait-il à comprendre ?

Un frisson me parcourut l'échine.

Compassion, empathie, osmose même.

Je maudis mon hypersensibilité.

— Les brûlures à l'acide sont extrêmement douloureuses. Elle est sous coma artificiel. Ses jours ne sont pas en danger.

Brûlures à l'acide ?

Ce type me parlait comme si j'étais au courant de ce qui était arrivé.

Devant mon air ahuri il se reprit.

— Vous ne saviez pas ?

Non, bordel, je ne savais pas !

Comment aurais-je pu savoir ce que le flic à qui avait

été dévolue cette tâche me raconta ensuite ?

Un hôtel borgne. Un psychopathe déjà interné deux fois lui avait jeté au visage le contenu d'une fiole d'acide nitrique. Les traces d'un rapport sexuel étaient patentes, celles d'une dispute aussi. Le coupable était décédé peu après son arrestation. L'autopsie n'avait pu déterminer de cause précise au décès. Seulement constater un état d'extrême cachexie. On ne comprenait pas.

De toute façon, visiblement, on s'en foutait. L'action judiciaire était éteinte.

On n'en saurait pas plus.

Je descendis à la cafétéria.

J'essayais de remettre ensemble les pièces du puzzle. Visiblement ce type avait fini par comprendre ce qui lui arrivait. Vengeance ou désir de la mettre hors d'état de nuire ?

Parce qu'enfin... Même cicatrisée, voilà qui lui ôterait toute possibilité de continuer à séduire.

Et donc...

De continuer à vivre !

J'avais vécu jusque-là dans le « je ne veux pas le savoir ». Mais ce n'était plus possible, il fallait voir les choses en face. À défaut de s'alimenter, elle ne pouvait survivre qu'en baisant. Ce faisant, par un processus qui

m'échappait complètement, et défilait toute raison, elle vampirisait son partenaire, lui pompait l'énergie vitale dont elle avait besoin. Elle avait commencé avec moi puis s'était arrêtée juste avant que d'être privée de ma présence et de mon soutien.

J'avais laissé faire. J'étais complice passif de combien d'assassinats ? J'aurais pu comprendre plus vite, appeler au secours la psychiatrie, mais je m'étais mis à l'abri de l'in vraisemblance et enfoui confortablement la tête dans le sable. L'avocat lui-même, pourtant coutumier des coups tordus, n'y avait vu que du feu et s'était fait bouffer.

J'avais des excuses.

Avait-on jamais vu une chose pareille ? À part peut-être dans les romans fantastiques pour bobonnes frissonnantes ?

Pourtant... Est-ce parce que quelque chose n'est jamais arrivé que ce quelque chose n'arrivera jamais ? Peut-on mourir en murmurant : « C'est bizarre, ça ne m'était jamais arrivé » ?

Je m'étonnais de ne pas ressentir grand-chose quant à sa souffrance présente, quant à l'avenir sombre qui l'attendait. J'avais l'impression d'être surtout face à une équation que je ne pouvais résoudre. J'étais prêt à l'aider mais, techniquement, je ne voyais pas comment.

J'en étais là quand un nom me revint en mémoire : Tarnovitsk ! Michael ! Avoir songé un instant à la psychiatrie m'avait rebranché sur ses lunettes rondes cerclées d'acier, sur sa barbe broussailleuse, sur son sourire faussement bonasse et ses doigts jaunis par la fumée des cigares.

Lui seul allait pouvoir m'aider. Je l'avais perdu de vue depuis longtemps mais peut-être opérait-il toujours dans la même clinique psychiatrique et peut-être son extrême intérêt pour les cas atypiques ne s'était-il pas émoussé.

Je n'allais pas prendre rendez-vous, pas avec lui que j'avais connu tout gosse ! Et puis, je connaissais la chanson : six mois d'attente au bas mot ! De toute façon, ce n'était pas une consultation, une demande d'avis tout au plus ou peut-être, si je sentais sa curiosité mordre à l'hameçon, un appel au secours.

Ce fut juste un coup de fil.

Mais qui s'éternisa.

Ça eut l'air de le passionner.

Il voulait même que je la lui envoie à son cabinet. J'ai eu du mal à lui faire entendre qu'elle n'accepterait sans doute pas et que, de toute façon, dans l'état où elle était...

Ce fut donc lui qui se déplaça dès qu'un coup de fil m'eût annoncé qu'elle reprenait conscience et qu'elle pourrait supporter une conversation.

Je le laissai sur le pas de la porte de la chambre et me retrouvai face au même paquet de linge immaculé que la première fois. Cette fois, cependant, un bout de nez rose, sans doute la seule zone épargnée, dépassait et, dans une fente entre deux bandages, on voyait briller et bouger ces yeux qui m'avaient tant fasciné.

Ils se fixèrent sur moi.

— Tu es là !... Tu sais, je n'ai plus que toi ! Ces mots-là, très précisément, me firent frissonner. Je lui caressai la main et embrassai le bout de ses doigts.

Je ne savais pas quoi dire.

Lâchement j'allai chercher Tarnovitsky.

Après tout il allait me falloir un spécialiste pour amortir le choc inéluctable et prochain du miroir.

— Je te présente Michael.

Les yeux eurent un éclat, s'accrochèrent à la barbe qui s'avancait vers elle.

Je savais ce qu'elle pensait.

Je ne pouvais tout de même pas laisser faire ça.

C'est qu'il était capable de marcher mon amoureux des cas limites ! Qu'est-ce que le bouclier de la déontologie face au pouvoir d'une femme ?

Pourtant, là où le surmoi échouerait sans doute, peut-être l'horreur inspirée par les dégâts faciaux empêcherait-elle tout dérapage funeste ?

Je jugeai donc ce bref contact prometteur mais suffisant pour l'instant et lui fis signe du regard de s'éclipser.

On me la ramena en ambulance. J'avais dû aménager un coin du salon. J'avais installé un lit loué à la Croix-Rouge sous le grand tableau intitulé « Brahms opus 77 » que j'avais peint en 1991. Ça lui faisait comme un décor d'alcôve.

Une infirmière passait deux fois par jour pour les soins.

Elle dormait mal.

Elle ne se plaignait pas.

Elle ne parlait pas.

Elle maigrissait à nouveau.

Je lui demandai, avec beaucoup de précautions oratoires, si Tarkovitsky ne lui serait pas d'une aide précieuse ? Elle accepta de suite. Avec un enthousiasme qui en disait long sur son projet.

Je fis donc appel à lui. Professionnellement cette fois.

Concession à l'amitié et à la nécessité, il accepta de venir travailler chez moi.

J'étais parfaitement conscient du risque. Mais je n'avais plus le choix.

Je ne sais évidemment pas ce que ces deux-là se sont dit. Je sais par contre que je l'ai vue, à ma grande stupéfaction, dès la seconde séance de thérapie, manger entre ses pansements. Puis un peu plus. Puis accepter carrément, une fois par jour, des portions réduites de ce que je lui cuisinai. Sans enthousiasme, c'était évident. Mais avec une désarmante bonne volonté. Je guettais en vain les signes d'une perte de poids. Chez elle ou chez Michael. Mais, cette fois tout semblait normal.

J'imaginai bien qu'il avait dû deviner son étrange et cruel système de survie et, usant de son art, lui faire prendre conscience qu'il ne serait plus possible à l'avenir. J'admirais sincèrement qu'il ait pu lui faire admettre de s'alimenter un minimum. Je rêvais. Je caressais l'espoir qu'il allait, en la guérissant à la fois de son anorexie et de sa dépendance nourricière au sexe, me permettre à moi de retrouver la liberté, de sortir de cet étouffoir.

Elle ne parlait toujours pas beaucoup.

Le plus souvent, elle me prenait le bras, simplement.

C'était un rapport très feutré.

Je redoutais le jour proche du rendez-vous à l'hôpital pour ôter les pansements. Par précaution, dans l'anticipation du choc, j'avais prévu qu'elle ait juste avant une séance avec Michael.

Il est venu. Je l'ai accueilli comme d'habitude. Elle l'attendait dans sa chambre.

Comme d'habitude, je me suis éclipsé.

L'air était doux, le printemps hâtif, la ville normale. J'allai m'asseoir sur le banc du parc qui avait vu nos premières effusions. Je laissai passer l'heure requise à regarder mollement les canards sur le petit étang, à bâiller, à m'étirer, à ressentir ce petit univers grouillant dont, au fond, j'étais.

Puis, la séance devant toucher à sa fin, je rentrai chez moi.

En montant l'escalier il me sembla entendre des cris. Instinctivement, je pressai le pas puis, comme cela durait, je montai quatre à quatre.

Je fus devant ma porte.

Ça gueulait vraiment derrière.

Des cris entremêlés.

Elle et lui.

J'étais si fébrile que ma clé se refusait à pénétrer la serrure.

Elle tourna enfin.

La porte s'ouvrit à la volée et je restai cloué devant l'hystérie qui battait son plein :

Un saint-bernard terrorisé par un pinscher déchaîné.

Table et fauteuil renversés.

Le grand miroir du salon brisé.

Elle échevelée, hurlante, agitée et complètement nue,

Le visage mutilé à l'air.

(Mon dieu ! je voyais ça pour la première fois !)

Les pansements encore imprégnés d'un onguent jaune jonchant le sol.

Lui décravaté, la chemise à moitié déchirée, le regard égaré.

Mon apparition soudaine semblait avoir fait l'effet d'une douche froide.

Elle s'écroula sur le dos du fauteuil inversé, secouée de gros sanglots à la mesure du déchaînement émotionnel qu'elle venait de traverser.

Michael avait ramassé son veston sur le tapis, il le réenfilait en soufflant.

Il avait le visage comme une tomate blette.

Il me prit par le bras :

— J'ai fait ce que j'ai pu hein !

Puis encore en martelant les syllabes :

— Tout ce que j'ai pu !

Il sortit sans se retourner.

Elle, elle sanglotait toujours.

J'essayais de calmer le tsunami qui m'agitait. Peur, colère, dégoût, pitié... Je réussis à prendre sur moi et à aller vers elle. Je posai mes mains sur ses épaules. Elle se retourna

Et là, Je le pris en pleine poire.

Elle leva vers moi des yeux embués, perdus comme des gemmes au milieu d'une lave de cloques, de stries, de cicatrices, de nœuds de peau qui n'avait plus rien de vraiment humain.

Je ne pus m'empêcher de sursauter.

Elle me dit :

— Tu vois bien !

Je plongeai mon regard dans le sien et, par osmose, je m'emplis de toute la détresse du monde. Un désespoir comme un gouffre.

Je la pris dans mes bras et la portai sur son lit.

Il me restait des benzos. Je lui en administrai une

bonne dose. Il fallait qu'elle dorme. Il fallait aussi que je retrouve mon calme, que je mette de l'ordre dans ma tête, que j'assimile, que je digère, que je mette au point une conduite à tenir.

Ça n'allait pas être simple !

De toute évidence, la tentative de Michael de la réadapter à une alimentation normale avait échoué. Elle avait fini par craquer, par craquer de gourmandise pour ce qu'elle avait sous la main : son psy. Et, comme chaque fois que c'est la pression interne qui fait sauter le couvercle, cela avait dû être soudain et violent. Dans le feu de l'action, les pansements arrachés, le miroir, l'horreur, le désespoir, la conscience brutale que cette voie-là lui serait fermée à jamais, que plus jamais aucun homme...

Il ne lui restait qu'à accepter encore de s'alimenter mais pour quelle vie et à quoi bon ?

Je cheminais en imagination dans sa tête et son désespoir me rongait.

J'avais beau ne pas en être amoureux, le sentiment paternel, joint à mes compulsions de bon samaritain me retournait l'estomac.

J'avais tellement noué dans les tripes l'esprit de

sacrifice que je me sentais prêt à surmonter la répulsion que suscitait son visage rongé, à simuler le désir, à accepter le partage de ma force vitale.

Du moins jusque juste avant le point de non-retour !

Le plus urgent était de lui faire passer le cap.

Elle s'éveilla tard le lendemain du sommeil lourd du somnifère. Moi je n'avais dormi que d'un œil. Dès qu'elle, elle eut ouvert les deux, je me glissai à son côté.

J'eus fort à faire.

Elle cachait son visage et j'eus un mal de chien à la convaincre qu'elle m'attirait quand même. Que même j'étais en quelque sorte content que cela la ramène à moi. Je mens très bien. Je puis être très convaincant.

Je lui expliquai que ce serait provisoire, le temps de trouver une solution. Que je ne me laisserais pas aller jusqu'à l'épuisement final.

Elle fit semblant de me croire.

Elle n'avait pas d'autre issue.

Au moment de l'orgasme, les mains qu'elle tenait devant son visage le découvrirent un instant et nos regards s'échangèrent

J'ai bien peur qu'elle n'ait lu de la pitié dans le mien parce que, aussitôt après, elle s'arracha de mes bras.

Elle sanglotait dans la salle de bain. Moi j'étais écroulé dans le grand fauteuil en cuir, le machin à l'air, incapable de seulement trouver la force de remonter mon pantalon.

Quand elle fut au bout de ses pleurs, elle revint enfouir son museau mutilé encore tout lavé d'eau entre mes cuisses.

J'avais aussi la larme à l'œil.

Le piège s'était refermé.

Un grand vide nous entourait, habité d'une seule évidence : nous en étions revenus au point de départ.

Je ne sais si l'avoir baisée l'avait vraiment rassurée, si cela l'avait aidée à supporter l'inacceptable.

Elle n'a plus jamais voulu que je la touche. Elle repoussait ma main avec ce qu'on pouvait prendre pour un sourire.

Elle vivait pourtant à visage découvert. Avec quelque chose comme de la provocation, avec ce même regard de défi démoniaque que quand elle m'avait dit que ne pas manger lui apportait le sentiment du pouvoir.

Elle se voilait juste d'une mantille pour ses rares sorties mais ce n'était pas pour éviter qu'on la regarde. C'était, disait-elle, « pour ne pas faire peur aux enfants ». Elle maigrissait à nouveau à vue d'œil.

Cette fois cependant, il n'y avait plus de déni. Elle se

rendait parfaitement compte. Elle affrontait. Avec un courage qui n'arrangeait rien, qui ne faisait que renforcer le contrôle. Elle essayait de vaincre le contrôle par un nouveau contrôle.

Ça ne pouvait pas marcher.

Elle n'avait pas beaucoup de réserves et peu à peu ses forces l'abandonnaient.

La lueur de défi finit par s'éteindre dans ses yeux. Cela ne la rendait que plus pitoyable. Elle arpentait le parquet ciré comme une apparition. À peine réelle, à peine incarnée.

Elle ne parlait plus du tout.

Elle avait seulement des gestes de tendresse de petite fille blessée.

À bout de souffrance compassionnelle, je dus un jour presque la brutaliser pour la faire monter sur la balance.

Elle y tenait à peine debout.

Les diodes indiquaient 36 kilos !

Le déni n'était plus possible.

Je crois qu'elle a eu peur.

En tout cas elle a accepté sans moufter l'hospitalisation.

Je n'aurais pas pu conduire et en même temps la

soutenir. Nous sommes donc partis en taxi vers la clinique spécialisée que Michael, qui culpabilisait et qui n'arrêtait pas de s'excuser de son échec, m'avait renseignée par téléphone.

Mon orgueil en prenait un coup ! Je me sentais inutile. Pire : incapable. La confier à d'autres, fussent-ils des pros, me semblait un abandon voire une humiliation personnelle. Je vivais la seule forme de jalousie que j'aie jamais éprouvée : un sentiment de dépossession dont j'aurais eu honte s'il avait eu un autre objet. Par exemple, je n'avais rien ressenti de pareil quand elle assurait discrètement son alimentation de la façon qu'on sait.

Il avait donc fallu que je touche le fond de l'impuissance pour accepter ça ! Que je capitule en rase campagne devant cette maladie que j'étais totalement incapable de seulement soulager. Je n'étais pas fier de la déroute de mes attentions, de mon dévouement et de mes soins. Je culpabilisais à mort. Encore une fois il me faudrait m'adapter, et d'abord lâcher prise, déléguer, faire confiance. Cela surtout m'était difficile. On m'enlevait comme une raison de vivre ! Moi qui n'avais rien foutu de mes jours et qui avais enfin trouvé une façon d'exister, on me piquait mon œuvre. J'étais dessaisi de l'affaire. Exclu. Pygmalion frustré, évincé, exproprié !

Mais d'un autre côté, j'étais soulagé. On allait s'en occuper, on allait la soigner, prendre les responsabilités et les décisions. Techniquement, sans état d'âme, sans cette débauche d'émotions osmotiques qui m'empoisonnait la vie et qui m'épuisait. Elle allait avoir affaire à des intervenants qualifiés que j'espérais efficaces.

L'aidant compulsif, lui, allait pouvoir en profiter pour souffler. Voire peut-être pour se remettre en question et se reconstruire la vie peinarde qui était la sienne avant ce bordel émotionnel.

Au début on m'interdisait de venir la voir. Je constatai à mon grand étonnement que passé un premier moment de révolte, je trouvais du charme à la chose. Je m'aidais à entrer dans le détachement en me disant qu'il n'était que provisoire.

En attendant, je me surpris à recommencer à flâner. Plaisir oublié.

C'était un véritable exercice de ruser avec l'émotion, de vite m'occuper à quelque chose quand je sentais monter le manque ou la culpabilité. Au bout d'un moment, j'y arrivais assez bien. Je m'étais refait une aisance psychologique, un cocon stérile dans lequel laisser couler des jours confortables parce qu'insignifiants.

C'est quand j'ai eu vraiment retrouvé l'art de l'instant présent pantouflard que j'ai évidemment été avisé que je pouvais aller lui rendre visite.

Ma belle sérénité s'est envolée aussi sec.

Mon costume de saint-bernard s'est réenfilé tout seul.

La plaie sanguinolente de ma compassion s'est rouverte d'un coup, là quelque part dans le haut de ma poitrine.

Il me fallut beaucoup ruser avec mon cerveau pour retrouver un semblant de calme, de détachement, de sérénité qui ne dura que jusqu'au moment où mes yeux se posèrent non pas sur elle, mais sur son corps.

Ça m'a fait un effet presse-bouton !

Dieu sait ce que ça a ranimé dans mon hippocampe. Tout de suite, le désir a été là, masquant totalement le visage mutilé.

Une étrange voix intérieure me disait :

Tu as eu "ça" en train de jouir dans tes mains. C'est ta chose. C'est par toi qu'elle vit. Une ivresse de pouvoir bienveillant me tenait.

Je me ressaisis à nouveau.

Je me forçai à prendre un peu de distance. Je mesurais ma propre dépendance et ses colorations érotiques.

Je prenais conscience.

Elle était donc résolue l'étrange équation qui expliquait ma fascination pour ce corps atypique.

Le pouvoir... toujours lui.

Le même qui motivait son anorexie et sa façon de la gérer.

En entrant dans l'établissement de soins, je croisai Michael qui, visiblement en sortait. Il paru troublé. Sans que je lui aie rien demandé, il se lança dans une longue explication technique emberlificotée par son jargon professionnel pour me faire savoir qu'elle allait beaucoup mieux, qu'on avait sans nul doute, à l'hôpital, trouvé le moyen de lui permettre de gérer autrement son anorexie, que ce n'était plus la même fille (tiens lui aussi s'abstenait maintenant du mot "femme"), qu'elle allait enfin pouvoir vivre un rapport normal aux hommes, que cette agression lui avait permis de toucher le fond, de renaître "autre"...

Je dus l'interrompre.

Quel besoin avait-il de me tenir pareille conférence ici et maintenant ?

Ça me semblait mal à propos et j'étais impatient de juger par moi-même.

Elle n'était pas alitée. Elle m'attendait à une petite

table anonyme en stratifié, flanquée de deux chaises assorties.

Elle s'était à nouveau fringuée comme un mannequin de haute-couture.

Elle avait repris des couleurs et du poids. Son corps était enfin plus conforme aux critères socialement acceptés.

Nulle tentative de cacher la cicatrice qu'était son visage et même une espèce de sourire qui essayait de l'illuminer.

Comme d'habitude nous n'avons rien dit. Je l'ai prise par la taille et, peu séduit par l'anonymat du lieu, je l'ai entraînée vers le parc.

Il y avait du soleil, l'air était sec et, malgré l'hiver, presque doux. Une légèreté, une transparence.

Je la laissai me précéder. Je la voyais de dos. Elle évoluait là-dedans enrobée du flou des voiles vaporeux de sa robe blanche, sa crinière noire s'ébouriffant un peu. Sa démarche était légère, légère... une fée !

Moi je sentais monter le désir.

Je devais toucher.

Même si, ce faisant, j'allais détruire la magie.

Je la rejoignis, je l'enlaçai.

Nous étions dans un coin reculé, bien cachés par la

fausse sculpture d'un Eros en béton moulé. Je la collai contre moi, oubliai complètement son visage, guidai sa main vers mon sexe, plaquai une des miennes sur le sien, l'autre cherchant le petit renflement de ses seins.

Nous restâmes là sans bouger.

Curieusement je n'eus pas d'érection.

Étrangement elle ne présentait, elle non plus, pas le moindre signe d'excitation.

Au bout d'un moment elle soupira et fit un petit pas en arrière. Elle noua ma main dans la sienne et dit simplement :

— Marchons.

J'étais déboussolé. Mon rut était retombé d'un coup mais je n'étais pas vraiment frustré. J'attendais quelque chose d'elle. Une explication, un tableau des transformations que la thérapie avait provoquées.

Je devais tout de même avoir l'air dépité de l'échec de notre tentative de contact physique parce qu'elle se crut obligée de murmurer :

— Ce n'est pas ta faute !

Ça, je le savais bien nom de dieu ! Simplement j'aurais aimé comprendre.

Elle ne me laissa pas le temps de revenir sur mes

interrogations.

— Je sors demain.

Oups ! J’avalai ma salive. Je ne m’attendais pas à la voir revenir si vite. J’avais eu du mal à retrouver ma vie de célibataire et voilà qu’il fallait à nouveau tout chambouler.

Je m’entendis dire :

— À quelle heure faut-il venir te chercher ?

— Ne te dérange pas, Michael s’est déjà proposé.

Cela aurait dû me soulager. Cela me vexa. Je rentrai de fort mauvaise humeur et, pour me vider la tête, me collai le nez sur une émission stupide comme seule la télé peut en produire. Tant pis ! Sa chambre resterait dans ce même bordel où elle l’avait laissée.

Michael la déposa devant l’immeuble un peu avant midi.

Elle entra sans prévenir et jeta son manteau avec une superbe désinvolture sur ce même fauteuil qui avait dégouliné de ses larmes, pattes en l’air, lors de ses ébats ratés avec le susnommé.

Je ne lui connaissais pas tant d’assurance. Elle me regarda et... stupeur... elle lâcha d’une voix que je ne lui connaissais pas non plus :

— J'ai faim !

J'étais sidéré. Je restai figé et la bouche béante.

Je devais avoir l'air idiot.

Elle éclata de rire.

Ça m'acheva.

— Tu sais, je ne suis pas guérie. On ne guérit pas de ces choses-là. Mais je ressens à nouveau la faim. Je dois quand même faire un gros effort pour manger régulièrement. Je ne fais que trois tout petits repas par jour mais ça ne me fait plus mal au ventre. Ça ne me dégoûte plus non plus. Et puis... j'ai eu le temps de réfléchir, de prendre conscience des mécanismes qui me programment... et surtout, j'ai accepté le monde. J'ai envie de vivre dans la réalité. Quelle qu'elle soit.

Je comprenais.

Sauf les deux dernières phrases que je trouvais un peu sibyllines.

Je hasardai :

— Et je fais partie de la réalité ?

Elle rit.

Et le quotidien recommença.

Nous ne nous touchions à nouveau plus. Ni elle ni moi n'avions envie de renouveler la pénible expérience du parc et sans doute avait-elle enfin trouvé dans les

aliments la source d'énergie qu'elle avait si désespérément tenté d'arracher ailleurs.

J'étais on ne peut plus perplexe, balancé une fois de plus entre des sentiments parfaitement contradictoires. Je tenais avec mon propre esprit des débats interminables dont tous les arguments s'annihilaient l'un l'autre en un carrousel infernal.

Jusque quand allait durer sa résolution de manger ? Était-il possible de résister longtemps à pareille compulsion mortifère ? S'arc-bouter contre un comportement n'a-t-il pas pour effet de le rendre, en une spirale cumulative, de plus en plus irrésistiblement présent ? J'ai eu un chien. Un énorme. Au début, quand il tirait sur sa laisse, je tirais de mon côté. Il prenait appui sur le collier et tirait plus fort. Finalement c'était lui qui me promenait. J'ai dû apprendre le lâcher-laisse pour qu'il marche naturellement au pied.

Comment aussi me situer par rapport à elle ? Là je battais le beurre depuis le début. Je ne m'y retrouvais plus et je balançais suivant les jours entre ma raison, ma compulsion d'aidant, les flambées d'émotion et de désir physique qui m'incendiaient en sa présence en dépit de sa face mutilée. J'étais tiraillé entre la vaine tyrannie des phéromones et la conscience de l'incongruité de la situation.

J'étais perplexe devant le contraste entre cette

bouffée de jeunesse qu'elle m'avait toujours insufflée et l'attrance irrésistible des bras de mon fauteuil, ce flirt délicieux avec les habitudes de vieux qui me caressaient en son absence.

Éprouvais-je pour elle de l'amour ?

L'amour suppose un projet ou du moins des espérances communes. Il donne et il reçoit. Mais, au plus intense de ma relation avec elle, il n'était pas question de ce troc, ce n'était ni généreux ni égoïste, c'était une pulsion, le cœur qui battait, l'envie irrépressible de toucher l'autre, de la prendre dans les bras dans l'intense vérité de l'instant présent, sans hier ni demain, sans donner ni recevoir. L'instinct à l'état pur. Ce qu'il y avait de plus vrai, de plus réel. Le reste, c'était lampions, violons et littérature.

Par contre quand je restais deux jours sans la voir, je mesurais toute l'absurdité de notre rapport, la distance de temps et de vécu qui nous séparait. Je réintérais l'écoulement du temps, donc le projet... et son infaisabilité me crevait les yeux.

D'inavouables pensées se faisaient jour dans mon esprit, des pensées dont j'avais honte mais qui m'effleuraient malgré moi, des rêves flous où une rechute à issue létale supprimait ipso facto le problème et mes dilemmes. Plus de problème, donc plus besoin de solution. Depuis le début, j'avais eu cette attitude passive. J'avais laissé faire. J'avais laissé les

événements décider pour moi. M'adaptant avec souplesse mais sans jamais vraiment m'engager.

Comment avais-je pu laisser perdurer le petit jeu des vampirisations sans réagir ?

Je m'étais aveuglé en me disant que, de toute façon, j'étais impuissant ; que si j'avais été raconter ça aux flics ils m'auraient rigolé au nez et pris pour un illuminé. C'était bien commode et ma conscience avait bien facilement accepté la chose. Le jeu secret et tyrannique des hormones avait prospéré sur ce vieux fond de lâcheté qui agit toujours les humains quand ils ont à choisir entre les emmerdes de la lucidité et le confort du mensonge.

Après tout, le « je ne peux rien y faire » ou même le pharisien « je ne suis pas au courant » ont servi de paravent à des générations entières de génocidaires. Un défaut aussi partagé ne pouvait être que lié à la génétique de l'espèce. Cela soulageait grandement ma culpabilité.

Je remis donc passivement mon avenir aux mains du Destin.

Elle ne sortait guère, semblait parfaitement adaptée à l'alimentation minimaliste qu'on lui avait prescrit, se portait bien. Bref nous menions une vie tranquille de

petits bourgeois.

Je m'efforçais, malgré un fond rémanent d'inquiétude, de ne pas contrôler les quantités absorbées. On m'avait bien prévenu que la surveillance risquait de tout compromettre.

Une chose pourtant me turlupinait. Nous vivions comme frères et sœurs alors que plus rien ne le justifiait. Les quelques tentatives de rapprochement physique s'étaient soldées par des soupirs gênés. Visiblement, je ne l'attirais plus du tout. Je lisais mon âge dans ses yeux. Il y avait encore de la tendresse mais elle flirtait avec une quasi condescendance.

Je la sentais en même temps plus sûre d'elle, plus adulte. Elle n'hésitait plus à prendre des décisions sans me consulter et parfois cela frôla le conflit d'autorité.

Sa voix s'était affermie, son regard s'était fait franc et se plantait droit dans le mien. Plus l'ombre d'une dépendance autre que financière.

Je me sentais dépaternisé, le sentiment gratifiant de dominance qui m'avait fait avaler tant de difficultés se faisait la malle. J'étais, je le voyais bien, Pygmalion à la fin de son histoire et, en l'absence du psychodrame du sexe, privé de ce condensé symbolique de la vie à deux, bien incapable de prendre le virage vers une nouvelle

relation... et même d'empêcher celle-ci de partir en quenouille.

Michael venait de temps en temps s'assurer (du moins j'imaginai que c'était son but) de la santé de son ex-patiente.

C'était des moments que je haïssais.

On n'avait strictement rien à se dire. Elle était notre seul point d'intérêt commun et on ne pouvait tout de même pas commenter son état en sa présence.

Le temps alors s'étirait tant en banalités que je me prenais à rêver d'un de ces thés raffinés dont je faisais mon ordinaire et dont il était hors de question d'espérer partager le plaisir avec ce rustaud instruit mais mal cultivé. Il était raffiné comme un plat de bintjes cuites à l'eau et, avec ses douze ans de moins que moi, il n'avait que des loisirs de gamin. Fors son boulot, il n'y avait guère que sa Morgan pour le passionner. Causer avec lui des subtils bouquets d'arômes de l'empereur des thés était évidemment inimaginable. Je ne voulais pas non plus le siroter seul dans mon coin. Toute masturbation est un sous-plaisir !

Il ne me restait plus qu'à les planter là, sortir, et aller m'affaler deux blocs plus loin dans le vaste divan d'une maison de thé que les dieux avaient eu la bonne idée de

laisser pousser là. Au moins j'y pourrais partager une liqueur de qualité en décortiquant les infinies variations de mon plaisir avec d'autres bizarres dans mon genre.

Cela devint une habitude. Michael se pointait tous les mercredis vers quatorze heures et entamait une longue conversation avec elle. Peut-être devrais-je plutôt dire un long monologue. Il s'écoutait parler. Il discourait à l'infini sur des puérités dont il extrayait de brillantes théories. Elle l'écoutait, fascinée.

Hors du cabinet du psychiatre, on trouvait l'homme, aussi minable que les autres, et la relation s'inversait. C'était lui qui causait et elle qui écoutait et je suis sûr qu'elle, elle ne faisait pas semblant.

Je me demande s'ils se sont rendus compte du moment où, coupant court au délai de politesse, je me suis mis à m'absenter dès l'arrivée du bavard. Je me tirais vite fait, j'allais retrouver mes potes autour de la théière, passais un moment agréable puis regagnais mes pénates que quittaient justement Michael. C'était réglé comme une horloge. Tout le monde, moi compris, trouvait ça normal.

Elle et moi n'en parlions jamais. D'ailleurs nous parlions moins que jamais de quoi que ce soit. J'avais fini par me faire à l'absence de sexe. Passées les foudrades de la jeunesse, quand on ne le sollicite pas, le

sexe s'endort. Je ne pensais même pas à chercher ailleurs de quoi le satisfaire.

Cela aurait pu durer des années. Pantouflardes.

Ce n'aurait pas été pour me déplaire et c'était sans aucun doute un signe de l'âge, une marque d'usure. J'avais beaucoup voyagé mais aussi exercé trente-six métiers, déménagé un nombre incalculable de fois, vécu plusieurs couples et leurs intérim, plusieurs fois chuté jusqu'au fond, plusieurs fois ressuscité. J'avais joué avec la folie et la mort. Ce n'était pas un besoin de repos, c'était une saturation, le sentiment d'avoir fait le tour des choses, une remise en perspective de nos petits drames quotidiens, la perception du dérisoire. J'avais cherché, avec acharnement ; plus que personne, et je n'avais rien trouvé... Tout simplement parce qu'il n'y avait rien.

Rien d'autre aujourd'hui qu'une théière, le goût, le parfum, la parole qui fédère, la chaleur d'être ensemble.

Et voilà que le destin m'avait fait ce stupide cadeau : une dernière folie dont j'anticipais déjà le détachement.

Ce jour-là, à la « Théière Céleste », j'avais donc joui du partage des tonalités florales d'un superbe Tamaryokucha. Je rentrais à pas de flâneur, habité par la longueur en bouche du thé mais aussi par la douceur des instants que je venais de déguster. Le froid était vif, le

ciel gris, le vent sauvage, je resserrais ma veste autour de ce bien-être intérieur pour le protéger du monde et de ses souffrances. Mon regard s'égayait de la folie des feuilles mortes qui prétendaient concurrencer les oiseaux.

Bref, j'étais d'excellente humeur et plein de tendresse intérieure en remontant mon escalier.

Mais

Soudain, une fois de plus, un cri me cloua sur place.

Ce n'était pas vraiment le même que la première fois.

Intense mais sans violence, ni rage ni douleur.

Il lui succéda un long gémissement de jouissance.

... Le sien.

Reconnaissable entre tous.

Je me figeai sur place.

J'étais sidéré.

Juste avant de partir je l'avais vue manger !

Et d'autre part, j'avais cru fermement que sa mutilation la priverait à jamais de toute séduction.

Elle gémissait de plus belle.

Je grimpai en hâte les marches restantes.

J'ouvris violemment la porte à deux battants dans un geste que je voulais théâtral.

L'effet de surprise joua à plein, ils se figèrent

Pétrifié, Michael qui la prenait en levrette, ne se retira même pas.

Il y eut un moment suspendu. Un tableau d'un ridicule achevé.

J'éclatai de rire.

Le spectacle incongru des fesses poilues du neuropsychiatre, dénudées entre son pan de chemise et son pantalon tombé sur les chevilles, était irrésistible.

Je dus m'asseoir. Ce fut le toujours même fauteuil prédestiné qui m'accueillit dans ses larges bras complices.

Je n'éprouvais pas une once de jalousie ni de colère.

Même plus ce sentiment de voir violer mon territoire, d'être remplacé dans le rôle du sauveur, d'être dépossédé d'un pouvoir.

Michael, atrocement gêné rajustait sa braguette. Elle, elle me jeta un coup d'œil dans lequel je crus distinguer un fifrelin d'amusement.

Il bredouilla :

— J'ai fait ce que j'ai pu... pour résister. Vraiment. Il faisait souvent ce qu'il pouvait. Cela redoubla mon hilarité.

J'arrivai à articuler :

— Bon, ben on fait quoi ?

Puis m'adressant à elle avec un reste de hoquet hilare mais une curiosité non feinte :

— Tiens ! Tu baises à nouveau, maintenant ?

Du tac au tac, je reçus :

— Oui mais maintenant... pour le plaisir !

—...

— Je ne peux pas m'en passer.

Je m'abstins de lui faire remarquer qu'elle m'avait eu sous la main. Il y avait sans doute d'excellentes raisons à cette expulsion du catalogue de ses fantasmes et je n'avais pas envie de les entendre.

Elle ajouta, devant l'autre benêt qui, penaud, se tenait coi :

— J'ai beaucoup appris à l'hôpital. J'ai identifié les mécanismes qui m'ont agi jusqu'à présent. Ça m'étonnerait que je me débarrasse de tous. Ma dépendance au père par exemple. J'aurai toujours besoin de protection. Michael est psychiatre. Qui pourra mieux veiller sur moi et m'aider à garder mon nouveau cap ?

Je pensai :

« Et en plus il est plus jeune, hein ? »

Mais elle continuait sans même se demander quel effet me faisaient ses mots :

— Et puis il a des relations. Des chirurgiens. Il dit qu'on pourra me refaire un visage... un pote à lui. Aux Philippines. Une célébrité.

Je pensai encore : « Et du fric pour payer tout ça ! »

Je ne lui en voulais pas.

Un rien d'amertume de chien d'aide mis à la retraite tout au plus.

Sauveur compulsif jusqu'au bout, j'aurais pu décider de lui faire généreusement cadeau, dans un grand geste chevaleresque, de ses nouvelles amours. Mais non ! J'étais entièrement dans l'accueil de la situation nouvelle.

Étais-je guéri ? Il y a si longtemps que je balançais entre attachement et détachement.

La vie venait de choisir pour moi.

J'avais lâché prise et j'étais soulagé.

Tout redevenait clair à présent.

J'eus un vrai sourire et m'adressant aux deux tourtereaux.

— Je vous souhaite bonne chance !

Michael voulut avoir un mot rassurant, il commença :

— Je ferai...

Je connaissais la suite. Je l'interrompis :

— Bon, maintenant, foutez-moi le camp et soyez heureux !

Et je disparus dans ma chambre à coucher, le temps de lui laisser rassembler son menu bagage.

Quand je revins, au bout de dix minutes, le salon était vide.

J'allai refermer la porte qui béait toujours, fis un clin d'œil au fauteuil témoin de toutes nos péripéties et me laissai aller dans son confort.

J'étais habité par un immense "ouf" intérieur et en même temps un peu hébété.

J'étais coutumier des surprises de la vie. Il ne m'étonnait pas que tout puisse basculer dans un sens ou dans l'autre en quelques minutes mais tout de même, l'effet de surprise était bien là et la nécessité de rebondir aussi. Réinventer une histoire à un seul personnage, remplir le vide.

Je l'avais devant moi, le vide. Palpable. Mon sacerdoce avait, sans que je m'en rende compte, rempli mon temps et ma tête, donné un semblant de sens aux choses. Elles n'en avaient plus. Mais je me retrouvais (c'était à la fois merveilleux et un peu effrayant) disponible.

Une heure passa à regarder le plafond, à contempler mon nouvel état.

Je sentis monter une vague angoisse. Non pas que je la regrettais vraiment. Je lui souhaitais fermement, même si j'étais à ce propos un peu sceptique, de trouver équilibre et bonheur mais je regrettais un peu la place qu'avait tenu dans mon quotidien la relation. Plus : je regrettais ferme mon rôle dans cette histoire. Ce n'était pas très joli ! J'étais confronté à ma codépendance. Je devenais nerveux. Comme une forme de manque.

Remède d'urgence : me préparer un thé. C'est une occupation qui demande de la concentration, voire du recueillement et qui apaise le mental auquel elle laisse peu de place.

Je le ratai complètement.

Je transformai un aromatique Lung Ching en une potion amère.

Je me répétais une leçon cent fois apprise : abdiquer devant la réalité, accepter. Mieux : accueillir, prendre ce qu'il y a à prendre dans toute chose qui passe, quelle qu'elle soit. Faire avec, quoi ! Sans résignation mais avec opportunisme.

En vain.

Je sortis. Il me fallait décidément désinfecter ces relents d'inquiétude dus à la fréquentation rapprochée et constante de l'anorexie.

J'avais non pas faim mais un besoin psychologique de manger. Non pas de goûter mais de me sentir avaler. De suivre le trajet des aliments à peine mâchés dans mon œsophage jusqu'à mon estomac. Un besoin canin d'engloutir. Une revanche !

Inutile de me chercher un resto. La friterie qui, de l'autre côté du parc, faisait face à la « Théière Céleste » ferait bien mieux l'affaire de ma pulsion gloutonne.

J'entamai la goinfrerie par une grosse portion de frites et deux boulettes à la liégeoise. Puis j'ingurgitai toute une platée de ces choses panées et supposées au poulet ou à la viande que l'on frit dans l'huile et qui n'ont que le goût des épices dont ils sont enrobés. J'ajoutai, pour bien figer les huiles absorbées, une glace à la vanille chimique couronnée, comme une centrale nucléaire, d'un énorme panache de chantilly.

Je n'achevai l'orgie que quand j'eus la sensation d'avoir colmaté jusqu'à l'œsophage. J'étais ballonné mais soulagé. Au bord de rendre au moindre geste brusque mais empli de la certitude d'être délivré de l'étrange pouvoir de cette fille.

La sérénité me revint ainsi : devant mon assiette vide.

La peur du plus rien, la souffrance des histoires finissantes m'avaient quitté.

J'étais devant le fait accompli. L'inéluctable. Le vieil adage Zen me revenait en mémoire : « Ce qui est est ». Et ce qui était, désormais, c'était ce rien rempli de tous

les possibles. Je me remémorais aussi ces vers du grand poète japonais Watashi Noshiri :

"Quand la dernière illusion s'évapore, que le dernier attachement se brise, que le dernier passe-temps s'est usé, qu'il n'y a plus que la solitude, l'espace immobile et le vide des heures qui s'égrènent, commence la liberté d'accueillir le plaisir d'une feuille qui vole. »

J'allais être heureux.

Deux mois plus tard je reçus un faire-part bordé de noir. Michael était décédé. À Manille. Le corps avait été incinéré sur place. Sans autres précisions.

Un mal de chien

C'était venu d'un coup.

La fatigue, l'aspiration profonde au repos des neurones, au calme plat, à la surface étale qui succéderait au gros bouillon de sorcière qu'était son cerveau.

Une aspiration à être stupide, idiot, simplet et à cultiver avec amour des patates sans penser à rien.

Un besoin d'avoir des problèmes d'homme, une vie d'homme. À ras de terre, avec ses limites enfin acceptées.

Une envie de s'inquiéter plus de la consistance de ses selles que de la qualité de ses cogitations.

Une soif d'oublier le shaker des gamberges sur les raisons d'être soi, sur les raisons d'être des choses, sur le doute profond de l'Être du monde.

Pourquoi, nom de dieu, lui avait-on fait, enfant, tout ce cinéma à base d'absolu, de divin et d'au-delà ? Avec tant de mensonges et d'incohérences qu'il avait été bien obligé, pour y réfléchir, de mettre en route la machine

infernale du mental. Celle-là même qui avait provoqué la vaine surchauffe de ses lobes frontaux.

C'était devenu une compulsion. Un mélange de plaisir, d'agacement et de souffrance. On aurait dit qu'il ne se sentait bien que quand il jouait avec des concepts comme un gosse joue avec des Lego. Finalement, ça s'était mis à tant peser, que penser encore un rien, même s'interroger avec curiosité sur ce que pouvait bien être le ressenti d'une mouche, le mettait dans un incroyable état d'énervement, de saturation, d'exaspération, d'envie de tout envoyer promener, d'être simplement son chien.

Justement ! Il venait de le perdre, ce compagnon ! Ç'avait été un drame ! Il en souffrait beaucoup, encore maintenant. Il avait tant appris de l'observation quotidienne de son alter ego poilu ! En plus de la vigilance et de l'amour qu'il ressentait dans son regard, il avait observé son extraordinaire sens de l'opportunité, cette façon de « faire avec », quoi qu'il arrive, pour en tirer le meilleur ou le moins pire ; cette acceptation totale, brute, sans dentelles ni discours, de la réalité présente, même de l'instant de la mort. Il se disait que ce qu'il avait lu des sages, qu'ils soient chrétiens, hindouistes, taoïstes, zen ou soufis, n'était en rien différent de ce que Max avait pratiqué tout naturellement toute sa vie, sans même imaginer qu'on puisse

être configuré autrement.

À quoi bon alors cette fameuse conscience, particularité du cerveau humain censée faire de nous le top de l'évolution, si la sagesse c'était justement de la faire taire ?

Voilà qu'il recommençait !

Pour faire le vide, il s'étira, les chiens aussi font ça.

Il sortit dans le soleil. Il faisait frais. Pas froid mais frais. Il y avait un peu de vent. Il aimait ça. On était en juillet. Il essayait d'écouter l'air sur sa peau. De laisser rentrer en lui par le regard le balancement des branches du sorbier. De sentir que, contre toute apparence, il en était de ce monde-là. Ça le sortait du jeu des concepts.

Ça l'emmenait presque au Nirvana.

Et c'est à ce moment-là que, bordel, le téléphone se mit à sonner !

Quand Albert était en congé, comme maintenant, ce truc infernal ne sonnait jamais que pour des emmerdements. Il décrocha à regret.

C'était François.

Un pote à lui qui se justifiait d'exister par une immersion totale dans l'action sociale.

Il savait déjà la suite.

Encore un malade qui ne pouvait pas attendre, qui ne pouvait se déplacer et qui, bien sûr n'avait pas de quoi payer la visite.

Or, il avait l'empathie jaillissante et la culpabilité facile. Il grogna donc un peu, rappela qu'il était en vacances, mais ne dit pas non.

Il fut juste estomaqué d'entendre :

— Je dois te dire... Ne t'étonne pas mais c'est un cas... c'est important que tu te fasses passer pour un vétérinaire. Je t'expliquerai. Passe me prendre.

Il était habitué à ce que les protégés de François soient parfois déconcertants. Il lui fit confiance.

Ce n'était pas tout près. La route s'éternisait et François, qui savait être intarissable, eut tout le temps de le mettre longuement au parfum, entreprenant de lui raconter la vie chaotique de son patient.

Né quelque part entre Istamboul et Zagreb, orphelin on ne savait pas très bien suite à quel drame, élevé en Grèce par une famille de pêcheurs, pas scolarisé, légionnaire déserteur puis marin au long cours. Un épisode de prison aussi pour fabrication de fausse monnaie.

Mais il y avait des trous dans la biographie. Par

exemple François ignorait à la suite de quelle péripétie ce personnage picaresque s'était échoué ici et ce qui lui avait permis de s'établir dans un chalet de bûcherons, au beau milieu de la forêt de Saint-Hubert.

Justement, d'ornières en coupe-feu on arrivait. Il fallait vraiment connaître l'endroit ! De loin, pour autant que la végétation permît d'y voir quelque chose, la baraque sombre au toit couvert de mousse eût pu passer pour un simple renflement du sol.

Par contre, si l'on ne pouvait la voir, on pouvait l'entendre. Le bruit du moteur du 4X4 fut soudain couvert par une vague d'aboiements alarmés, issus, à n'en pas douter, de toute une meute.

François dit :

— Klaxonne !

Albert le fit en arrêtant la machine à vingt mètres de l'antre.

Les aboiements cessèrent illico. La porte en vieux chêne s'entrouvrit et un énorme danois noir se précipita à leur rencontre, les babines retroussées. Il s'arrêta net à deux mètres, huma, reconnut François, fit volte-face et, avec un dandinement élégant, les précéda.

Albert en avait vu d'autres mais tout de même... le comité d'accueil, le lieu...

La porte grinça en s'ouvrant. Encore ébloui par la

lumière du dehors, il ne vit d'abord qu'un terrier de coton noir. Par contre un remugle offensait vivement ses narines. Ça puait la suie et, très fort, le chien. Ça prenait à la gorge.

Comme ses yeux s'accoutumaient, il s'aperçut que le sol était couvert de clébard : un ou deux chasseurs, trois bergers, quatre ou cinq bâtards. Au fond il distinguait un lit et une forme humaine. La meute jappait.

Un aboiement grave et impératif tonna et le silence se fit. Il fallut pourtant déranger, pour accéder au fond de la pièce, plusieurs chiens qui ne se bougèrent que de mauvaise grâce.

Il y avait là, dans la pénombre, un solide gaillard répandu sur une couche hétéroclite. La barbe lui mangeait le visage et, vu le manque de clarté, on distinguait mal ses traits. Un bras noueux sillonné de veines apparentes pendait presque par terre. Il regardait fixement devant lui.

Albert risqua :

— Monsieur...

Le visage se tourna brutalement vers lui et, les yeux dans les yeux, fit :

— Wouf !

Un aboiement bref qui fit lever la tête à tous les clébard comme si c'était une alerte.

François lui chuchota dans l'oreille :

— Je te l'avais bien dit !

Il était complètement désarçonné, l'Albert !

Heureusement, des années de pratique lui avaient donné des réflexes programmés. Il avait été médecin du monde et avait fait son job dans les endroits et les circonstances les plus invraisemblables. Dès qu'un imprévu, un stress, se présentait, il se mettait à l'abri de l'émotion derrière le geste professionnel.

Il commença donc par prendre le pouls. Prudemment d'abord. Mais comme le curieux bonhomme se laissait faire, il poussa plus loin ses investigations. Il sortit son stéthoscope et lui ausculta les bronches, le cœur, la carotide. Il prit sa tension.

Le patient ne bronchait pas, il paraissait très mal en point.

Albert mesura la température sous l'aisselle. Il n'aurait pas osé se risquer à la prendre par voie rectale. Il se releva avec une grimace et se tourna vers François :

— C'est pas bon.

L'homme avait une forte fièvre.

Il passa à l'examen visuel. Le visage était livide, du nez s'écoulait abondamment une vilaine morve, les yeux étaient larmoyants. Les doigts tremblaient.

Il dit encore :

— Mais enfin ! Cela ne se peut !

Néanmoins il griffonna une ordonnance, la tendit à François et, visiblement perturbé, se fraya un chemin vers la porte.

Dans son dos le malade gémissait doucement.

Dehors il eut une sorte de frisson et marcha vers la voiture en grommelant :

— Incroyable ! C'est incroyable !

Devant les yeux interrogateurs de François il émit plus clairement :

— Il a la maladie de Carré !!! Il faut l'isoler surtout ! Le sortir de là ! Ça empêchera la contagion aux autres chiens. Le virus meurt très vite à l'air libre ! Mais lui, il ne s'en tirera pas. Encore que... ce n'est pas un vrai chien !

Il ne se rendait même pas compte qu'il venait de dire : « aux autres chiens ».

— Je t'avais prévenu, lui dit François, comme pour s'excuser, tandis que le véhicule cahotait sur le chemin du retour.

—...

— Je passe à la pharmacie et j'y retourne. Tu m'accompagnes toujours ?

Albert était blanc comme un linge, les lèvres pincées, un pli profond entre les yeux. Il n'avait pas envie de parler, ça l'empêchait de réfléchir et... il réfléchissait, nom de dieu ! À toute allure !

Il grattait les recoins de sa mémoire. Il avait hâte de se retrouver chez lui et de plonger dans ses livres de médecine. À sa connaissance, aucun humain n'avait au grand jamais été contaminé par le virus de la maladie de Carré.

Il grommela :

— Non ! Plus tard !

Il passa une mauvaise nuit, entrecoupée de fréquents réveils ponctués de sauts de carpe sous sa couette ; une de ces nuits fébriles où l'on se réveille avec l'impression fausse de n'avoir fait que somnoler.

Pourtant le matin le trouva dispos.

À côté de l'accoudoir de son fauteuil, sur le guéridon, un thé blanc aux effluves entêtants fumait dans son zhong, juste à côté de la pile de livres qu'il s'était préparée. Il empoigna un énorme bouquin dont la couverture était déjà tout un programme : "Thérianthropie. Mythe ou réalité ». Il le feuilleta puis, très vite, le referma. Ce n'était pas ce qu'il cherchait. Deux ou trois opuscules subirent le même sort. Jusqu'à celui tout en bas de la pile qui s'intitulait : « Lycanthropie clinique ». Cela lui parut plus judicieux.

Il se plongea dans la lecture. Cette fois c'était bien de la psychiatrie, pas de la mythologie. L'auteur décrivait

des cas de personnes qui s'étaient prises pour des loups. C'était en général lié à de la schizophrénie. Il s'agissait de loups et pas de chiens mais, après tout, c'était la même famille.

Ce qui était de toute façon d'une évidence incontournable, c'est qu'aucune de ces descriptions ne faisait état de ce qu'un de ces hallucinés ait franchi la barrière biologique au point d'attraper une maladie exclusivement canine !

Il n'était pas plus avancé.

Le téléphone sonna.

C'était encore François.

— Je n'y pige rien. On dirait qu'il nous a compris quand on a parlé d'isolement ! Je suis allé jusque-là ce matin. Quand je suis entré, la couche était vide, les chiens très calmes. J'ai entendu aboyer dehors, je suis allé voir... Il s'était de lui-même installé dans la vieille citerne qui traîne sur le terrain. Il a l'air de s'y trouver bien et... il me semble en effet aller vraiment mieux ! Est-ce dieu possible ?

La maladie de Carré, d'habitude, ne pardonne pas. Il est vrai qu'elle ne s'en prend pas non plus aux humains. S'était-il gouré dans son diagnostic ? Pourtant tous les signes cliniques étaient bien là. Il était profondément troublé.

Dès qu'il eut raccroché, il composa nerveusement le numéro du vieux psychiatre spécialisé en psychosomatique chez qui il envoyait les malades qui semblaient échapper à sa science et à qui il avait fini par dire, comme le font tous les médecins pour ne pas avouer leur impuissance : « c'est psychologique ».

Il lui expliqua le cas, lui avoua sans honte sa perplexité et eut à subir un cours interminable d'où il ressortait cependant que si, évidemment, il était impossible à un schizophrène d'attraper une maladie exclusivement animale, il n'était pas impossible que, passagèrement, par une sorte d'autosuggestion, il en présente les symptômes sans que quelque virus que ce soit ne se balade dans ses cellules.

Voilà qui le rassurait mais qui heurtait un peu son esprit scientifique qui fonctionnait comme un classeur. Ces trucs flous et fous, ça le déstabilisait un peu. Néanmoins, son serment d'Hippocrate le titillant, Il décida de retourner derechef voir ce qu'il en était du malade miraculé.

Comme François l'avait dit, il le trouva en pleine forme et allongé nonchalamment dans sa citerne. Il se pencha vers lui pour l'ausculter mais le bonhomme eut un geste brusque de la tête, grogna, fit claquer ses dents.

Albert eut un mouvement de recul.

En grondant mais avec une souplesse inattendue, l'étrange personnage sortit alors à quatre pattes de son antre, troussa la tunique dont il était vêtu et, quasi sur les pieds de son visiteur, se mit tranquillement à déféquer. Il tendait le cou en avant en regardant dans le vide, comme l'aurait fait un vrai clébard.

Quand il en eut fini, il s'approcha encore plus d'Albert et, arborant une superbe érection, tenta de la frotter sur le pantalon du susdit qui eut juste le temps de bondir en arrière.

C'en était trop, il hurla :

— Suffit ! Couché nom de dieu !

L'homme-chien s'arrêta net et, avec une lueur d'adoration dans les yeux s'accroupit puis plaça ses mains à hauteur de ses épaules, poignets fléchis, comme s'il faisait le beau.

Il haleta.

Et puis, soudain, il partit d'un tonitruant éclat de rire... parfaitement humain.

Il le coupa net, planta avec autorité ses yeux dans ceux d'Albert qui eux s'arrondissaient de perplexité et articula nettement quoiqu'avec un léger accent slave :

— Tu ne chies pas, toi ?

— Tu ne bandes pas ?

Il s'était approché presque à toucher le visage de son interlocuteur qui s'arquait pourtant en arrière du plus qu'il pouvait. Il lui saisit la cravate et se mit à tirer dessus par saccades :

— Et ça ? C'est ton collier ? Ou bien ça pend pour faire croire à ta grosse bite de dominant ? C'est pourtant pas avec ce truc que tu baisses, hein !

Puis aussi soudainement, il tourna le dos et réintégra sa citerne.

Surmontant sa surprise, Albert essaya d'entamer le dialogue mais l'autre ne répondait plus que par de petits grognements canins. Soit il se foutait de lui, soit, comme le neuro-psy l'avait expliqué, ce genre de délire pouvait à l'occasion s'entrecouper de brefs éclairs de lucidité.

Le médecin en lui opta évidemment pour la seconde solution.

Il avait un autre souci. Les autres clébards étaient sortis et lui rodait dans les jambes. Visiblement, ils réclamaient de quoi bouffer. Il adorait les chiens. Il n'oubliait pas à quel point ces poilus pouvaient être de grands maîtres de sagesse. La patience sans agressivité avec laquelle ils attendaient leur pitance était déjà une leçon. Même le grand danois noir venait frotter sa tête sur sa cuisse. Il les rassura comme il put, leur promettant bien de leur apporter le lendemain de quoi faire une orgie et s'en alla.

Mais, à peine rentré chez lui, il se sentit mal.

Il devait bien se l'avouer, lorsque l'énergumène l'avait empoigné, il avait eu peur. La peur noue et dénoue les tripes. Il dut se précipiter et se laisser aller avec soulagement sur le siège des toilettes.

Ce que faisant il fut tout surpris de prendre conscience qu'en effet, il déféquait. Tout comme l'énergumène, tout comme Max, tout comme tout le règne animal.

Bien sûr, il faisait ça au quotidien sans y attacher d'importance, mais, tout à coup, il percevait que l'endroit discret, le rituel, le papier de toilette, toute cette mise en scène n'était là que pour atténuer le côté indéniablement bestial de l'acte. Il y avait, pour masquer ce côté organique, toute une culture de la défécation qui lui permettait de faire la différence, de se démarquer, de se sentir un humain ! Rien à voir avec l'impudeur, la brutale et sauvage évidence du caca canidé auquel il venait d'assister.

Il leva les yeux sur le miroir adhérent à la porte, juste en face de lui.

Il se vit, le froc sur les talons, les mollets à l'air, une grimace de soulagement sur la face. Ce n'était pas glorieux et les effluves que la merveilleuse invention du water-closet n'arrivaient pas entièrement à masquer achevaient de lui faire prendre conscience de sa misérable condition naturelle.

Il se leva, hésita une fraction de seconde à se torcher puis, entravé aux chevilles par son falzar, s'approcha du miroir et regarda sa cravate.

Cela ne lui était jamais venu à l'esprit mais c'était vrai que ce truc était parfaitement superfétatoire, incongru et un peu ridicule. De là à en faire un substitut phallique...

Ça lui revenait maintenant : Desmond Morris, « Le singe nu », « La clé des gestes »... Il avait lu tout ça. Mais il s'en était amusé comme d'une aimable fantaisie. C'était pourtant vrai que la cravate faisait partie de l'uniforme d'une certaine classe sociale, dominante, justement !

Il s'éveilla le lendemain bien décidé à d'abord nourrir la meute, patient compris. Mais que faire ensuite ? La première solution qui lui venait à l'esprit était d'appeler la police et de faire colloquer le pauvre type mais il n'avait pas trop confiance dans la capacité des pandores à traiter cette affaire délicate avec le tact et la diplomatie qu'elle exigeait. Après tout, son homme-chien ne faisait de tort à personne. Son unique sortie verbale avait même été d'une lucidité si aiguë qu'elle n'est l'apanage que des fous... ou des surdoués. Et puis, Hippocrate, toujours lui, lui filait des scrupules, et aussi la curiosité scientifique prenait le pas sur la

nécessité de remettre les choses dans l'ordre social.

Il revint donc à la cabane de la forêt, muni de plusieurs sacs de croquettes, de quelques bouts de viande cuite et de victuailles diverses récupérées dans les surplus du resto du coin.

Il répandit le tout au milieu de la petite clairière et se recula un peu pour observer le repas des fauves.

Il nota que :

- Paradoxalement, le gaillard, malgré sa conviction d'être un quadrupède, se déplaçait toujours sur deux pattes. Il mangeait avec ses doigts mais il mâchait, il n'engouffrait pas la nourriture comme les chiens.

- Les chiens le reconnaissaient comme dominant, ils avaient attendu qu'il ait fini de s'alimenter avant de se ruer eux-mêmes avec moult grognements sur la nourriture.

- À la fin, l'homme-chien rota, ce que ne firent pas les animaux.

- Tous burent longuement au bassin qu'il avait rempli d'eau mais l'homme-chien but dans sa main.

Quand tout ce petit monde, repu, se coucha pour la sieste, il alla vers le bipède qui s'était allongé dans sa citerne et posait sur lui des yeux confiants et satisfaits. Approchant la main avec d'infinies précautions, il lui

caressa la tête.

Il n'y eut pas la moindre réaction.

Il s'efforça de se remémorer tous les trucs et ficelles qu'il avait utilisés avec Max. Il s'écarta un peu et appela en tapant les mains sur ses cuisses. L'autre ne bougea toujours pas, il le regardait avec un demi-sourire tout en se grattant frénétiquement derrière l'oreille.

Albert durcit sa voix et appela :

— Au pied !

L'homme-chien se redressa, planta son regard dans le sien et articula nettement :

— Nom d'un chien, tu te prends pour qui, toi le costumé ? Je vais éclairer ta lanterne ! Je cherche un homme et sur quoi je tombe ? Sur un singe nu qui prétend maîtriser la nature, qui fait tout pour oublier qu'il en est un bout ! Tu te veux animal supérieur mais tu pues sous les bras, tu essaies d'attirer les femelles avec de l'eau de toilette mais tu te laves le gland. Tu épouses légal pour pas avoir à affronter les autres mâles et tu emballes ta femelle dans du blanc pour faire oublier les humeurs du coït, tu bouffes avec des outils moins efficaces que tes mains, tu te caches pour chier, pour péter, pour qu'on voie pas tes poils et tu t'habilles même pas confortable, tu marches même pas sur tes pieds, tu les enfermes... Et tout le reste est à l'avenant. C'est qui le fou, hein, le déguisé ?

Il avait débité ça d'une traite, dans une sorte de précipitation revendicative. Et Albert, encore une fois pris à contre-pied et stupéfait du changement soudain opéré par son malade, ne savait quoi répondre.

Après tout, vu du point de vue de Sirius, il avait fichtrement raison ! Le comportement humain, la civilisation pouvait vraiment passer pour un ensemble de rites ridicules !

Comme l'exercice de son art lui avait appris à retomber très vite sur ses pattes. Il lâcha :

— Un chien ne parle pas !

Son interlocuteur lui tourna grossièrement le dos et répondit aussi sec :

— Je ne suis pas un chien.

— Ah ? Pourtant, tout à l'heure...

— Pauvre con ! As-tu un chien ?

— J'ai eu. Il est mort, il s'appelait Max.

— Et il ne t'a pas appris à vivre ? À être ce que la nature t'a fait ?... Tu vois, je ne suis pas cinglé. Je ne me suis jamais pris pour un chien, ni pour qui que ce soit d'autre. Mais je simule, pour que des cons comme toi comprennent. Je fais comme les autres animaux : moi je fais ce que je pense au lieu de penser ce que je fais ! J'enseigne la philosophie mais par l'exemple, pas avec du blabla !

Fallait-il le croire quand il prétendait simuler ? Albert

avait-il été assez idiot pour se laisser mener en bateau ?

C'était un bizarre, un schizo.

Albert se sentait ridicule. Autant par son col cravate que par son manque de perspicacité.

Et puis, il était plus habitué aux parloles de François Onfray qu'à ce genre d'enseignement par l'action et il allait le dire quand il se souvint opportunément que Max avait lui aussi pratiqué cette pédagogie.

Il demanda donc d'une voix avenante :

— Comment vous appelez-vous ?

Il n'avait pu retenir le vouvolement.

Un éclair halluciné passa fugitivement dans le regard de l'ex-homme-chien.

Il énonça fièrement :

— Diogène... de Sinope !... Écarte-toi, tu me caches le soleil !

Albert se détendit.

Non, il ne s'était pas trompé de diagnostic.

Table des matières

Aller simple.....	7
Christina.....	25
Le refuge.....	49
Les aiguilles.....	71
Maléfice.....	93
Manger ou Être mangé.....	119
Un mal de chien.....	195

